- titre gotthique
- livre de piété

LE LIVRE

DE

L'ENFANCE CHRÉTIENNE.



ARCHEVÊCHÉ DE PARIS.

J'ai lu un livre de piété de format in-18, intitulé : *Le livre de l'Enfance Chrétienne. Instructions religieuses d'une mère à ses enfans* Ces instructions m'ont paru conformes à la saine doctrine, solides et bien accommodées à la portée des enfants. C'est le langage d'une mère qui, pénétrée des grandes vérités de la foi, et de l'importance des devoirs qu'elle prescrit, s'attache et réussit à en rendre la pratique facile et aimable, à cet âge, dont les premières impressions ont une si grande influence sur son avenir.

MOREL, *Vicaire-général capitulaire.*

Paris, ce 22 avril 1840.



APPROBATION

DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

AUGUSTIN LOUIS DE MONTBLANC, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siege apostolique, archevêque de Tours, etc.

Sur le rapport qui nous a été adressé par un des nos vicaires-généraux, chargé de l'examen de l'ouvrage intitulé : *Le livre de l'Enfance Chrétienne. Instructions religieuses d'une mère à ses enfants*, nous avons approuvé et approuvons bien volontiers cet excellent ouvrage, qui renferme un cours complet de religion, sous une forme simple, gracieuse et parfaitement adaptée à l'intelligence des enfants. Nous en recommandons l'usage dans notre Diocèse.

Donné à Tours, en notre palais archiépiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du secrétaire de notre archevêché, le dix sept avril mil huit cent quarante.

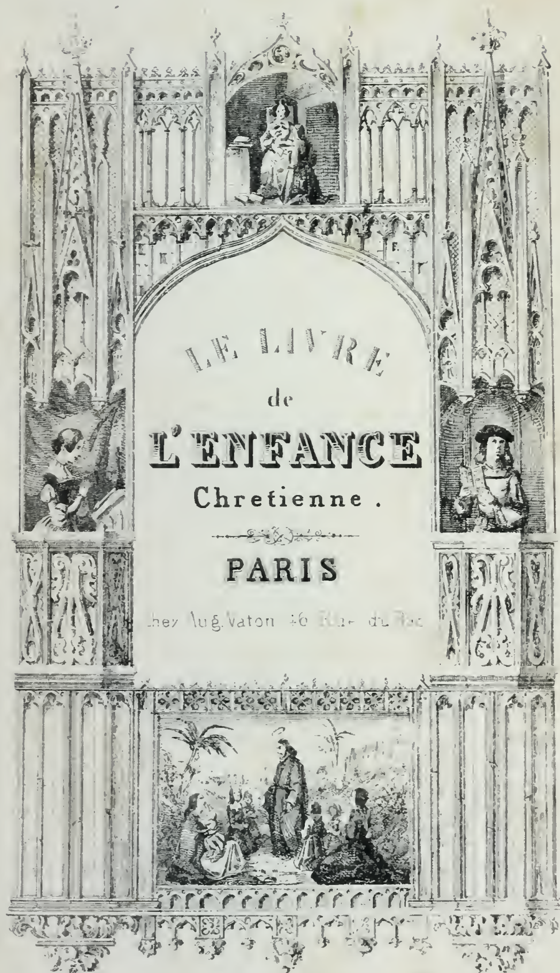
A. L. ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Par mandement de Monseigneur l'Archevêque de Tours,

J. A. BOULLAY, *chanoine-secrétaire.*



l'Ange Conducteur.


LE LIVRE
de
L'ENFANCE
Chretienne.
PARIS
chez Aug. Vaton 46 Rue du Bac

(1840)

LE LIVRE

DE

L'ENFANCE CHRÉTIENNE.

INSTRUCTIONS RELIGIEUSES

D'UNE MÈRE

A SES ENFANTS.

Il lui apprit, dès son enfance, à craindre Dieu, et à s'abstenir de tout péché.

TOBIE, I, 10.



OUVRAGE ADOPTÉ PAR L'UNIVERSITÉ.

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PÉRISSE FRÈRES,

PARIS, RUE POT-DE-FER-S. SULPICE, 8.

LYON, GRANDE RUE MERCIÈRE, 38.

1840.

Se trouve aussi chez :

DENAIX, FAUB. SAINT-HONORÉ, 14.

VATON, RUE DU BAC, 46.

Imprimé chez Paul Renouard, rue Garancière, n. 5.

TABLE DES MATIÈRES.

PRIÈRES DU MATIN ET DU SOIR.

DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

DES SACREMENTS.

INSTRUCTIONS SUR LA RELIGION ET SUR LES DEVOIRS DES ENFANTS.

EXPLICATION DES PRINCIPALES FÊTES DE L'ÉGLISE.

INSTRUCTIONS SUR LA RELIGION ET SUR LES DEVOIRS DES ENFANTS.

EXPLICATION DES PRINCIPALES FÊTES DE L'ÉGLISE.

Il ne faut pas chercher dans cet ouvrage un mérite littéraire ; il n'y faut pas chercher davantage un cours entier d'instruction religieuse. Écrit par une

mère pour ses enfants, ce livre est destiné bien plus encore à leur donner l'amour de la religion qu'à leur en donner la science, et à les préparer, par l'instinct et les sentiments d'une piété tendre, à l'étude sérieuse et approfondie, que plus tard ils devront faire des vérités de la foi. Indépendamment de l'explication des pratiques, qui doivent trouver place, même dans la vie d'un jeune enfant, et de celles qui frappent journellement ses regards dans la maison paternelle, ces pages contiennent de simples et familières leçons pour l'enfance, sur les devoirs

de chaque jour ; sur la prière, l'obéissance, le travail, la conscience, la charité envers les pauvres, toutes ces vertus chrétiennes enfin que l'on ne saurait trop tôt faire germer dans le cœur des enfants ; car elles seront pour l'avenir la plus solide garantie de leur innocence, le gage le plus assuré de leur bonheur, ou du moins la seule vraie consolation de leurs peines.

Pour se mettre à la portée de jeunes intelligences, pour leur faire bien comprendre la loi et le culte de Dieu, pour faire aimer surtout par l'enfance ce

Dieu de bonté à qui elle est si chère, une mère a pensé que le dévoûment et l'amour maternel pouvaient, jusqu'à un certain point, tenir lieu de savoir. Elle présente aujourd'hui son essai à toutes les mères chrétiennes dans l'espérance qu'il pourra leur être de quelque secours.

C'est donc aux mères de famille et à elles seules qu'est dédié cet ouvrage; il est soumis à leur jugement avec une sorte de confiance; car, en ce qui touche le bien comme le bonheur de leurs enfants, les mères se comprennent toujours, et, près d'elles, les sentiments

qui ont dicté ces pages, leur tiendront lieu, sans doute, du talent qui manquait pour les écrire. Si Dieu veut bien les rendre utiles , s'il daigne permettre qu'elles portent d'heureux fruits , alors quelquefois peut-être lui adressera-t-on un vœu , une prière, en faveur des enfants pour lesquels fut composé ce petit livre. Leur mère ne renonce pas à cet espoir qui l'a soutenue dans son travail, et qui en est déjà la plus douce récompense.

INSTRUCTIONS RELIGIEUSES

D'UNE MÈRE

A SES ENFANTS.



PRIÈRES DU MATIN ET DU SOIR.

PRIÈRES DU MATIN.

Mon Dieu, qui êtes ici présent, qui me voyez, m'entendez, et pouvez lire dans le fond de mon cœur, écoutez, s'il vous plaît, ma prière. Je suis bien jeune, il est vrai, pour louer votre grandeur et votre puissance; mais je vous bénirai dans mon langage, comme vous bénissent

toutes vos créatures, et si mon esprit ne peut encore vous bien comprendre, mon cœur, du moins, sait déjà vous aimer. Oui, mon Dieu, je vous aime pour vos nombreux bienfaits; je vous remercie de m'avoir donné la vie, d'avoir répandu votre divin sang pour me sauver, de m'avoir fait enfant chrétien par le baptême. Je vous remercie de m'avoir donné de bons parents qui prennent tant de soin de moi, et m'enseignent à vous connaître; je vous remercie enfin, Seigneur, de tout ce qui me fait plaisir et me rend heureux. Pour tant de grâces, vous me demandez seulement de vous donner mon cœur, et de remplir fidèlement les devoirs de mon âge. Vous voulez que je sois sincère, appliqué, charitable, respectueux et obéissant pour mes parents, complaisant avec mes frères et sœurs, doux et bon pour tout le monde. Je tâcherai de vous obéir aujourd'hui en tout cela, ô mon Dieu! Je vous offre d'avance toutes mes actions, afin qu'elles vous soient agréables, et je me soumets aux petites peines que vous m'enverrez peut-être, pour mon bien. Daignez bénir mes résolutions, Seigneur; et comme je ne puis



SAINTE MARIE

PARIS LOUIS JANET

rien sans votre grâce, soutenez par elle ma bonne volonté. — Ainsi soit-il.

Pater noster, etc.	Notre père, etc.
Ave Maria, etc.	Je vous salue, Marie, etc.
Credo in Deum, etc.	Je crois en Dieu, etc.
Confiteor Deo, etc.	Je me confesse à Dieu, etc.

PRIÈRE A LA SAINTE VIERGE.

Je viens aussi vous faire ma prière, ô sainte Vierge Marie, qui êtes la Mère de Dieu, qui êtes en même temps ma bonne mère. Je vous aime de tout mon cœur, et veux vous servir toujours comme un enfant fidèle. Prenez-moi sous votre protection, et aidez-moi à obtenir de Dieu toutes les grâces qui me sont nécessaires. Je les lui demande avec plus de confiance, quand je pense que vous priez pour moi et avec moi. Mon divin Sauveur ne peut rien refuser à sa Mère. O Marie! bénissez-moi dans

mon enfance, dans toute ma vie, et au moment de ma mort. — Ainsi soit-il.

Ange du Ciel, à qui Dieu m'a confié dès ma naissance, et qui veillez sur moi avec tant de bonté, priez Dieu qu'il me rende docile à votre voix; et vous aussi, mon saint Patron, obtenez par vos prières que j'imite les vertus dont vous nous avez laissé l'exemple, afin que je puisse un jour partager votre bonheur dans le Ciel. — Ainsi soit-il.

PRIÈRES DU SOIR.

Voici ma journée finie, Seigneur. Avant de prendre mon repos, je veux examiner devant vous si j'ai fait un bon usage de cette journée que vous ne m'avez donnée que pour l'employer à vous servir. Éclairez ma conscience sur les

fautes que j'ai eu le malheur de commettre, et inspirez-m'en tant de regret, ô mon Dieu, qu'il ne m'arrive plus d'y retomber à l'avenir.

Ici l'enfant se demandera s'il a bien fait sa prière du matin, s'il a manqué de respect à ses parents ou à ses maîtres, de complaisance pour ses égaux, de bonté pour ses inférieurs. S'il a été désobéissant, paresseux, gourmand, capricieux, menteur, orgueilleux, colère, etc. Selon le témoignage que lui rendra sa conscience, il dira une des deux prières qui suivent.

PRIÈRE APRÈS UNE BONNE JOURNÉE.

Il me semble, ô mon Dieu, qu'aujourd'hui je n'ai pas à me reprocher de nombreuses fautes. Pourrais-je donc en avoir de l'orgueil? non, sans doute, car si j'ai été meilleur qu'à l'ordinaire, je sais que c'est à vous que je le dois; mais je vous remercie du secours que vous m'avez accordé, et aussi de la satisfaction que je trouve dans le bon témoignage de ma

conscience. Je suis déjà récompensé lorsque je puis me dire : Dieu est content de moi.

PRIÈRE APRÈS UNE MAUVAISE JOURNÉE.

Hélas ! mon Dieu, il ne me faut pas de longues réflexions pour sentir que j'ai mal passé ce jour. Ma conscience m'a déjà reproché mes fautes, et je n'avais pas le cœur content, ce soir, en embrassant ma mère. Je suis aussi bien honteux devant vous, ô mon Dieu, à qui j'avais fait ce matin de si bonnes promesses. Que pensez-vous de moi, de ce pauvre enfant, qui ne sait pas résister à la moindre tentation, et qui oublie si facilement vos bienfaits ! Ne vous lassez pas cependant de m'aimer, ô Seigneur. Plus je suis faible, plus j'ai besoin de votre miséricorde ; je suis tout repentant de mes torts, et si malheureux de vous avoir offensé, qu'il me semble que vous devez me trouver assez puni. Pardonnez-moi donc cette fois encore, et je

vous promets de réparer demain la mauvaise conduite de ce jour.

Pater noster, etc.	Notre Père, etc.
Ave Maria, etc.	Je vous salue Marie, etc.
Credo in Deum, etc.	Je crois en Dieu, etc.
Confiteor Deo, etc.	Je me confesse à Dieu, etc.

Mon Dieu, daignez accorder toutes sortes de bénédictions à mon père, à ma mère, à mes grands-parents, à mes frères et sœurs, à toute ma famille, à mes amis, et aux personnes qui ont soin de moi. Je vous demande aussi de soulager ceux qui souffrent, de pardonner aux pécheurs, et de donner aux morts le repos éternel. — Ainsi soit-il.



DU SAINT SACRIFICE

DE LA MESSE.

Instruction sur le saint sacrifice de la messe. —Explication de quelques usages de l'Église relatifs à la messe. — Prières durant la sainte messe.

INSTRUCTION

SUR LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

Depuis le commencement du monde, c'est-à-dire depuis le péché d'Adam, les hommes ont offert à Dieu des sacrifices. Tantôt c'était pour reconnaître sa grandeur, et son autorité sur les créatures; tantôt, pour le remercier d'un bienfait reçu, ou pour lui en demander un autre; le plus souvent, pour apaiser sa colère, et demander grâce pour les pécheurs. Vous avez lu, mes enfants, dans l'histoire du peuple hébreu, le récit des anciens sacrifices. Ils consistaient, vous le savez, dans l'immolation d'une victime. Cette victime était offerte à Dieu, avec un grand

nombre de cérémonies, et diverses prières, faites au nom du peuple, par des prêtres que Dieu s'était lui-même choisis.

Bien que les sacrifices de l'ancienne loi fussent saints et agréables à Dieu, ils étaient insuffisants pour désarmer la justice divine, pour réparer le mal que le péché nous avait causé. Dieu était tellement offensé par la désobéissance de notre premier père, par tous les crimes qui l'avaient suivie, que ni le sang des animaux, ni les prières des prêtres, moins coupables sans doute que les autres hommes, mais cependant pécheurs, ne pouvaient nous obtenir miséricorde. Le ciel restait fermé, et il le serait encore, si le fils de Dieu n'était venu sur la terre, se mettre à la place des victimes de l'ancienne loi, pour offrir, par sa mort sur le Calvaire, un sacrifice qui fût digne de la grandeur de Dieu, et proportionné à nos offenses. Jésus-Christ s'est chargé de tous nos péchés, il en a porté la punition et les peines, pour nous les épargner; et, dans le sacrifice de sa vie qu'il offrit à Dieu, son père, il voulut être à-la-fois le prêtre et la victime, afin que tous deux fussent également

saints et purs. C'est ainsi que Notre-Seigneur est devenu le sauveur du monde.

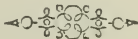
Qui ne serait touché de tant de bonté! Vos jeunes cœurs, mes enfants, ne sont-ils pas pénétrés de la plus vive reconnaissance? Et pourtant, vous ne savez pas encore tout ce que nous devons à Jésus-Christ; il vous reste à connaître l'excès de son amour pour les hommes! Il ne lui a pas suffi de donner une fois généreusement sa vie, de souffrir une cruelle mort pour nous racheter. Ce divin sauveur, prévoyant que les hommes perdraient bientôt, par de nouveaux péchés, les fruits de son sacrifice, a voulu que ce sacrifice fût chaque jour, et jusqu'à la fin du monde, renouvelé dans l'église, afin que, chaque jour aussi, nous pussions obtenir par ses mérites le pardon de nos fautes et le secours de Dieu.

C'est pourquoi, la veille de sa mort, en faisant un dernier repas avec ses apôtres, Notre-Seigneur prit du pain, le bénit, et le changea en son corps; il prit ensuite du vin qu'il bénit également, et qu'il changea en son sang, et il en nourrit les apôtres, leur commandant de continuer ce miracle, eux et leurs successeurs. Ainsi

fut instituée la sainte Eucharistie. Elle nourrit nos âmes par la communion ; c'est elle encore que le prêtre offre à Dieu en sacrifice à la messe.

La messe est donc une réunion de prières qui précèdent, accompagnent et suivent le sacrifice de l'Eucharistie. Les cérémonies et les prières de la messe ont chacune leur signification particulière. L'Eglise les a établies dans le but d'exciter notre piété, en nous rappelant de touchants souvenirs, et de fixer notre attention par d'intéressantes figures. Je vous les expliquerai en détail, mes enfants ; mais ce qu'avant tout je désire vous faire bien comprendre, c'est que le sacrifice de la messe est le même que celui de la croix. Le prêtre ne fait que représenter Jésus-Christ ; il parle en son nom, et change le pain en son corps et le vin en son sang, comme le Sauveur le fit à la Cène. C'est donc Jésus-Christ lui-même qui sur l'autel s'offre à son père, comme victime pour nous. A la vérité, nous ne voyons pas couler le sang de Notre-Seigneur, nous ne voyons pas attacher son corps à la croix ; il ne paraît à nos yeux que du pain et du

vin; mais nous savons que ce qui nous semble être du pain, n'en a plus que l'apparence; nous croyons que ce pain a été changé au vrai corps de Jésus-Christ, le même corps qu'il avait sur la terre, et qui a été crucifié. Nous savons aussi que ce qui nous paraît être du vin n'en est plus, mais qu'il est véritablement changé au sang de Jésus-Christ, le même sang qu'il a versé, jusqu'à la dernière goutte, pour le salut du monde. Quelque merveilleux que soit ce miracle, mes enfants, nous devons le croire fermement, sachant bien que rien n'est impossible à la puissance de Dieu.



EXPLICATION

DE QUELQUES USAGES DE L'ÉGLISE RELATIFS A LA MESSE.

L'église. — La messe doit être célébrée dans un lieu saint, c'est-à-dire dans une église, ou une chapelle bénie et consacrée par un évêque.

L'autel. — Le sacrifice doit se faire sur un autel, et il en a toujours été ainsi depuis le commencement du monde, depuis qu'Abel offrait ses agneaux au Seigneur sur un autel de gazon. Les autels sont maintenant plus ou moins ornés selon la richesse de l'église. La pierre bénie dont ils sont formés, doit contenir quelques reliques, pour nous rappeler les souffrances

des saints, et les vertus dont ils nous ont laissé l'exemple.

Le crucifix.— Au-dessus de l'autel, on place un crucifix, pour nous rappeler que le sacrifice de la messe est comme celui du Calvaire, le sacrifice de Jésus crucifié.

Les cierges.— Des deux côtés de la croix, on met des flambeaux appelés cierges. Leur lumière nous rappelle que Jésus-Christ, en venant éclairer nos esprits par sa divine loi, est devenu véritablement la lumière du monde.

Messe haute et basse. — La messe est haute ou basse, et la seule différence entre ces deux messes, est que la première, ordinairement appelée grand'messe, est accompagnée de plus de cérémonies que la seconde, et qu'une partie des prières y sont chantées, au lieu d'être récitées tout bas.

L'aspersion de l'eau bénite. — Avant la grand'-messe, il est d'usage de faire l'aspersion de

l'eau bénite. L'eau bénite est de l'eau mêlée d'un peu de sel, et bénite par le prêtre ; il s'en trouve à chacune des portes de l'église ; les fidèles en prennent en entrant quelques gouttes, pour faire le signe de la croix. L'eau bénite nous rappelle que nous devons laver notre cœur, c'est-à-dire le purifier de tout mauvais sentiment, de toute pensée contraire à nos devoirs. S'il est d'usage de jeter de l'eau bénite sur les fidèles avant de célébrer le saint sacrifice, c'est pour les faire souvenir qu'en ce moment, plus que jamais, ils doivent éloigner de leur esprit ce qui pourrait détourner leur attention, et nuire à leur piété.

La procession. — Après l'aspersion, le prêtre étant précédé de la croix et des cierges, fait le tour de l'église en chantant des prières. C'est une préparation au saint sacrifice.

L'encens. A la grand'messe, il est encore d'usage de se servir d'*encens*. L'encens est un parfum que l'on brûle, et dont la fumée répand une odeur agréable. L'encens est un signe

d'honneur. Dans l'Ecriture, il représente les prières des saints qui plaisent tant à Dieu. Appliquons-nous, mes enfants, à rendre les nôtres assez ferventes pour qu'elles puissent monter vers le ciel, comme la fumée de l'encens.

Le pain bénit. — Le pain que le prêtre bénit pendant la messe, et qui est ensuite distribué aux assistans, est un signe d'union entre tous les fidèles.

Le prône. — Vers le milieu de la messe, le prêtre, ayant lu l'Evangile en latin, langue dans laquelle se font toutes les prières de l'Eglise, monte en chaire et fait quelques prières pour les vivants et pour les morts; ces prières sont suivies d'une seconde lecture de l'Evangile en français. Il explique enfin cet évangile aux fidèles, dans une courte instruction. Cela s'appelle le prône.

Les habits sacerdotaux. — Les ornemens dont le prêtre est revêtu pour dire la messe, ont une forme particulière : ce sont les habits

sacerdotaux. La couleur de ces habits varie selon les fêtes que l'Eglise célèbre : ils sont *noirs* pour les messes des morts, en signe de deuil ; *violets* dans les temps de pénitence ; *rouges* aux fêtes des martyrs, en mémoire du sang qu'ils ont répandu pour la foi ; *blancs* aux fêtes de vierges, pour rappeler leur innocence. Le vêtement principal du prêtre se nomme *chasuble*.

Les vases sacrés. — En s'avançant vers l'autel, pour célébrer la messe, le prêtre porte dans ses mains, recouverts par un voile, les vases sacrés destinés au saint sacrifice : le *calice*, qui doit contenir le vin, changé plus tard au sang de Notre-Seigneur, et un petit plat d'or ou d'argent, appelé *patène*, sur lequel est déposé le pain qui sera consacré. Ce pain n'est pas semblable à celui qui sert à notre nourriture : il est fait d'une manière particulière ; sa forme est ronde, il est très mince : on l'appelle *Hostie*.

L'enfant de chœur. — Le prêtre est accompagné à l'autel par un servant : c'est ordinai-

rement un jeune enfant, appelé *enfant de chœur*. Il aide le prêtre dans les cérémonies de la messe et répond à ses prières. Il représente les assistants et parle en leur nom. Sur les marches de l'autel, où l'enfant de chœur se met à genoux, est posée une petite sonnette qu'il fait entendre dans les moments les plus importants de la messe, pour réveiller l'attention des fidèles.

La messe se divise en trois parties. Du commencement jusqu'à l'Offertoire, c'est la préparation au saint sacrifice. De l'Offertoire au *Pater*, c'est l'offrande du sacrifice. Du *Pater* jusqu'à la fin, c'est la consommation du sacrifice.

PRIÈRE AVANT LA SAINTE MESSE, POUR SE DISPOSER A LA BIEN ENTENDRE.

Me voici au pied de vos autels, Seigneur, prêt à entendre la sainte messe. Je suis, il faut

bien le reconnaître, un enfant léger, et facilement distrait; mais dans le divin sacrifice qui va s'offrir, n'y a-t-il pas de quoi fixer mon esprit et attendrir mon cœur! On m'a dit, et je crois fermement, ô mon Sauveur, que ce sacrifice est le même que celui du Calvaire, que la messe renouvelle chaque jour votre mort sur la croix. Donnez-moi, oh! donnez-moi, je vous en conjure, l'attention et la piété que demande le beau, le touchant spectacle qui se prépare, et lorsque vous reposerez sur le saint autel, bon Seigneur Jésus, faites que ma ferveur égale celle des petits anges qui viendront vous y adorer. — Ainsi soit-il.





QUICONQUE S'HUMILIERA ET SE RENDRA PETIT COMME CET ENFANT
SERA LE PLUS GRAND DANS LE ROYAUME DES CIEUX.
St. Mat. Ch. XVIII 3

PRIERES DURANT LA SAINTE MESSE.

PREMIÈRE PARTIE DE LA MESSE.

PRÉPARATION AU SACRIFICE.

Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, Ainsi-soit-il.

Introït.

Le prêtre arrivé au bas de l'autel, fait le signe de la Croix, et récite quelques prières, qui marquent son empressement et sa joie, de se présenter devant l'autel de Dieu; puis, se rappelant combien est sainte l'action qu'il va commencer, il reconnaît qu'il est très indigne de la faire, et récite le *Confiteor*. Les fidèles le disent après lui, pour demander pardon de leurs

péchés, et purifier leur conscience avant d'assister au saint sacrifice.

Confiteor.

C'est bien moi, ô mon Dieu, qui dois vous confesser mes fautes, et avouer que je ne suis pas digne de paraître devant vous. Aussi je m'unis du fond de mon cœur, à votre ministre et à tous les fidèles, pour reconnaître que j'ai souvent péché : par pensées, en laissant mon esprit se révolter contre vos lois, et les ordres de mes parents ; par paroles, en faisant des mensonges et des médisances ; par actions, en commettant le mal, que vous m'aviez défendu ; par omissions, en ne pratiquant pas le bien que vous m'aviez ordonné de faire. C'est par ma faute, et ma très grande faute, que j'ai péché ; car ma conscience n'a pas cessé de m'avertir, et votre grâce, ô mon Dieu, ne m'aurait jamais manqué, si j'avais cherché à m'en rendre digne. Je vous confesse donc tous mes péchés, à vous, Seigneur, qui êtes mon Père, et en la présence

de la Sainte-Vierge, et de vos Saints. Je les prie de vous demander grâce pour moi, pour votre ministre, pour tous les fidèles. Exaucez leurs prières, ô Dieu tout puissant et miséricordieux, et pardonnez-nous nos péchés.

Après le *Confiteor*, le prêtre monte les marches de l'autel; il baise avec respect la pierre sacrée qui recouvre les reliques des saints, et sur laquelle le saint sacrifice doit être offert. Puis, le prêtre va lire, au côté droit de l'autel, une prière que l'on appelle *Introït*, et qui change selon les fêtes. Revenant ensuite au milieu de l'autel, le prêtre, pour implorer la miséricorde de Dieu, répète neuf fois le *Kyrie eleïson*. Ce sont deux mots grecs qui signifient : *Seigneur, ayez pitié de nous!* Le prêtre adresse cette prière trois fois à chacune des personnes de la Sainte-Trinité.

Kyrie eleïson.

Souvenez-vous, ô Jésus, du pauvre aveugle de Jéricho, qui vous demandait, par de si vives instances, d'avoir pitié de lui. Vous l'avez exaucé,

exaucez-moi de même, lorsque je vous crie avec une confiance égale à la sienne: Seigneur, ayez pitié de moi! Ce malheureux était aveugle, cela n'est que triste, mais moi je suis pécheur, c'est assurément un malheur plus digne encore de votre miséricorde.

Le prêtre récite un Cantique de louanges, appelé le *Gloria in excelsis.* Les premières paroles de ce Cantique sont celles que les anges chantèrent au Ciel, à la naissance de Notre-Seigneur : *Gloire à Dieu, au plus haut des Cieux, et paix aux hommes de bonne volonté qui sont sur la terre.* La suite a été ajoutée par l'Eglise.

Gloria in excelsis.

Oh! souffrez, Seigneur, que je vous loue avec vos saints anges, que j'emprunte leurs voix pour chanter vos grandeurs, vos divines miséricordes. pour m'écrier aussi : *Gloire à vous, au plus haut des cieux!* Laissez-moi vous rendre grâces de ce que vous promettez la paix aux cœurs de

bonne volonté qui sont sur la terre. Cette promesse, ô mon Dieu, est particulièrement douce pour les enfants comme moi, qui ne sont pas capables de grandes et belles actions, mais de qui il dépendra toujours d'avoir la volonté de bien faire. Vous ne demandez que cela de moi, et pourtant je vous l'ai souvent refusé. Changez, mon Dieu, les dispositions de mon âme, et daignez la remplir de cette bonne volonté sincère, à laquelle vous promettez la paix, c'est-à-dire le bonheur.

Dominus vobiscum.

Le prêtre se retourne du côté des fidèles, et les salue par ces paroles : *Le Seigneur soit avec vous.* Le servant lui répond : *Et avec votre esprit.* Quelques peuples anciens avaient la coutume de s'adresser ces pieuses paroles, lorsqu'ils se rencontraient : l'Eglise les a conservées dans plusieurs endroits de l'Office divin, afin que le prêtre et les fidèles, unis de cœur et de prières, dans cette sainte action, se souhaitent mutuellement la piété nécessaire pour la bien faire.

Oraison ou Collecte.

Le prêtre, passant ensuite au côté droit de l'autel, récite une prière par laquelle il demande à Dieu, au nom de Jésus-Christ, et par l'intercession du Saint dont on célèbre la fête, les grâces dont les fidèles ont besoin. Il commence cette prière par le mot *Oremus*, *Prions*, pour nous avertir de prier avec lui.

Après l'Oraison, le prêtre fait une lecture, tirée de l'Ancien et du Nouveau Testament, pour préparer les fidèles au saint sacrifice, par une pieuse et utile instruction.

Epître.

Mon Dieu qui, depuis le commencement du monde, n'avez cessé d'éclairer les hommes chargés de nous instruire, et qui avez laissé leurs saints livres parvenir jusqu'à nous, rendez, je vous prie, mon cœur docile à l'instruction religieuse, que l'on commence à me donner. Faites

que l'étude de vos divins commandements ne me trouve jamais indifférent et sans zèle. Faites que mon empressement à apprendre quels sont les devoirs du chrétien vous témoigne ma reconnaissance de ce que vous me faites élever par de pieux parents, de préférence à tant de pauvres enfants, qui peut-être ne vous offensent, que parce que personne ne leur a jamais appris à vous connaître.

Après une prière appelée *Graduel*, et qui est composée de passages des Psaumes, le prêtre se prépare à la lecture du saint Evangile, en priant Dieu de purifier ses lèvres, afin de les rendre dignes de prononcer les paroles de Jésus-Christ. Le prêtre passe alors au côté gauche de l'autel, pour lire l'Evangile. A ce moment, tout le monde se lève avec respect, et fait le signe de la croix.

Evangile.

C'est votre divine parole qu'on nous lit en ce moment, ô Jésus, qui, en vous faisant notre Sauveur, avez bien voulu devenir aussi notre maître! Quel autre aurait pu nous enseigner à être bons et sages, aussi bien que vous, la bonté, la sagesse même, et quelles leçons pourraient nous être plus chères et plus sacrées que les vôtres, ô le meilleur des pères! Si plusieurs pages de votre saint Evangile sont encore au-dessus de mon intelligence, il en est d'autres que mon cœur a comprises, et dont il se souviendra toujours. Dans la touchante histoire de Bethléem, j'ai trouvé le modèle des vertus de mon âge; dans la parabole de l'enfant prodigue, j'ai appris votre indulgence pour les pauvres pécheurs; dans le récit de vos souffrances sur le Calvaire, j'ai connu la grandeur de votre amour pour moi; et cette heureuse journée, tant de fois racontée par ma mère, où vous vous êtes fait l'ami des petits enfants, en leur prodiguant

vos bénédictions et vos caresses, ne vous a-t-elle pas gagné pour jamais mon cœur?

Je trouve aussi dans votre Evangile, ô mon Dieu, tous les devoirs que j'ai à remplir. J'y vois qu'il faut prier avec attention et confiance, imiter vos exemples, avoir horreur du péché; que je dois aimer tous les hommes comme des frères, et soulager les pauvres qui sont vos amis; que, pour obtenir le ciel, il faut avoir le cœur doux, humble et pur; que vous détestez le mensonge, que les vertus sont préférables aux richesses, et qu'enfin, tous les biens de ce monde me seraient inutiles, si je ne sauvais mon âme. Je sais tout cela, Seigneur, et je serais bien coupable de me conduire comme si je l'ignorais. Faites donc, ô mon Dieu, que je pratique votre parole, et que je ne me borne pas à l'apprendre, car ce sont mes actions et non ma science que vous jugerez un jour.

Prêt à offrir le saint sacrifice, le prêtre récite au nom des fidèles, le Symbole qui renferme tout ce qu'il est nécessaire de croire, pour être Chrétien et Catholique.

Credo.

Je crois fermement, Seigneur, ce que votre Evangile et votre Eglise m'ordonnent de croire; tout ce que renferme le Symbole que je dis dans mes prières de chaque jour. Je crois également les choses que je ne comprends pas, et celles que je comprends, sachant bien que vos paroles sont la vérité même. Aidé de votre grâce, je donnerais ma vie, je l'espère, plutôt que de renoncer à la foi du chrétien; mais si vous n'exigez pas de moi que je sois un martyr, vous me demandez au moins de faire, à ma croyance, à vos saints commandements, le sacrifice des défauts de mon caractère; vous attendez que je vous témoigne ainsi combien j'aime notre sainte religion, combien je voudrais lui rester toujours fidèle.

SECONDE PARTIE DE LA MESSE.

OFFRANDE DU SAINT SACRIFICE.

Le prêtre présente à Dieu, en lui demandant de les bénir, le pain et le vin, qui doivent être changés au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le prêtre se prépare lui-même à la sainte action qu'il va commencer, en lavant ses mains au côté droit de l'autel. Il demande à Dieu, en ce moment, de purifier aussi son cœur. Il se retourne ensuite vers les fidèles, et les exhorte à s'unir à lui, pour que leur commun sacrifice soit agréable à Dieu. Pendant l'Offertoire, on doit se conformer à l'intention de l'Eglise, qui offre à Dieu la sainte messe : premièrement, pour rendre à Dieu l'adoration qui lui est due; secondement, pour le remercier de ses bienfaits; troisièmement, pour implorer le pardon de ses péchés; quatrièmement, pour lui demander les grâces qui nous sont nécessaires.

Offertoire.

Si les anges, les plus pures de vos créatures, n'osent vous adorer qu'en tremblant, ô grand Dieu, si, devant vous, ils se couvrent de leurs ailes, comment oserai-je vous offrir mes louanges, moi qui tant de fois vous ai désobéi? Mais mon divin Sauveur vient au secours de ma timide voix, et c'est en m'unissant à lui, que je vous adore avec le respect que je vous dois, vous, mon Dieu, mon créateur, le souverain Seigneur de toutes choses.

Vous n'êtes notre maître que pour nous faire du bien, ô mon Dieu! et qui peut sentir plus que moi combien vous êtes un bon maître! Vous m'avez appelé votre enfant, vous avez donné votre divin Fils pour me sauver; vous me promettez le Ciel pour héritage. C'est vous, encore, qui rendez mon existence si douce, vous qui permettez que tout le monde soit si plein de bonté pour moi. Daignez, au nom de

Jésus-Christ, accepter l'hommage de ma reconnaissance.

Mais pouvez-vous bien croire à cette reconnaissance, vous, Seigneur, dont j'ai si mal payé les bienfaits! O mon Dieu! je vous avoue mes fautes avec un repentir sincère. Mais n'oubliez pas que Jésus-Christ a versé tout son sang pour me mériter le pardon que j'implore, et que tout-à l'heure encore il vous demandera grâce ici pour moi.

Que, par l'intercession de cette sainte victime, j'obtienne donc de vous, ô mon Dieu, les grâces qui me sont nécessaires! Guérissez, je vous en prie, les mauvaises dispositions qui sont dans mon cœur, et fortifiez les bons sentiments que vous y avez fait naître. Bénissez-moi dans les différentes actions de ma vie; dans mon travail, dans mes récréations, dans mon bonheur et dans mes peines, afin que tous les jours, et à toute heure j'accomplisse votre volonté.

Le prêtre, après avoir récité tout bas une prière appelée *Secrète*, élève la voix pour inviter les fidèles

à se recueillir profondément, puis il dit la *Préface* qui est une prière d'actions de grâces.

Préface.

S'il est bien juste, ô Dieu tout puissant et éternel, d'élever en tout temps vers vous nos voix et nos cœurs, pour vous bénir, nous le devons particulièrement en ce moment, où vous vous préparez à sacrifier encore votre divin Fils pour le salut des hommes. Souffrez, Seigneur, que nous unissions nos voix à celles de vos anges, et laissez-nous vous dire comme eux dans un transport de vive reconnaissance :

Sanctus.

Saint, saint, saint est le Seigneur notre Dieu, qui remplit tout l'univers de sa gloire. Que celui qui va descendre sur l'autel en son nom soit aussi mille fois béni!

Canon.

On appelle *Canon*, d'après un mot grec qui signifie *règle*, les prières qui suivent la Préface; ces prières sont ainsi nommées, parce que, telles qu'elles sont réglées, elles ne changent jamais.

Le prêtre bénit plusieurs fois les offrandes qui sont sur l'autel, et demande à Dieu, par le saint sacrifice, le salut de tous les hommes; il prie en particulier pour l'Eglise, et les personnes qui se sont recommandées à ses prières.

Memento des vivants.

Daignez vous rappeler, ô mon Dieu, cette promesse que vous nous avez faite dans l'Evangile, de vous trouver toujours au milieu de ceux qui se réuniraient pour vous prier ensemble; exaucez les demandes que nous vous faisons les uns pour les autres, en ce moment. Je viens vous prier pous tous les hommes qui

sont mes frères et particulièrement pour ceux qui ont le plus besoin de votre secours. Accordez des grâces nombreuses au pape et aux ministres de votre Eglise; daignez éclairer et protéger le souverain qui nous gouverne; répandez surtout d'abondantes bénédictions sur mes parents, auxquels je dois tant; sur mes frères et sœurs, qui me sont si chers; sur mon confesseur et mes maîtres, sur mes petits amis, enfin sur la personne qui a soin de moi. Soyez plein de miséricorde pour eux tous, et qu'avec votre grâce je leur fasse moi-même autant de bien et de plaisir qu'il me sera possible.

Et afin que nos prières vous soient plus agréables, ô mon Dieu, nous les unissons à celles que la sainte Vierge, les anges et les saints veulent bien vous adresser pour nous.

Consécration.

Le prêtre, qui tient la place de Jésus-Christ, et qui parle en son nom, prend, comme il le fit à la Cène, du pain et du vin qu'il bénit, et sur lesquels il pro-

nonce les paroles de la consécration : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*. Ces paroles, aussi bien que celles de Notre-Seigneur, ont le pouvoir de changer le pain et le vin en son corps et en son sang. Aussitôt que les paroles de la consécration sont prononcées, Jésus-Christ est donc réellement présent sur l'autel.

Consécration.

O divin Jésus, qui, par un miracle de votre amour, allez renouveler ici le sacrifice du Calvaire, faites encore, s'il vous plaît, un autre miracle : changez mon esprit, si distrait et si frivole, pour le rendre appliqué à comprendre toute l'étendue de vos miséricordes. Changez mon cœur, qui ne vous aime pas assez, et remplissez-le pour vous de la plus vive tendresse.

Après s'être prosterné devant Notre-Seigneur, le Prêtre élève la sainte hostie et le calice, pour les faire adorer aux fidèles. Il faut alors se recueillir

un instant en silence, pour adorer Dieu du fond de son cœur; on pourra dire ensuite cette prière.

Élévation.

Je crois fermement, ô mon Sauveur, que vous êtes réellement présent sous la sainte hostie, que j'adore de toute mon âme. J'adore ce corps divin, né dans une humble étable, qui s'est assujetti à un travail grossier, qui a souffert la faim, le froid et la fatigue; qui, par sa seule présence, guérissait les pauvres malades; qui a été attaché à la croix après avoir souffert mille douleurs, et tout cela pour nous sauver. J'adore ce sang précieux que vous avez répandu jusqu'à la dernière goutte pour laver les péchés du monde, et je vous supplie de le répandre encore aujourd'hui sur moi. Qu'il me purifie de mes fautes passées, ô bon Jésus, et qu'à l'avenir, je ne sois plus jamais tenté de commettre le péché, qui vous a coûté si cher.

Le prêtre adresse une prière à Dieu, pour les fidèles défunts.

Memento des morts.

Mon Dieu, vous nous permettez d'espérer que nos prières peuvent être utiles à ceux que nous avons perdus; je vous remercie d'avoir laissé une si douce consolation aux cœurs affligés par la mort des personnes qui leur étaient chères. Je vous demande, au nom de votre divin Fils, présent en ce moment sur l'autel, la délivrance des pauvres âmes du Purgatoire. Accordez-nous à nous-mêmes, ô mon Dieu, la grâce de retrouver un jour dans le Ciel, tous ceux que nous aurons aimés.



TROISIÈME PARTIE DE LA MESSE.

CONSOMMATION DU SACRIFICE.

Le prêtre se prépare à la sainte communion en récitant plusieurs prières. La première est l'Oraison Dominicale, dictée par Jésus-Christ lui-même.

Pater.

O Dieu! notre Père à tous, qui avez daigné prendre ce nom, pour vous faire aimer davantage, et qui, en nous choisissant pour vos enfants, nous destinez en héritage, une place au Ciel où vous habitez; accordez-moi la grâce de sanctifier votre nom, en le faisant aimer par ma bonne conduite. Mon Dieu, ne permettez pas que, ni moi, ni aucune de vos créatures,

nous écoutions jamais d'autre maître que vous. Régnez dans tous les cœurs, en les rendant soumis à vos volontés saintes, comme les anges y sont soumis dans le Ciel. Que votre divine providence accorde à mon âme et à mon corps, le pain quotidien, qui leur est nécessaire, et ne refusez pas la nourriture à vos pauvres, vous, Seigneur, qui donnez la pâture, au plus petit oiseau. Pardonnez-moi mes offenses, comme il me semble que je pardonnerais à ceux qui voudraient me causer quelque peine; enfin, si vous voulez mettre mon obéissance à l'épreuve, que je trouve en vous, ô mon Dieu, la force de résister à la tentation, car le mal causé par le péché est celui que j'ai le plus à craindre, celui dont, avant tous les autres, je vous supplie de me délivrer.

Le prêtre frappe trois fois sa poitrine, en conjurant Jésus-Christ, l'agneau de Dieu, d'effacer ses péchés.

Agnus Dei.

Que vous méritez bien ce nom d'agneau de Dieu, ô mon Sauveur, vous, qui vous êtes soumis sans murmure aux cruels traitements des Juifs, à la colère de votre Père, à la mort la plus affreuse, enfin, à tous les châtiments que nous avions mérités, et que vous avez consenti à souffrir pour nous ! Pas une seule plainte ne s'est échappée de votre bouche. Hélas! que je suis loin de vous ressembler! ô Jésus, agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, effacez les miens, et que votre patience, votre inaltérable douceur, viennent remplacer en moi, la mauvaise humeur et l'impatience que je témoigne souvent pour des devoirs bien simples, ou des contrariétés bien légères.

Au moment de communier, le prêtre frappe encore trois fois sa poitrine en répétant chaque fois l'humble prière du centenier de l'Evangile. Puis il reçoit le

corps et le sang de Jésus-Christ; il donne ensuite la communion aux fidèles, et termine la messe, par des prières d'actions de grâces.

Communion.

Pendant bien long-temps encore, ô mon divin Sauveur, je regarderai avec envie les heureux chrétiens qui s'approchent de la table sainte, pour vous recevoir dans la communion. Avant d'y être admis moi-même, il me faut une longue instruction et surtout un cœur bien préparé. Je veux au moins mettre à profit les années qui me séparent d'un si beau jour, afin d'en être moins indigne, lorsqu'il sera venu. Dès à présent même, je sais, ô mon Dieu, que je pourrais, en quelque sorte, vous recevoir dans mon âme, car vous vous plaisez à habiter dans les cœurs purs. Purifiez donc en ce moment le mien, par votre sainte grâce, et en venant tout-à-l'heure vous donner aux âmes pieuses qui vous attendent, n'oubliez pas les petits enfants près desquels vous allez passer.

Le prêtre se retourne vers les fidèles, pour leur annoncer que la messe est terminée, et il les bénit en faisant sur l'assemblée le signe de la croix.

Bénédiction du prêtre.

Mon Dieu, je reçois avec reconnaissance et piété la bénédiction de votre ministre; et puisque c'est en votre nom qu'il me la donne, confirmez-la, s'il vous plaît, du haut du Ciel.

Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit.

Ainsi soit-il.

Avant de quitter le saint autel, le prêtre fait lecture d'un évangile de l'apôtre saint Jean. Cet évangile rappelle comment Jésus-Christ, le Fils de Dieu, s'est fait homme pour nous sauver.

Dernier évangile.

O mon divin Sauveur, si, par amour, vous vous êtes fait notre semblable, je ne dois pas

oublier que vous n'en êtes pas moins l'égal de votre Père, et, comme lui, Dieu éternel, et tout puissant. Je vous rends grâces d'avoir consenti à endurer tant d'humiliations pour sauver les hommes. Les Juifs ne vous ont pas connu, lorsque vous étiez sur la terre, et malgré toutes les preuves que vous leur aviez données de votre bonté, de votre puissance, ils ont refusé de croire que vous étiez leur Dieu! Oh! plutôt que de partager leur ingratitude, divin Jésus, je veux m'attacher à vous par tous les sentiments de mon cœur.

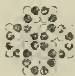
PRIÈRE APRÈS LA MESSE.

Que je vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir permis d'assister au saint sacrifice! Beaucoup d'enfants auraient sûrement mieux profité que moi de ce bonheur; car il me semble que j'ai été bien souvent distrait dans mes prières. Je les lisais des yeux, mais mon esprit était ail-

leurs, et bien souvent occupé de toute autre chose que de vous.

Pardonnez-moi, mon Dieu, ces fautes qui viennent, je l'espère, de ma légèreté, plutôt que d'un sentiment d'ingratitude. Faites que votre sacrifice ne soit cependant pas inutile pour moi. Daignez avoir pour agréables le peu de bonnes prières que je vous ai faites. Accordez-moi la grâce d'accomplir fidèlement aujourd'hui les résolutions que je viens de prendre, et que je renouvelle encore de tout mon cœur, au moment de quitter votre saint temple.

Ainsi soit-il.



DES SACREMENTS.

Des sacrements en général. — Du sacrement de baptême. — Du sacrement de pénitence. — Des dispositions à apporter au sacrement de pénitence. — Quelques avis sur la confession. — Exercice pour la confession. — De la première communion.

DES SACREMENTS EN GÉNÉRAL.

A l'aide de la raison et de la conscience, nous pouvons, mes enfants, connaître nos devoirs, discerner le bien d'avec le mal. Mais la faiblesse de l'homme est si grande, que par lui-même il n'est capable, ni de faire le bien, ni d'éviter le mal, ni d'avoir seulement une bonne pensée; sans Dieu donc, et sans sa grâce, personne ne serait sauvé, car on ne peut l'être qu'en accomplissant les commandements de Dieu. La grâce est un don que Dieu nous fait par sa miséricorde, et à cause des souffrances de son divin Fils. C'est Jésus-Christ qui, par sa mort cruelle, nous a mérité le secours de son Père; il est devenu notre Sauveur, non-seulement en nous rendant l'espérance du Ciel, que le péché d'Adam nous avait fait perdre, mais

en nous donnant encore le moyen d'obtenir cet éternel bonheur. Dieu, mes chers enfants, ne doit sa grâce à personne, il ne la refuse jamais cependant, et c'est notre faute si nous n'en profitons pas. Elle est promise à une prière fervente; on l'obtient aussi par l'usage des sacrements.

Les sacrements sont des signes sensibles, auxquels Dieu a attaché de certaines grâces qui nous sanctifient. Ce sont des *signes*, parce qu'ils nous font connaître la grâce de Dieu, et ils sont *sensibles* parce qu'ils tombent sous nos sens. Il y a par conséquent dans les sacrements, deux choses : l'une que l'on voit, c'est l'action extérieure, par laquelle s'administre le sacrement; l'autre, que l'on ne voit pas, c'est la grâce de Dieu attachée à cette action, et qui se répand intérieurement dans l'âme, lorsqu'on reçoit les sacrements avec de bonnes dispositions. Jésus-Christ a institué les sacrements : lui seul en avait la puissance, et il en a établi pour tous les besoins de l'âme, pour tous les âges de la vie.

Les sacrements sont au nombre de sept :

Le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, la

Pénitence, l'Extrême-Onction, l'Ordre et le Mariage.

Le sacrement de *Baptême* efface dans nos âmes le péché originel, et nous rend chrétiens, c'est-à-dire enfants de Dieu et de l'Eglise.

Le sacrement de *Confirmation* nous rend parfaits chrétiens, en nous donnant, avec ses grâces abondantes, le Saint-Esprit, la troisième personne de la Sainte-Trinité.

Le sacrement de l'*Eucharistie* nourrit nos âmes du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, cachés sous les espèces du pain et du vin.

Le sacrement de *Pénitence* nous purifie des péchés que nous avons le malheur de commettre après le baptême.

Le sacrement de l'*Extrême-Onction* est donné aux malades, ou pour soulager leurs souffrances, si Dieu le permet, ou pour les aider à bien mourir si Dieu veut les appeler à lui.

Le sacrement de l'*Ordre* forme les prêtres qui gouvernent l'Eglise.

Le sacrement de *Mariage* bénit les époux, et les unit devant Dieu.

On vous donnera plus tard, mes chers enfants, une instruction détaillée sur chacun de ces sacrements. Dans ce petit livre, je me bornerai à vous expliquer ceux que, dès à présent, il est important pour vous de connaître. C'est d'abord le *Baptême*, que vous avez reçu à votre naissance; puis l'*Eucharistie*, que vous recevrez dans quelques années ; et enfin la *Pénitence*, parce que vous arrivez à l'âge où la confession de vos fautes commence à devenir utile.



DU SACREMENT DE BAPTÊME.

Le baptême est un sacrement qui efface dans les enfants le péché originel; dans les personnes qui le reçoivent en âge de raison, il efface, non-seulement le péché originel, mais encore les péchés actuels qu'elles ont pu commettre. Ce sacrement nous rend chrétiens, c'est-à-dire enfants de Dieu et de l'Eglise.

On vous a dit, mes enfants, que nous naissons coupables de la désobéissance d'Adam, indignes du Ciel comme il le fut lui-même, et ennemis de Dieu, qui a le péché en horreur. Mais le baptême purifie l'âme de la tache originelle, il nous rend l'innocence que Dieu veut trouver dans ses enfants, et nous donne le droit d'espérer un éternel bonheur. Le baptême est le plus nécessaire des sacrements, puisqu'on ne

peut être sauvé sans l'avoir reçu. Aussi est-il d'usage de le donner peu de temps après la naissance, et sans exiger de celui qui le reçoit aucune disposition.

Nous naissons donc deux fois, mes enfants: une fois pour notre famille et pour le monde, une seconde fois pour la religion dont nous devenons les enfants par le baptême.

Ce sacrement consiste à verser de l'eau naturelle sur la personne que l'on baptise en disant: *Je te baptise au nom du Père, du Fils et du saint Esprit. Ainsi soit-il.* Il y a un grand nombre de cérémonies qui précèdent et accompagnent celle-ci, mais elle peut suffire. Ordinairement aussi, les évêques et les prêtres ont seuls le pouvoir d'administrer les sacrements ; toutefois, il y a une exception pour le baptême, en cas de danger pressant. Si, par exemple, on se trouvait auprès d'un petit enfant qui fût sur le point de mourir, et qu'on n'eût pas le temps d'aller chercher un prêtre, toute personne, une femme, un enfant, pourrait baptiser, et devrait même le faire.

Vous comprenez facilement, je suppose, quel est le signe sensible du sacrement de baptême.

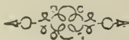
C'est l'action de verser de l'eau sur la tête, en prononçant les paroles prescrites. Vous comprenez aussi, que la grâce de Dieu attachée à cette action, c'est le pouvoir qu'elle reçoit de Dieu de purifier une âme de la souillure originelle.

Le baptême ne se donne qu'une fois dans la vie, et on ne pourrait le recevoir de nouveau, si même on avait eu le malheur d'en perdre la grâce par le péché.

Lorsqu'un baptême se fait avec toutes les cérémonies prescrites, le petit enfant est porté à l'église, et tenu sur les fonts sacrés par un parrain et une marraine; ils demandent le Baptême pour l'enfant qu'ils présentent, et ils indiquent le nom qu'il devra porter. Ce nom, mes enfants, est celui par lequel on vous désigne. Il fut autrefois celui d'un saint, devenu maintenant votre patron, c'est-à-dire votre protecteur et votre modèle. Peut-être bien aussi ce même nom est-il vénéré dans votre famille par la mémoire d'un aïeul, le souvenir de ses touchantes vertus; ce serait un motif de plus pour vous d'honorer votre nom, par une conduite sans reproche.

J'ai dit que Dieu n'exige aucune disposition

d'un enfant pour lui accorder la grâce du baptême : il y met cependant de certaines conditions que les parrains et les marraines remplissent pour leur filleul : ils répondent à plusieurs questions adressées à l'enfant par le prêtre, et ils jurent en son nom, qu'il vivra en bon chrétien, qu'il renoncera au démon et à tout ce qui vient de lui. Il est nécessaire, mes amis, de vous apprendre ces choses, parce que les promesses faites en votre nom, lorsque votre bouche était muette encore, vous devez les accomplir maintenant. Demandez souvent à Dieu de vous en accorder la force, remerciez-le sans cesse de vous avoir admis au nombre de ses enfants.



DU SACREMENT DE PÉNITENCE.

La pénitence est un sacrement qui remet les péchés commis après le baptême.

Dans cette courte explication donnée par le catéchisme, sur le sacrement de pénitence, plusieurs réflexions, mes enfants, se présentent à nous.

Dieu nous avait accordé sa sainte grâce, avant que nous la lui eussions demandée; il avait guéri notre misère avant que nous eussions pu la sentir; à peine étions-nous entrés dans ce monde, il avait purifié notre âme pour lui rendre sa première innocence, pour nous donner le nom si beau d'enfant de Dieu. Et cependant, nous oublions tant de bienfaits! le petit enfant baptisé grandit dans l'innocence, jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de la raison, et cette raison qui lui avait été donnée pour connaître ses devoirs, il

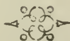
s'en sert pour désobéir à Dieu et pour l'offenser; quelle ingratitude! Mais alors, n'avons-nous pas bien mérité que Dieu nous abandonne, qu'il nous refuse une nouvelle grâce, pour nous punir d'avoir si mal profité de la première! Dieu, mes enfants, pourrait sans injustice nous traiter avec cette rigueur, mais elle répugne à sa miséricorde; il a pitié de nous, parce qu'il connaît notre fragilité, les tentations qui nous environnent; et il est plein d'indulgence, parce qu'il est plein de tendresse. Aussi, sans jamais se lasser, il pardonne aux plus grands pécheurs, aux pécheurs les plus rebelles, dès qu'ils reviennent à lui avec sincérité. L'ancien et le nouveau Testament nous en donnent mille preuves. David, coupable de si grands crimes, Manassès, le plus méchant des rois de Juda, la femme pécheresse de l'Evangile, Madeleine pénitente, le bon larron sur la croix, nous montrent comment un cœur vraiment contrit peut obtenir du Seigneur le pardon de ses fautes.

La confiance en Dieu, mes enfants, est encore appuyée sur ces propres paroles de Dieu. Notre Seigneur a dit aux apôtres : « Les péchés seront

remis à ceux auxquels vous les remettrez; tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le Ciel.» Enfin, par la touchante parabole de cet enfant prodigue reçu avec tant d'amour et de joie à la maison paternelle, lorsqu'il y revient après de longs égarements, Dieu ne nous fait-il pas connaître son indulgence envers ses enfants coupables! Vous le voyez : on peut toujours compter sur la miséricorde divine, lorsqu'on a su la mériter.

Dieu, mes amis, avait prévu notre désobéissance; par une bonté infinie, il a daigné y porter remède, en instituant le sacrement de pénitence. Ce sacrement, l'Eglise l'appelle un second baptême, une planche après le naufrage, la fontaine salutaire qui guérit les maux de l'âme, comme la piscine dont parle l'Evangile guérissait les infirmités du corps. Par les paroles que je vous rappelais tout-à-l'heure, Jésus-Christ a transmis aux apôtres et à leurs successeurs le pouvoir de remettre les péchés. Ce pouvoir s'est conservé dans l'Eglise, et il s'y conservera jusqu'à la fin du monde. Seulement, comme il est beaucoup plus mal d'offenser Dieu de sa

propre volonté que de le faire par ignorance, ainsi que les enfants qui apportent en naissant le péché originel, Dieu met au pardon qu'il nous promet, dans le sacrement de pénitence, des conditions qu'il n'impose pas à ceux qui reçoivent le baptême. Ces conditions, mes enfants, ne sont pas trop pénibles à remplir; elles ne le paraissent pas surtout, si l'on considère quels précieux biens sont l'amitié de Dieu, la paix de la conscience, que l'on va retrouver, et quel malheur c'est pour nous de les avoir perdus!



DES DISPOSITIONS

DANS LESQUELLES ON DOIT RECEVOIR LE SACREMENT DE PÉNITENCE.

Mes chers enfants, le pauvre malade qui demande au médecin le guérison des maux dont il souffre, que fait-il ? D'abord il les lui raconte, il explique en détail chacune de ses douleurs, il en indique l'origine et la cause; il écoute ensuite avec attention les conseils qui lui sont donnés, et se soumet docilement à tout ce que l'on croit devoir lui prescrire pour hâter sa guérison.

Que fait encore l'enfant qui désire obtenir de son père le pardon d'une faute ? Bien repentant de l'avoir commise, bien résolu de ne plus la

commettre, il s'empresse de l'avouer; lui-même il vient s'accuser avec franchise. Cet aveu, sans doute, lui fait éprouver une sorte de honte; peut-être aussi son père mettra-t-il des conditions au pardon qu'il consent à lui accorder. N'importe: pourvu que ce pardon soit obtenu, rien ne coûte à l'enfant coupable.

Hé bien, mes amis, lorsque nous avons offensé Dieu, et que nous allons chercher notre grâce dans le sacrement de pénitence, nous ressemblons à ces pauvres malades qui ont besoin d'être guéris, à ces enfants coupables qui désirent être pardonnés de leur père. Comme eux, nous devons donc détester nos fautes, les confesser avec courage et sincérité, les réparer enfin, autant du moins que cela nous est possible. Telles sont, mes enfants, les conditions sans lesquelles nous ne saurions compter sur la miséricorde de Dieu. Ces conditions forment les trois parties essentielles du sacrement de pénitence, et sont appelées par l'Eglise la Contrition, la Confession et la Satisfaction.

DE LA CONTRITION.

La contrition, mes enfants, c'est l'horreur du péché, le regret de l'avoir commis, la ferme résolution de n'y plus retomber jamais.

La contrition doit s'étendre à tous nos péchés, à ceux qui nous paraissent de peu d'importance, comme aux plus graves ; aux fautes qui nous causent de la honte, comme à celles qu'une mauvaise habitude ou une fâcheuse inclination nous font connaître facilement, peut-être même avec une sorte de plaisir.

Il faut encore que la contrition soit produite en nous par des motifs vraiment chrétiens. La bonté de Dieu, les souffrances de Notre-Seigneur, notre ingratitude envers lui, le mal que le péché fait à notre âme, voilà les motifs qui, avant tous les autres, doivent nous faire pleurer nos péchés.

La résolution de ne plus retomber dans de nouvelles fautes, ne doit jamais être séparée,

mes enfants, du regret de nos fautes passées. Ce bon propos est la meilleure preuve que nous puissions offrir à Dieu de la sincérité de notre contrition.

Et, vous le comprenez bien, mes enfants, la contrition doit être sincère : elle doit partir du cœur. En effet, il ne suffirait pas de dire : Mon Dieu, je me repens de mes péchés, si le repentir était sur les lèvres, et non dans le fond de l'âme.

La contrition est assurément la partie la plus nécessaire du sacrement de pénitence. Certaines circonstances, une maladie, par exemple, ou l'absence d'un prêtre, peuvent dispenser de la confession, mais rien ne saurait remplacer le regret de nos fautes. Sans ce regret, point de pardon à espérer.

On excite en soi la contrition en se pénétrant des réflexions salutaires dont je vous parlais tout-à-l'heure ; malgré nos efforts, cependant, nous ne pouvons avoir de nous-mêmes un repentir véritable ; il faut que Dieu nous l'inspire par sa grâce, et cette grâce, mes enfants, nous devons la demander avec ardeur, quand nous nous disposons à la confession.

DE LA CONFESSION.

La confession consiste à accuser ses péchés à un prêtre, pour en obtenir l'absolution, c'est-à-dire le pardon.

On doit, mes enfants, déclarer tous ses péchés, tous ceux du moins dont on se souvient, leur nombre, autant que cela est possible, et les circonstances qui les ont rendus plus ou moins graves. Ce ne serait pas assez de dire en général : j'ai péché tant de fois ; il faut ajouter de quelle manière on a péché, quel genre de fautes on a commises. On doit en outre se confesser clairement, simplement, avec franchise, avouer ses fautes, telles qu'on les connaît et qu'on se les rappelle. Dieu a établi ses ministres juges de nos consciences. Comment pourraient-ils les bien juger, mes enfants, s'ils ne les connaissaient pas !

Manquer de sincérité dans la confession,

cacher une de ses fautes parce qu'on n'oserait l'avouer, c'est un des péchés les plus graves dont on puisse se rendre coupable, et que gagnerait-on, mes enfants, en agissant ainsi? On peut bien tromper un homme, le confesseur ignore si vous êtes sincères, mais Dieu lit au fond des cœurs, et c'est à lui surtout qu'il faut craindre de déplaire. Ce défaut de sincérité serait à ses yeux mille fois plus coupable que la faute qu'on aurait voulu cacher.

Pourquoi d'ailleurs seriez-vous tentés de dissimuler cette faute? Est-ce dans la crainte de donner une mauvaise opinion de vous à votre confesseur? Croyez bien, mes amis, qu'aucun de vos aveux ne pourra l'étonner; il devine bien d'avance que vous êtes des enfants faibles et imparfaits. Auriez-vous peur d'être repris? Mais le prêtre se souviendra que, près de vous, il tient la place de Dieu, l'indulgence même, et il ne vous parlera, soyez-en sûrs, qu'avec la bonté d'un père. Serait-ce enfin la honte qui vous ferme la bouche? Mais ce qui est honteux surtout, c'est d'avoir fait le mal; l'embarras que vous éprouvez à l'avouer, est la punition de

votre faute; acceptez-la avec courage. Ce moment de trouble une fois passé, vous vous sentirez tranquilles et très heureux.

DE LA SATISFACTION.

La satisfaction est la troisième partie du sacrement de pénitence. C'est la réparation que nous devons à Dieu ou au prochain, pour l'injure que nous leur avons faite!

Hélas! mes enfants! nous ne savons que trop comment offenser le bon Dieu; mais il nous serait impossible de réparer nos offenses envers lui, si le Seigneur ne daignait accepter le peu de bien que nous tâchons de faire à cette intention. Ce bien consiste dans de bonnes actions, dans celles que l'Eglise nomme les œuvres de pénitence. Le prêtre en choisit quelques unes qu'il nous ordonne de faire après la confession. Il faut s'acquitter de ce devoir avec exactitude et piété.

On satisfait au prochain, mes amis, en réparant le mal qu'on a pu lui causer. Si malheureusement, il vous était arrivé de vous emparer d'un objet qui ne vous appartînt pas, il faudrait le restituer à l'instant. Si vous aviez faussement accusé un de vos camarades, il faudrait vous empresser de lui rendre justice, en avouant qu'il était innocent.



QUELQUES AVIS SUR LA CONFESSION.

La première condition pour se bien confesser est de se bien connaître, et pour cela nous avons besoin du secours de Dieu. On se croit si facilement meilleur qu'on ne l'est en effet ! La légèreté de notre esprit, celle du vôtre en particulier, mes enfants, vous rendrait bien difficile le souvenir de toutes vos fautes, si Dieu ne vous faisait la grâce de venir en aide à votre mémoire. Demandez-lui donc cette grâce par une fervente prière, lorsque, vous disposant à la confession, vous voulez examiner votre conscience. Retirez-vous loin du bruit dans une chambre, et là, en présence de Dieu, éclairé par sa divine lumière, recherchez soigneusement, avec courage et sévérité envers vous-même, les fautes dont vous vous

êtes rendus coupables. Il vous serait permis, mes enfants, d'écrire votre confession, si vous aviez la crainte de ne pas vous en bien souvenir autrement.

Arrivé à l'église, vous prendrez la place qui vous sera indiquée, et vous attendrez patiemment votre tour, en lisant les prières avant la confession. Vous éviterez de vous distraire, et surtout de causer avec les enfants qui pourraient se trouver comme vous au confessionnal. Si vous étiez placé auprès de la personne qui se confesse avant vous, de manière à entendre ce qu'elle dit, il faudrait vous reculer un peu; car il est défendu expressément d'écouter la confession des autres, et, dans le cas où vous entendriez involontairement quelque chose, vous devez n'en faire part à personne, mais garder sur la faute d'autrui, le secret absolu que vous seriez bien aise qu'on gardât sur votre propre faute, si elle était connue.

Le moment de vous confesser étant venu, vous ferez le signe de la croix, et vous ajouterez : *Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché.* — Le prêtre vous donnera sa bénédiction, et pendant ce temps vous réciterez le *confiteor*,

jusqu'à ces mots : *c'est ma faute.* Puis vous ferez votre confession.

Il ne faut parler ni trop vite ni trop bas, afin que le confesseur puisse bien vous entendre. S'il vous adresse des questions, vous répondrez simplement la vérité. Après l'aveu de vos fautes, vous achèverez le Confiteor, et vous écouterez attentivement les conseils que le Prêtre vous donnera de la part de Dieu. Vous devez les retenir avec soin, ainsi que la pénitence qui vous sera indiquée. En recevant enfin la bénédiction qui termine la confession, vous réciterez de bon cœur cet acte de contrition :

Mon Dieu, j'ai un grand regret de vous avoir offensé, parce que vous êtes plein de bonté et de miséricorde, et que le péché vous déplait. Pardonnez-moi, par les mérites de mon sauveur Jésus-Christ. Je suis bien résolu, avec le secours de votre sainte grâce, de vous obéir plus fidèlement désormais.

Avant de quitter l'église, on doit lire les prières après la confession, et faire sa pénitence si cela est possible ; sinon, il faut l'accomplir aussitôt qu'on est rentré chez soi.

Vous n'êtes pas obligés, mes chers enfants, de montrer votre confession à personne. Si cependant, vous vous trouvez embarrassés pour la faire, ou préoccupés de la crainte d'oublier quelques-uns de vos péchés, je vous engage à consulter votre mère, qui peut vous éclairer sur vos défauts, et qui vous saura gré de votre confiance. Vous pouvez lui parler aussi des avis qui vous seront donnés; elle vous aidera à les suivre; mais, à l'exception de votre mère, ou de la personne qui la remplace, vous ne devez en entretenir qui que ce soit. Certains enfants ont la mauvaise habitude de faire, de leur confession et de leur confesseur, le sujet de discours et de plaisanteries avec leurs camarades; cette conduite est fort peu convenable, et je vous engage à ne pas l'imiter.



EXERCICES POUR LA CONFESSION.

PRIÈRE AVANT L'EXAMEN DE CONSCIENCE.

O mon Dieu, qui avez été témoin de mes fautes, parce que vos yeux sont toujours ouverts sur moi; mon Dieu, qui connaissez mes actions et mes pensées, mieux que je ne les connais moi-même, car vous lisez dans le fond des cœurs; mon Dieu, qui savez aussi, mieux que moi, ce qui est bien et ce qui est mal, et à quel point le péché vous offense, daignez m'aider à me bien connaître; donnez-moi le souvenir de mes fautes, le regret de les avoir commises, le courage de les avouer. Et de peur que mon amour-propre et ma légèreté ne me fas-

sent paraître à mes propres yeux, meilleur que je ne le suis devant les vôtres, envoyez en moi, Seigneur, votre Esprit saint, dont la lumière vienne éclairer ma conscience, et dont la vérité me fasse avouer mes péchés avec franchise.

Ainsi soit-il.

EXAMEN DE CONSCIENCE.

Devoirs envers Dieu.

Mon Père, je m'accuse d'avoir manqué à mes prières du matin et du soir.— De les avoir faites sans attention, en pensant à autre chose. — De les avoir faites dans mon lit, sans être malade, ou bien sans me mettre à genoux.—De les avoir récitées très vite pour avoir plus tôt fini. — D'avoir parlé inutilement à l'église. — D'y avoir ri, ou fait rire les autres. — D'avoir regardé ce qui se passait autour de moi, au lieu de lire dans mon livre. —De n'avoir pas bien prié Dieu pendant la messe. — De n'avoir pas été at-

tentif, pendant les instructions du catéchisme. —D'avoir empêché les autres d'écouter.—De n'avoir pas examiné ma conscience avec soin, avant d'aller me confesser. — De n'avoir pas eu, un grand regret de mes fautes.— D'avoir, exprès, caché quelques-uns de mes péchés, à mon confesseur.— De m'être confessé trop bas, espérant que mon confesseur ne m'entendrait pas bien. —De n'avoir pas fait ma pénitence, soit par négligence, soit par oubli.—Quand je me suis trouvé avec des enfants assez coupables, pour se moquer de la religion, ou de ses ministres, d'avoir écouté ces enfants, ou d'avoir parlé comme eux.— D'avoir eu le malheur de jurer par le saint nom de Dieu.

Devoirs envers le prochain.

Mon Père, je m'accuse de n'avoir pas eu pour mes parents, le respect que je leur dois. — De leur avoir répondu avec humeur, ou imper-

tinence. — De les avoir tournés en ridicule. — D'avoir mal reçu leurs observations. — De leur avoir désobéi. — De leur avoir tenu tête, et d'avoir long-temps refusé de faire ce qu'ils me commandaient. — De leur avoir obéi en murmurant. — D'avoir impatienté mes parents. — De n'avoir pas cherché à leur faire plaisir. — De les avoir trouvés injustes, ou trop sévères. — De m'être plaint d'eux. — De ne leur avoir pas demandé pardon quand je les avais offensés. — D'avoir été impertinent envers mes maîtres, et peu soumis à leurs ordres. — De m'être querellé avec mes frères, mes sœurs et mes camarades. — De les avoir battus, ou de leur avoir fait quelque autre mal. — De n'avoir pas été complaisant pour les autres, surtout pour les plus petits. — D'avoir été contrariant, taquin et moqueur. — D'avoir fait des rapports, vrais ou faux, ou exagérés, sur la conduite des autres. — D'avoir fait gronder les domestiques. — De leur avoir parlé avec hauteur, ou impatience. — De n'avoir pas obéi à ma bonne, ou à mon gouverneur. De les tourmenter sans cesse. — De m'être moqué des personnes laides ou infirmes. — D'avoir méprisé

les pauvres. — De ne leur avoir pas fait l'aumône quand je le pouvais. — D'avoir donné de mauvais exemples à d'autres enfants. — De les avoir engagés, à faire le mal, à désobéir à leurs parents.

Devoirs envers soi-même.

D'avoir eu de l'orgueil de moi-même, ou de ce que je faisais de bien. — De m'être cru meilleur que les autres. — De m'être trouvé plus de talent, plus d'esprit. — De m'être vanté. — D'avoir tiré vanité de la fortune de mes parents. — De m'être trop occupé de ma figure et de ma toilette. — D'avoir eu beaucoup de plaisir à m'entendre faire des compliments. — De vouloir toujours avoir raison, même avec les personnes plus âgées que moi. — D'avoir cherché à me faire remarquer aux dépens des autres. — D'avoir trop d'amour-propre pour avouer que j'ai tort, et que je me suis trompé, même quand je

m'en aperçois. — D'avoir mangé les choses que je savais pouvoir me rendre malade. — D'avoir été capricieux dans mes repas. — D'avoir pris des friandises en cachette. — D'avoir été envieux des avantages des autres. — D'avoir été fâché d'entendre dire du bien de mes camarades. — D'être jaloux de mes frères et sœurs, supposant que mes parents les aiment mieux que moi. — De m'être mis en colère (il faut dire contre qui). — D'avoir un caractère boudeur. — De me mettre facilement de mauvaise humeur. — D'avoir des fantaisies. — D'être capricieux et entêté. — De m'impatienter à mes leçons. — D'être paresseux et négligent dans mes études. — De ne pas m'appliquer à mon travail. — De perdre mon temps à des bagatelles, au lieu d'étudier. — D'avoir menti pour m'excuser, ou par plaisanterie. — D'avoir soutenu avec opiniâtreté mon mensonge. — D'avoir conseillé aux autres de mentir. — De n'avoir pas été modeste en m'habillant. — D'avoir regardé volontairement des choses peu décentes. — D'avoir de mauvaises manières.

Si l'enfant se souvient d'avoir commis quelque faute, qui ne se trouve pas dans cet examen, il doit s'en confesser comme des autres. Il se rappellera aussi, que tout ce qu'il a fait, et qu'il aurait eu honte de faire, devant ses parents, son gouverneur ou sa bonne, est certainement un péché.

PRIÈRE APRÈS L'EXAMEN.

Voilà donc, ô mon Dieu, les fautes que ma conscience me reproche, les péchés par lesquels j'ai eu le malheur de vous offenser! Je suis tout honteux de les voir en si grand nombre, et de me trouver si coupable. Que ferai-je, Seigneur, pour obtenir votre pardon? A l'exemple de l'enfant prodigue, j'irai avec confiance trouver mon Père, mon confesseur, qui tient votre place, ô mon Dieu! j'irai à lui, et je lui dirai : J'ai péché, j'ai désobéi à Dieu, je ne suis plus digne d'être appelé son enfant,

mais j'ai un bien sincère repentir de mes fautes, et je lui en demande humblement pardon. J'ose espérer qu'alors vous aurez pitié de moi, vous, mon Dieu, dont les bras sont toujours ouverts pour recevoir le pécheur.

RÉFLEXIONS ET PRIÈRES AVANT LA CONFESSION.

I.

Qu'ai-je fait, lorsque j'ai eu le malheur de commettre le péché! j'ai désobéi à Dieu. Ce Dieu est mon créateur et mon maître, je devais lui être soumis. Il est le meilleur des pères, je devais le servir avec amour et fidélité. Il est celui que tout le monde appelle avec raison le *Bon Dieu*, et que je puis appeler de ce nom avec plus de raison encore, car, plus que tout autre, j'ai été comblé de ses bienfaits. En faisant le mal, j'ai oublié tout cela. J'ai attristé le cœur de Jésus-Christ, de ce Sauveur si miséricordieux

qui m'a racheté par sa mort. J'ai fait couler ses larmes, j'ai augmenté ses souffrances; oh! quel mal est le péché!

PRIÈRE.

Combien vous devez me trouver coupable, ô mon Dieu! ai-je bien pu vous désobéir tant de fois, et pour si peu de chose! préférer un plaisir, une fantaisie à votre divine volonté! Mais je ne pensais donc pas que vos yeux sont continuellement ouverts sur moi. J'oubliais donc, mon Dieu, que le péché vous déplait et vous offense, qu'il a été la cause des douleurs de Jésus-Christ! O bon Sauveur, qui sur la croix, avez demandé grâce pour vos ennemis, en faisant à Dieu cette prière : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font, » daignez demander grâce pour moi de la même manière. Non, il ne sait pas ce qu'il fait, le pauvre enfant qui vous désobéit. S'il le savait, s'il y pensait du moins, il vous serait plus fidèle. Oh! pardonnez-lui donc!

II.

Les devoirs que j'ai si mal remplis, étaient peut-être bien difficiles? Hélas! je n'ai même pas cette excuse. Dieu ne me demande rien, que ce que toujours, avec un peu de bonne volonté, il m'est possible de faire. La tendresse de mes parents n'adoucit-elle pas toujours aussi leurs ordres, et l'accomplissement d'un devoir ne porte-t-il pas en lui-même sa récompense? En commettant le péché, je ne me suis pas seulement rendu coupable, je me suis rendu malheureux.

PRIÈRE.

C'est vous, ô mon Dieu, qui permettez que je trouve dans mon propre cœur la punition de mes fautes. Par là, vous voulez m'apprendre

que la sagesse seule peut donner le bonheur; que rien sur la terre ne vaut la joie d'une bonne conscience. Puisse l'expérience que j'en fais aujourd'hui, rester gravée dans mon âme, puisse-t-elle, Seigneur, m'éloigner à jamais du péché, et m'aider à conserver précieusement mon innocence, lorsque dans votre bonté vous me l'aurez rendue.

III.

Si Dieu n'avait écouté que sa justice, déjà il m'aurait puni avec sévérité; mais sa miséricorde infinie a pitié des pécheurs. Dieu est toujours disposé à leur ouvrir ses bras, à leur rendre sa tendresse; il ne leur demande qu'un repentir sincère, un bon mouvement du cœur, l'humble aveu de leurs fautes. Alors, tous les torts sont pardonnés; le Seigneur nous a promis d'en perdre même le souvenir. Oh! que notre Dieu est bon, et combien je l'aime!

PRIÈRE.

Me voici au moment d'entrer dans le saint tribunal de la pénitence. Mon Dieu, je vais confesser mes péchés à votre ministre, c'est-à-dire à vous-même, car il tient votre place; c'est vous qui m'écouterez en sa personne, vous encore qui lui aurez inspiré les bons conseils qu'il me donnera. Daignez, je vous prie, mettre dans mon cœur les dispositions nécessaires pour faire une bonne confession. Accordez-moi la grâce d'être parfaitement sincère dans mes paroles, et de ne pas hésiter à avouer ceux de mes péchés qui me causent le plus de honte. Rendez aussi ma contrition plus vive, mes résolutions plus fermes.

Faites enfin, s'il vous plaît, ô mon Dieu, que les fautes dont, en ce moment, je vous demande le pardon, par les mérites de votre divin Fils, soient les dernières fautes que vous ayez à me reprocher, pendant toute ma vie.

Ainsi soit-il.

PRIÈRE APRÈS LA CONFESSION.

Que je me sens heureux maintenant, Seigneur, ma conscience est tranquille, j'ai l'espérance que vous m'avez pardonné. O mon Dieu, je le sens, votre miséricorde touche vivement mon cœur, elle me pénètre de reconnaissance, elle me donne le désir de m'en rendre désormais moins indigne. Non, je ne veux plus retomber dans mes fautes passées; je veux au contraire, travailler sérieusement, dès aujourd'hui, à réformer mon caractère, et m'appliquer à devenir un peu meilleur chaque jour. Pour çela, il me faudra d'abord combattre celles de mes mauvaises habitudes dans lesquelles je retombe le plus souvent, et dont mes parents ont le plus à se plaindre. O mon Dieu, si vous daignez me donner du courage et me prêter votre saint appui, j'espère qu'à ma confession prochaine, votre ministre me trouvera moins coupable, que j'aurai bien profité de ses leçons,

et bien répondu à la grâce que vous venez de me faire.

Sainte Vierge Marie, bénissez s'il vous plait, mes résolutions, et quand viendra le moment de les accomplir, soutenez-moi, je vous en prie, de vos puissantes prières.

Ainsi soit-il.



DE LA PREMIÈRE COMMUNION.

Sans peut-être comprendre parfaitement encore, ce que c'est que la première communion dont souvent vous entendez parler, vous savez néanmoins qu'il s'agit d'une action bien sainte, d'une grande époque de la vie. Tout d'ailleurs vous le prouve : le soin avec lequel on y prépare les enfants, et la solennité dont la première communion est toujours entourée. En effet, la première communion est l'action la plus sacrée la plus importante de la vie d'un enfant, celle dont l'influence doit s'étendre sur la suite de ses années ; pour lui, cette époque est le terme de la première enfance, et à dater de ce grand jour, le père de famille témoigne plus de confiance à son fils, la fille devient la compagne et l'amie de sa mère.

Mais qu'est-ce donc que faire sa première communion ? C'est, mes enfants, recevoir pour la première fois le sacrement de l'Eucharistie, qui contient le corps et le sang de Notre-Seigneur, sous les espèces du pain et du vin ; l'Eucharistie, que l'on appelle à juste titre, le plus saint des sacrements, le sacrement par excellence, car les autres nous donnent à la vérité la grâce de Dieu, mais celui-ci nous donne Dieu lui-même de qui vient toute grâce. Et, qu'ils sont heureux et salutaires, mes enfants, les effets de la communion dans une âme bien préparée! Jésus-Christ nous en instruit lui-même par ces paroles: « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, aura la vie en lui ; celui qui mangera de ce pain, vivra éternellement. » L'Eucharistie est donc la vie de notre âme, pour ce monde d'abord, en la détournant du péché qui la ferait mourir; et selon la promesse de Notre-Seigneur, l'Eucharistie devient encore pour nous le gage de la vie éternelle. Dieu pourrait-il ne pas ouvrir le Ciel à l'âme qu'il trouvera toute remplie de la présence de son fils bien-aimé ?

En réfléchissant à ces grâces précieuses de la

sainte communion, et surtout à la majesté, à la sainteté du Dieu qui daigne s'abaisser jusqu'à se donner aux hommes, on se demande, mes chers enfants, comment jamais, il sera possible de mériter un tel bienfait, une faveur si grande. Les anges du Ciel, ces créatures pleines de pureté et d'innocence, seraient encore mille fois indignes de s'unir à Jésus-Christ; oserons-nous bien nous approcher de lui, nous qui sommes si loin de ressembler aux anges! mais Dieu veut bien se contenter de notre faible cœur, dont il connaît les misères, et pour y descendre, sa bonté n'exige que les dispositions qu'il dépend de nous de lui offrir.

Afin de rendre du moins ces dispositions aussi bonnes et aussi ferventes que possible, il est d'usage, d'employer plusieurs années à préparer les enfants à leur première communion, et de ne leur permettre de la faire, que lorsqu'ils sont arrivés à un âge, où, corrigés des premiers défauts de l'enfance, et instruits des vérités de la religion, ils puissent bien sentir le prix du divin bienfait qui leur est accordé.

C'est en suivant les instructions du catéchisme,

mes chers enfants, que vous vous préparez à bien faire votre première communion. Le catéchisme est l'école de Jésus-Christ; là, on apprend à connaître, à bien aimer surtout, celui qui est devenu notre ami, notre frère; là, des prêtres, d'une bonté paternelle, expliquent la sainte loi, cherchent à graver dans la mémoire des enfants les belles leçons de l'Evangile; là, on chante de pieux cantiques à la louange de Dieu; là enfin, on s'efforce d'acquérir les vertus qui lui plaisent. Il n'est pas, je crois, nécessaire, mes enfants, de vous exhorter à suivre avec zèle les instructions du catéchisme, à en bien remplir les devoirs; ils sont si doux, et si faciles qu'on s'en acquitte avec bonheur. Les moments passés aux pieds de Notre-Seigneur, dans l'asile qu'il ouvre à l'enfance, sont assurément les plus heureux moments de la vie, et nulle part on ne saurait trouver de plus véritables plaisirs.

Comme le saint roi David s'occupait du projet de construire le temple d'Israël : « L'entreprise est grande (s'écriait-il un jour), car c'est, non pas à un homme, mais à Dieu que je dois bâtir une

demeure.» Ne pourriez vous pas vous le dire, encore à vous-mêmes, mes chers enfants, en pensant à votre première communion: oui, l'entreprise est grande, et si grande que je ne puis m'en occuper trop tôt, mettre trop de soin et de zèle à y préparer mon cœur, ce cœur qui doit devenir le temple de Jésus-Christ. Demandez-lui donc chaque jour dans vos prières, mes enfants, la grâce de bien faire votre première communion; demandez surtout, cette grâce toutes les fois que vous vous trouverez à l'église, devant le Saint-Sacrement.



INSTRUCTION

SUR LA RELIGION, ET SUR LES DEVOIRS DES ENFANTS.

Devoirs envers Dieu. — De la prière. — Quelles sont les bonnes prières. — Explication du *Pater*. — Du dimanche. — Du respect dans l'Église. — De l'amour du prochain. — Devoirs envers les parents. — Devoirs envers les maîtres. — Devoirs envers les vieillards. — De l'obéissance. — Du bon exemple. — Devoirs envers les inférieurs. — De l'aumône — De la conscience. — Du péché. — De l'orgueil. — De l'envie. — Du mensonge. — De la médisance. — De la curiosité. — De la gourmandise. — De la colère. — De la paresse. — De la patience et du courage. — De l'Église catholique. — Dévotion à la sainte Vierge. — Des anges. — De la mort. — Du jugement et de l'éternité.

DEVOIRS ENVERS DIEU.

Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul.

DEUT. VI. — 13.

La Foi, l'Espérance, la Charité, l'Adoration; tels sont, mes enfants, nos principaux devoirs envers Dieu. La foi consiste à croire en lui; l'espérance à espérer en lui; la charité à l'aimer de tout son cœur; l'adoration à lui rendre le culte qui lui est dû, à le servir selon qu'il le demande.

LA FOI.

Croire en Dieu, c'est d'abord croire que Dieu existe. Et qui pourrait en douter, mes enfants,

en contemplant le beau spectacle de l'univers, toutes les merveilles que renferme le monde? qui pourrait supposer que le ciel et la terre se sont faits tout seuls et par hasard?

La foi consiste encore à croire à la parole de Dieu, écrite dans les livres saints, et à toutes les vérités que nous enseigne l'Eglise. Ces vérités s'appellent des articles de foi. Parmi elles, il en est un grand nombre que vous ne pouvez comprendre, que vous ne comprendrez même jamais, car elles sont au-dessus de l'intelligence humaine : ce sont des mystères. Nous sommes néanmoins obligés de les croire aussi fermement que si nous les comprenions, car Dieu, qui nous enseigne ces vérités, ne veut jamais nous tromper; jamais non plus il ne pourrait se tromper lui-même. S'il vous semblait difficile de croire ce que vous n'avez pas vu, ce que vous ne sauriez comprendre, je vous ferais remarquer, mes enfants, que vous ne doutez pas des faits rapportés dans l'histoire : cependant ils ne se sont point passés sous vos yeux. Vous croyez aussi au changement des saisons, aux fleurs qui viennent sur les arbres, aux fruits qui succèdent aux fleurs, à

l'épi de blé produit par une petite graine semée dans la terre : vous voyez tout cela, il est vrai, mais le comprenez-vous? non, sans doute. Ces choses sont pour vous autant de mystères; pourquoi donc alors hésiteriez-vous à croire les mystères de la religion ?

Ce doute, mes enfants, serait un manque de foi. On pèche encore contre la foi en négligeant de s'instruire dans la religion, dont l'étude est nécessaire pour nous apprendre les choses que nous sommes obligés de croire.

L'ESPÉRANCE.

Espérer en Dieu, c'est attendre de sa bonté infinie le bonheur du Ciel après notre mort, et les grâces dont nous avons besoin pour y arriver. Notre espérance se fonde, mes enfants, sur la miséricorde de Dieu pour les hommes, sur les mérites de Jésus-Christ, qui s'est fait notre Sauveur et notre intercesseur près de son père; sur la

promesse, enfin, que Dieu nous a donnée de ne jamais nous refuser son appui. Ne trouvez-vous pas, chers enfants, que c'est une bien grande bonté à Dieu de nous avoir fait un devoir de l'espérance, sentiment si doux, si consolant, si naturel! Vous ne pensez pas, j'en suis bien sûre, qu'il soit possible de manquer à un pareil devoir. Sans vous en douter, cependant, peut-être, mes amis, y avez-vous manqué vous-mêmes! Lorsqu'il vous arrive de dire que vous ne sauriez corriger tel ou tel de vos défauts, ni jamais vaincre votre caractère, ce sentiment de découragement est un manque d'espérance, d'espérance dans le Dieu des faibles et des enfants. Les pauvres et les affligés qui se laissent aller au désespoir, pèchent aussi contre l'espérance qu'il faut avoir dans la Providence, dans le Dieu qui console.

Vous comprenez bien, je pense, mes enfants, que jamais la confiance en Dieu et l'attente de son divin secours pour faire notre salut, ne doivent nous dispenser d'y travailler d'abord avec ardeur. Il faut du zèle et de la bonne volonté pour obtenir la grâce de Dieu, et s'il consent à

nous venir en aide, c'est à condition que nous aurons commencé par nous aider nous-mêmes.

DE LA CHARITÉ.

La charité consiste à aimer Dieu de tout son cœur, et par-dessus toutes choses. La foi, l'espérance; voilà, mes enfants, les fondements de la charité. Comment, en effet, ne pas aimer le Dieu que la foi nous montre si puissant et si bon, le Dieu de qui nous attendons des grâces si abondantes. Ne nous a-t-il pas, d'ailleurs, le premier, témoigné son amour? Et vous, en particulier, mes enfants, vous, si jeunes encore, n'êtes-vous pas déjà comblés de ses bienfaits? Vous, élevés dans la vraie religion, au sein de la véritable Eglise, vous, entourés de tant de soins et de tant d'amour! En vérité, pour savoir combien le Seigneur est bon, il suffirait de raconter l'histoire de votre existence si douce et si heureuse. Aimez donc Dieu du fond de l'âme; aimez-le par-dessus

toutes choses; aimez-le plus que les personnes qui vous sont le plus chères, car c'est lui qui vous les a données, lui qui les a rendues bonnes et tendres pour vous.

On ne peut pas toujours, je le sais, sentir pour Dieu, dans le cœur, un amour aussi vif que celui que l'on éprouve pour un père; mais, en pensant souvent à Dieu, en se rappelant ses divins bienfaits, on s'attache à lui par la reconnaissance ; et puis, mes enfants, l'aimer, il nous l'a dit lui-même, c'est surtout garder sa parole, c'est faire sa volonté.

DE L'ADORATION.

Adorer Dieu, c'est lui rendre le culte que nous lui devons, comme à notre créateur et à notre maître. A Dieu seul appartient l'adoration. On offre des hommages à la sainte Vierge et aux Saints ; on leur adresse des prières, mais sans, pour cela, les adorer.

Le culte que nous devons à Dieu est intérieur et extérieur. Il doit être intérieur, c'est-à-dire partir de l'âme. En vain, pour réciter des prières, se mettrait-on à genoux, les mains jointes, on n'adore pas Dieu, si alors on pense à autre chose qu'à lui. Dans ce cas, mes chers enfants, on mérite le reproche qu'autrefois Notre-Seigneur adressait aux Juifs : « Ce peuple m'honore des lèvres, disait-il, mais son cœur est loin de moi. »

Le culte extérieur également ordonné de Dieu, consiste dans les prières et les cérémonies en usage dans l'Eglise. Les prières sont l'expression des sentiments que nous offrons à Dieu. Les cérémonies ont pour objet de fixer notre esprit sur de pieuses pensées. Dans tous les exercices de la piété, mes chers enfants, nous devons conserver un maintien humble, respectueux, recueilli ; car tout en nous, le corps aussi bien que l'âme, doit adorer Dieu et lui rendre hommage.



DE LA PRIERE.

Persévérez, et veillez dans la prière.
St. Paul. *Coloss.* iv. — 2.

La prière, mes chers enfants, est un entretien avec Dieu, un entretien dans lequel nous lui parlons du cœur plus encore que des lèvres. Prier Dieu, c'est oublier ses affaires, ses études, ses jeux, ses plaisirs, pour ne penser qu'à Dieu qui est au ciel, et en même temps près de nous sur la terre; et quand nous nous sommes bien persuadés que Dieu est là, présent, et qu'il nous écoute, alors nous lui disons nos pensées, nous lui demandons ce qui nous est nécessaire, nous admirons sa toute puissance, nous nous sentons





LA PRIÈRE

PARIS LOVIS JANET

l'aimer pour sa grande bonté : voilà ce que c'est que la prière.

La prière est un de nos premiers devoirs ; Dieu nous l'ordonne dans plusieurs passages de son Evangile ; et Notre-Seigneur, qui n'avait sûrement pas besoin de prier, le faisait néanmoins sans cesse, pour nous donner l'exemple de cette sainte occupation. Ce serait donc, d'abord, désobéir à Dieu que de négliger la prière, ce serait ensuite être bien ennemi de soi-même, et vous le comprendrez aisément.

Nous avons, mes enfants, un besoin continuel du secours et des bienfaits de Dieu. Lui seul peut nous conserver la vie qu'il nous a donnée, et nous la perdrions, à l'instant où il cesserait de veiller sur nous. Il fait croître les fruits et les plantes qui servent à notre nourriture ; il donne aux fontaines, l'eau qui nous désaltère, aux agneaux la laine, dont on nous fait de chauds vêtements ; chaque jour, il éloigne de nous des dangers sans nombre ; et dans nos maladies, mes enfants, qui bénit les soins de ceux qui nous aiment? Qui donne à de simples fleurs des champs une vertu pour nous guérir? C'est Dieu.

Si, comme vous le voyez, les besoins de notre corps, nous obligent à recourir souvent à la prière, les besoins de notre âme, ne sont pas moins nombreux, et ils ont, mes enfants, une bien plus grande importance. L'âme vaut mieux que le corps, puisqu'elle a été créée à l'image de Dieu, et qu'elle est immortelle. C'est donc pour elle surtout, que nous devons prier. La santé de l'âme et sa beauté, c'est l'innocence et la sagesse; le péché la défigure aux yeux de Dieu, qui déteste le mal; et rien d'impur, nous dit Notre-Seigneur, n'entrera dans le royaume des cieux. Comment l'homme pourrait-il, mes enfants, résister aux mauvais penchants qui l'entraînent, lui qui, dès le moment de sa naissance, est enclin au péché ! Vous-mêmes, si jeunes encore, ne la sentez-vous pas, cette triste disposition au mal, et ne vous arrive-t-il pas de dire que les devoirs sont ennuyeux, l'obéissance très difficile, que vous ne pouvez vous corriger, changer votre caractère. Hélas! les grandes personnes ne le peuvent pas plus que vous, à elles seules, mais on peut tout avec le secours de Dieu, ce secours qu'on appelle la grâce, et que Dieu ne manque

jamais d'accorder à une fervente prière. « Demandez et vous recevrez », a dit Notre-Seigneur : et ses paroles sont la vérité même.

Quand faut-il prier? Jésus-Christ nous apprend, mes enfants, qu'il faut prier sans cesse, et je viens de vous montrer combien cela nous est nécessaire. Ne vous contentez donc pas de faire exactement vos prières du matin et du soir, mais habituez-vous à prier encore de temps à autre dans la journée. Vous le pouvez sans vous mettre à genoux, et, sans adresser à Dieu beaucoup de paroles. Une bonne pensée est une prière; une bonne action, un devoir bien rempli, une tentation vaincue, ce sont autant de prières dont Dieu comprend le langage. Et puis, dans une journée, que d'occasions d'élever votre cœur vers Dieu! Tantôt, c'est pour le remercier des plaisirs qu'il nous donne : « Seigneur, que vous êtes bon pour moi! dites-lui alors. » Tantôt, c'est pour lui demander de venir à votre secours, quand vous êtes tenté de mal faire. « Mon Dieu, direz-vous, j'ai bien envie de céder à ma vanité, à ma paresse, mais j'ai encore plus envie d'être sage; aidez-moi. »

C'est ainsi, mes enfants, que la prière vous deviendra familière et douce, et que vous mériterez les bénédictions que Dieu est toujours disposé à lui accorder.



QUELLES SONT LES BONNES PRIÈRES.

Je prierai de cœur et je prierai avec intelligence.

St. Paul. I. *Cor.* xiv. — 15.

Il faut d'abord, mes chers enfants, prier Dieu avec un grand respect, car nous sommes de pauvres créatures bien faibles, souvent bien coupables, et nous parlons, dans la prière, au maître tout puissant de l'univers, au Dieu qui est la sainteté même.

Il faut prier encore avec attention, penser à ce qu'on dit, et non pas à autre chose ; ne pas tourner la tête de côté et d'autre, pour voir ce qui se passe autour de soi ; ne pas réciter sa prière à la hâte, pour avoir plus tôt fini,

ou bien encore, ne prier que par habitude, et pour ainsi dire sans y penser ; mais chaque fois que nous prions, il faut nous recueillir, afin de mettre toute notre attention aux paroles que nos lèvres prononcent. C'est bien le moins que nous semblions désirer les grâces que nous demandons à Dieu. Comment voulons-nous qu'il nous écoute, dit un saint, si nous ne nous écoutons pas nous-mêmes ? A la vérité, mes enfants, il est difficile, et surtout à votre âge, de penser un peu de temps, quelques minutes seulement, à la même chose. Dieu le sait, et son indulgente bonté vous pardonnera les distractions que vous aurez dans vos prières, si ces distractions sont involontaires, et si vous cherchez à les éloigner de votre esprit.

Nous devons encore prier avec confiance, et au nom de Jésus-Christ ; car, nous dit-il : « Tout ce que vous demanderez à mon père en mon nom, il vous le donnera. » O mes enfants, quelle encourageante promesse, pour nous, qui avons tant à demander! Invoquez donc avec confiance le nom sacré de Jésus-Christ ; c'est par lui que vous obtiendrez toutes sortes de grâces.

Enfin, nous devons prier avec persévérance, et ne point nous lasser, lors même que nous n'obtenons pas promptement ce que nous avons demandé à Dieu. Ne craignez point, mes amis, de le fatiguer par vos prières ; il est bien plus patient que les hommes ; d'ailleurs, ne chérit-il pas les enfants de votre âge, et sur la terre ne se plaisait-il pas à s'en voir entouré ? Lorsque vous vous adressez à lui, rappelez-vous seulement que les seules prières qui lui soient agréables, sont les prières du cœur. Pensez à Dieu, aimez-le bien, c'est le secret des bonnes prières, comme celui de toutes les vertus.

Que demanderez-vous à Dieu, mes chers enfants? Avant tout, la sagesse, le premier, le plus grand des biens, celui avec lequel vous sauriez vous passer de tous les autres. Vous pourrez ensuite demander, pour ceux que vous aimez, et pour vous-mêmes, la santé, le bonheur, des plaisirs purs ; Dieu le permet sans doute ; mais en lui demandant ces choses, il faut se résigner à ne pas les obtenir, si telle était sa volonté ; car il sait mieux que nous-mêmes ce qui est bon pour nous.

EXPLICATION DU PATER.

Voici donc comme vous prierez.
St. Matth. vi. — 9.

Notre-Seigneur se trouvant un jour, mes enfants, environné d'une foule de peuple, que le bruit de ses miracles avait attirée à sa suite, il se rendit sur une montagne, du haut de laquelle il instruisit cette multitude avide d'entendre sa parole. L'Evangile nous rapporte en entier l'admirable sermon que Jésus-Christ fit alors, et qui est l'abrégé de la divine loi qu'il venait donner à la terre. Le devoir sacré de la prière ne pouvait être oublié par Notre Seigneur; aussi, voulant nous apprendre à le bien remplir, et corriger en même temps l'erreur, assez commune alors, de croire que les plus longues prières sont aussi les

meilleures: « Quand vous priez, dit Jésus-Christ, ne faites pas de grands discours; votre père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez. Vous prierez donc de cette manière :

« Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom
« soit sanctifié; que votre règne arrive; que vo-
« tre volonté soit faite, sur la terre comme au
« ciel; donnez-nous aujourd'hui notre pain quo-
« tidien, et pardonnez-nous nos offenses, comme
« nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé.
« Ne nous induisez pas en tentation, mais déli-
« vrez-nous du mal. Ainsi soit-il. »

Cette prière, appelée l'*Oraison dominicale*, ce qui signifie la prière du Seigneur, est la meilleure que nous puissions faire, puisqu'elle nous a été dictée par Jésus-Christ lui-même. C'est pourquoi l'Eglise la répète très souvent dans ses offices, les parents l'apprennent à leurs petits enfants aussitôt qu'ils commencent à parler, et, chaque jour, nous la disons à nos prières du matin et du soir. Tâchez, mes chers enfants, de ne pas la

réciter par routine. Je vais vous expliquer chacune de ses paroles, qui toutes renferment des sentiments que vous pouvez comprendre, et dont il est bon de se pénétrer, en adressant à Dieu cette admirable prière.

Notre Père, disons-nous d'abord; et ne sommes-nous pas les enfants de Dieu; ne nous a-t-il pas créés dans sa puissance, et adoptés par sa miséricorde, pour frères de Jésus-Christ, son fils? N'est-ce pas lui aussi qui nous conserve, lui qui nous a tout donné, tout, jusqu'aux parents qui ont soin de notre enfance? Il est donc notre premier père; il est encore le meilleur de tous les pères. Mon Dieu, suis-je bien pour vous un tendre et docile enfant?

Nous appelons Dieu *notre* père, parce qu'il est le père de tous les hommes, et parce que nous devons toujours prier les uns pour les autres.

Qui êtes dans les cieux. Dieu est présent partout; mais le ciel est particulièrement le séjour de sa gloire, et c'est là que les saints et les anges lui chantent un éternel cantique de louanges et

d'adoration. Le ciel est la maison de notre père, où chacun de nous a sa place réservée. O mes enfants! faisons le bien sur la terre, pour mériter d'aller un jour rejoindre *notre père qui est au ciel.*

Que votre nom soit sanctifié! Le nom de Dieu est le plus saint des noms; il ne peut le devenir davantage par nos prières; mais ce que nous demandons, c'est que ce nom divin soit connu et adoré par toute la terre; qu'il cesse d'être blasphémé par les impies, et que nous-mêmes enfin, nous ne le prononcions jamais qu'avec respect et avec amour.

Que votre règne arrive. Dieu est le roi des rois, le maître de toutes choses; mais il désire et nous souhaitons de voir son règne s'établir dans tous les cœurs. Ne lui refusez pas les vôtres, mes chers enfants; il ne vous les demande que pour les rendre heureux.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Il n'y a qu'une seule volonté dans le ciel : la volonté de Dieu, à laquelle les anges et

les saints se soumettent avec bonheur. Ici-bas, au contraire, chacun voudrait se conduire selon sa fantaisie: nous suivons ordinairement nos goûts et nos caprices, aux dépens de la loi de Dieu. Le plus souvent, nous nous révoltons contre ceux qui tiennent de lui le pouvoir de nous commander, et il nous arrive de murmurer des événements de la vie qu'il permet ou qu'il ordonne. C'est donc en vain, mes enfants, que nous demandons à Dieu, dans la prière, que sa volonté se fasse, si nous refusons de la faire, et il faut donc d'abord y soumettre nos cœurs, afin de pouvoir dire ensuite avec franchise: Mon Dieu! je n'ai plus d'autre volonté que la vôtre; je veux vous obéir sur la terre, comme les anges vous obéissent dans le ciel.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Par ces paroles, mes enfants, nous prions Dieu de nous accorder ce qui est nécessaire à la vie de nos corps, comme à celle de nos âmes. Les pauvres, qui n'ont d'autres moyens d'existence que ceux que la Providence leur envoie, attendent véritablement d'elle un morceau de

pain pour chaque jour. Les riches, qui peuvent acheter leur nourriture, la demandent cependant aussi à Dieu, pour reconnaître que c'est de lui qu'ils ont reçu leur fortune, et tous, nous ne demandons que du pain, pour nous souvenir que nous devons vivre simplement, et nous contenter de peu de chose. Si, dans votre bonté, ô mon Dieu, vous nous donnez plus que le nécessaire, nous vous promettons de partager avec les malheureux.

Le pain qui fait la nourriture de l'âme, est la grâce de Dieu, sa divine parole, et surtout la sainte Eucharistie, que vous aurez le bonheur de recevoir un jour.

Et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Le pardon accordé à ceux de nos frères qui nous ont fait du tort ou de la peine, est la condition du pardon que Dieu nous accorde à nous-mêmes, quand nous l'avons offensé. Dieu sera sans pitié pour ceux qui n'auront pas eu de pitié pour les autres. Et quel malheur ce serait, mes enfants, que de ne plus oser compter sur une miséricorde

dont nous avons si grand besoin ! N'ayons donc pas de rancune ; oublions le mal, et pardonnons-le de bon cœur, afin que le Seigneur oublie aussi nos fautes, et nous pardonne à son tour.

Ne nous induisez point en tentation. Dieu ne tente jamais personne, mes enfants ; il permet seulement que nous soyons tentés par le démon. Voilà pourquoi nous demandons à Dieu tous les jours d'éloigner de nous, s'il se peut, les occasions qui nous exposent au malheur de l'offenser, pourquoi nous le prions de ne pas permettre que nous soyons jamais tentés au-delà de nos forces.

Mais délivrez-nous du mal. Par cette dernière demande, mes enfants, nous prions Dieu de nous préserver de tout mal, des souffrances du corps, des chagrins du cœur, et surtout du véritable mal, celui qui est le plus à craindre, le péché, qui nous rendrait les ennemis de Dieu.

LE DIMANCHE.

Souvenez vous de sanctifier le jour du sabbat.

Exod. xx. — 8.

Si, dans la semaine, il est un jour particulièrement consacré au Seigneur, ce n'est pas, mes chers enfants, que tous les jours de notre existence, n'appartiennent à Dieu, ne doivent être employés à son service. Mais ce Dieu de bonté, qui pourrait exiger pour lui seul chacun des instants de la vie qu'il nous a donnée, nous permet d'employer six jours sur sept, à nos études, à nos affaires, et pourvu que jamais nous ne nous écartions de la volonté du Seigneur, pourvu que chacune de nos actions soit faite en

vue de lui plaire, nos journées peuvent être sanctifiées et notre vie vraiment chrétienne, sans qu'il nous soit ordonné de passer de longues heures à l'église, de nous livrer à de nombreux exercices de dévotion. L'accomplissement du plus simple devoir, offert à Dieu dans une intention pieuse, est encore une manière de le servir, et, comme l'a dit avec vérité un père de l'Eglise, un saint devenu bien célèbre : le travail est une prière.

Mais il est un jour que Dieu s'est réservé tout entier. Ce jour est à lui, il porte son nom, c'est le dimanche, le jour du Seigneur. Et, remarquez-le bien, mes enfants, ce n'est pas uniquement pour sa gloire, que Dieu a commandé le repos du septième jour; c'est dans une pensée toute paternelle. Lui, qui a créé les hommes, il sait que leurs forces s'épuisent, qu'un travail trop assidu, trop prolongé, pourrait leur être nuisible, et qu'il est bon, que de temps à autre, une journée de repos, en réparant la fatigue des jours passés, vienne donner de nouvelles forces pour le travail du lendemain.

Chez les Hébreux, le jour du Seigneur était

le dernier de la semaine; on l'appelait le *Sabbat.* Dieu lui-même avait ordonné de choisir ce jour, en mémoire de celui où il se reposa, après avoir créé le monde. Voici les propres paroles du Seigneur à son peuple : « Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat. Vous travaillerez pendant six jours, mais le septième vous ne ferez aucun ouvrage, car votre Dieu s'est reposé le septième jour, et c'est pourquoi il a béni ce jour, et l'a consacré à son service. »

Dans l'ancienne loi, mes enfants, le repos du sabbat était si rigoureusement gardé qu'on ne pouvait l'enfreindre, de la manière la plus légère, sous peine d'être puni de mort. Toute espèce de travail était si sévèrement interdit, que la nourriture même devait être préparée la veille. La manne du désert, qui tombait chaque matin pour les Israélites, cessait de tomber le jour du sabbat. Le peuple en recueillait le jour précédent une plus grande quantité, et Dieu permettait qu'elle pût se conserver fraîche pendant deux jours.

Dans notre religion, le jour du repos est le dimanche, parce que ce jour, le premier de la se-

maine, fût le jour de la résurrection de Notre-Seigneur. Moins sévère que la loi de Moïse, pour la sanctification du dimanche, l'Eglise ordonne toutefois aux fidèles d'entendre la Messe, et de s'abstenir des œuvres serviles, c'est-à-dire du travail des mains. Elle veut aussi qu'ils s'occupent, autant qu'ils le peuvent, de bonnes œuvres, comme assister aux offices du soir, entendre la parole de Dieu, faire quelque bonne lecture, donner l'aumône aux pauvres, en un mot: *garder le dimanche, en servant Dieu dévotement.*

Mais il se pourrait, mes chers enfants, qu'on eût passé la plus grande partie du dimanche à l'Eglise, sans avoir réellement sanctifié le jour du Seigneur. C'est encore par la pieuse disposition de l'âme, et l'absence du péché, qu'on remplit le commandement de Dieu. Voilà ce dont il faut se souvenir.

Il est juste, mes enfants, que le dimanche soit, pour vous, non-seulement un jour de repos, mais un jour de récréation; il faudrait toutefois réserver un peu de temps pour des occupations utiles. Passer en revue la semaine précédente;

former de bonnes résolutions pour celle qui va commencer; mettre en ordre vos affaires et vos livres; régler vos petites dépenses; ce serait assurément là, faire un bon emploi du dimanche.

Je voudrais encore qu'à vos plaisirs même, vînt se mêler une pensée religieuse, qui jamais ne saurait les attrister; elle éloignerait de vos jeux, les disputes ordinaires, vous rendrait plus aimables envers vos camarades, mieux disposés à la complaisance pour un plus jeune frère, ou pour une petite sœur.

Souvenez-vous en un mot, mes enfants, que tout, dans votre conduite, devrait faire distinguer le dimanche du reste de la semaine, et montrer que le dimanche est un jour saint, que c'est le jour du Seigneur!



DU RESPECT DANS L'EGLISE.

Ma maison est une maison de prière.
St. Matth. xxi. — 13.

En ce temps-là, c'était six jours avant sa passion, Notre-Seigneur, étant entré dans le temple de Dieu, en chassa tous ceux qui étaient venus pour y vendre et y acheter; il renversa leurs tables et leurs sièges à terre, et il dit : « Ma maison est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs. »

Que d'instructions pour nous dans ce peu de lignes du saint Evangile ! Méditons les, mes enfants, elles nous feront connaître les sentiments et les dispositions que nous devons avoir en venant à l'église.

Jésus-Christ, en parlant du temple, dit *ma maison*. C'était, en effet, dans le temple de Jérusalem qu'habitait la majesté divine; c'était là, l'endroit que Dieu s'était choisi pour recevoir les adorations de ses créatures, pour leur faire entendre sa voix. Une église catholique, mes enfants, peut, à bien plus juste titre encore, être appelée la maison du Seigneur. Jésus-Christ y réside véritablement dans le sacrement de l'Eucharistie. Nos yeux ne peuvent le voir; mais la foi nous le montre, réellement présent au milieu de nous. O mon Dieu! si nos cœurs étaient mieux pénétrés de votre auguste présence, c'est bien alors que votre maison serait la maison de la prière, de cette prière, qui consiste à vous louer, à vous bénir, à implorer votre secours, à vous confier nos misères! Pauvres enfants, vous surtout, qui avez tant besoin que Dieu vous bénisse et vous protége! lorsque vous venez à l'église, comment oubliez-vous si souvent, que vous êtes en la présence de celui qui peut tout ce qu'il veut, et qui voudra toujours exaucer une humble et bonne prière?

Si Notre-Seigneur paraissait tout-à-coup dans le temple, mes amis, il n'y trouverait plus, à la vérité, des vendeurs semblables à ceux qu'il chassait autrefois avec tant de colère; mais aussi, combien de chrétiens sans ferveur, que d'enfants dissipés et distraits, auxquels Jésus pourrait dire encore, avec le ton du reproche : « Ma maison est une maison de prière ! Laisser son esprit errer sur des pensées étrangères à la piété; n'être occupé qu'à remarquer les gens qui entrent dans l'église, et ceux qui en sortent; examiner curieusement le maintien, peut-être même la toilette des personnes qui vous entourent, plutôt que de regarder en dedans de vous-mêmes ce qui peut y déplaire à Dieu, n'est-ce pas là, mes enfants, manquer de respect pour le saint temple, n'est-ce pas là profaner la maison du Seigneur? Et cette faute doit être bien grave aux yeux de Jésus-Christ, puisqu'elle est la seule qu'il ait voulu punir avec une sévérité qui ne lui était pas ordinaire, à lui, toujours si bon, toujours si plein d'indulgence et de douceur !

Je sais, mes enfants, et Dieu n'ignore pas

que souvent l'office doit être long pour votre jeune âge. Il peut arriver aussi, que parfois le sermon soit au-dessus de votre intelligence. Si, néanmoins, vous y prêtiez une oreille attentive, vous pourriez retenir, çà et là, quelques simples avis, que Dieu saurait bien vous faire comprendre, en récompense de votre respect pour la sainte parole. Ce respect, mes amis, serait assurément plus chrétien, et en même temps plus profitable pour vous, que les observations souvent malignes, et peu convenables, que vous vous permettez de faire, sur les gestes et la voix du prédicateur.

Lorsque l'office se prolonge, on ne vous demande pas, mes enfants, cette attention soutenue qui pourrait devenir une fatigue. Quand vous avez long-temps prié, fermez un moment votre livre, mais conservez du moins le pieux recueillement de l'âme, et demeurez dans une tranquillité respectueuse, afin de ne troubler personne autour de vous. Vous pourriez alors examiner l'intérieur de l'église, tout y deviendrait pour vous le sujet d'utiles réflexions

Voici d'abord, à l'entrée de l'église, l'urne de pierre qui contient l'eau bénite. Cette eau sainte a coulé sur nos fronts au jour du baptême ; elle se mêle aux principales actions religieuses de la vie; nos amis viendront en jeter sur nous quelques gouttes, quand nous ne serons plus. C'est d'ordinaire, quelque bon vieillard, un pauvre bien connu du curé, qui, à la porte du saint temple, présente l'eau bénite aux fidèles. Ce petit emploi lui est accordé, comme une sorte de retraite. Assis contre un vieux pilier, il souffre moins du froid qu'en dehors de l'Eglise, et l'on ne manque guère de laisser tomber une légère aumône, dans la tasse de bois du bon vieillard.

Au fond du sanctuaire, mes enfants, se trouve le maître autel : il est orné de cierges, parmi lesquels s'élève la croix, signe précieux de notre salut. Plus bas, gardé par des chérubins aux ailes d'or, est le tabernacle, où Jésus-Christ repose, dans le sacrement de son amour. Sur l'autel, on célèbre chaque jour le saint sacrifice de la messe ; une balustrade en pierre ferme le chœur : c'est la sainte table, où les fidèles vien-

nent recevoir la communion ; là encore, vont s'agenouiller ceux qui ne peuvent payer une chaise; les pauvres gens se trouvent ainsi les plus rapprochés de Dieu !

Voyez-vous, là-bas, cette chapelle qui se distingue de toutes les autres ? C'est la chapelle de la sainte Vierge ; elle est toujours remplie des fleurs de la saison, toujours aussi l'on y rencontre des jeunes filles dont Marie est la douce patronne, des mères qui viennent prier Marie de protéger les jours de leurs enfants.

Ici, la chaire de vérité, du haut de laquelle le pasteur explique l'Evangile aux fidèles ; là, le confessionnal, d'où l'on sort le cœur content d'avoir obtenu le pardon de ses fautes; plus loin, l'autel des morts, avec sa tenture noire, ses tristes images, ses ornements funèbres ; vis-à-vis, les fonts baptismaux, d'où les petits enfants reviennent de petits anges. En haut, près de la voûte, l'orgue aux sons graves et religieux. Enfin, sous cette arcade, commence le long escalier qui mène aux tours élevées de l'église. C'est là que retentissent les cloches, qui appellent à la prière, et envoient une

pieuse pensée aux fidèles, que le devoir ou la maladie tient alors éloignés de la maison du Seigneur.

Que ces réflexions, mes enfants, occupent doucement votre esprit, quand vous venez à l'église ; puissiez-vous n'y jamais éprouver un sentiment de fatigue ou d'ennui ; puissiez-vous plutôt vous écrier avec David : « Je me suis réjoui dans ces paroles qui m'ont été dites : Nous irons dans la maison du Seigneur. Un seul jour, passé dans votre temple, ô mon Dieu, vaut mieux que mille autres jours » !



DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

> Voici le second commandement, qui est semblable au premier : vous aimerez le prochain comme vous-même.
>
> St. Matth. xxii. — 39.

Ce commandement si important, ce commandement égal à celui par lequel Dieu nous ordonne de l'aimer et de le servir, quel est-il donc, mes enfants ? C'est l'amour pour nos semblables.

En destinant les hommes à vivre tous ensemble, mes enfants, Dieu leur a imposé des devoirs les uns vis-à-vis des autres, devoirs de bienveillance et d'affection réciproques, qui puissent contribuer au bonheur de chacun de nous. Ces devoirs envers nos semblables sont de différentes sortes ; tous néanmoins se trouvent renfermés dans le commandement du Seigneur : *Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes.* Ce pré-

cepte, en effet, peut tenir lieu de tous les autres, ou plutôt on remplit aisément tous les autres, en observant fidèlement celui-là. N'est-il pas naturel, mes amis, de chercher à éviter le moindre chagrin à la personne que l'on aime, de lui rendre, quand on le peut, de bons services, de la plaindre dans ses malheurs, de la consoler dans ses peines? Oui, sans doute. Aussi tous ces bons sentimens se retrouveront dans nos rapports avec le prochain, si, selon le précepte de Dieu, notre cœur est d'abord tout rempli d'une charité sincère.

Mais quel est ce prochain que nous devons aimer? Vous croyez peut-être que ce sont seulement les personnes de votre connaissance, ou de votre pays? Non, mes enfants, le prochain, ce sont tous les hommes, sans en excepter un seul, ni les méchants, ni même nos ennemis, si nous étions assez malheureux pour en avoir. Et pourquoi Dieu nous a-t-il fait un commandement de nous aimer ainsi les uns les autres? C'est que nous sommes tous les membres d'une même famille, les enfants de Dieu, les fils d'Adam, notre premier père. Voilà pourquoi il ne devrait pas

y avoir d'étrangers pour un chrétien, pourquoi, dans chacun de ses semblables, il devrait trouver un frère.

Une charité universelle pour le prochain, une charité qui s'étende à-la-fois aux méchants, aux ennemis, aux inconnus, n'est pas impossible, comme vous pourriez le supposer, mes enfants. Autrement, Dieu ne nous aurait pas fait un devoir de cette vertu; il ne nous commande rien que nous ne puissions faire, rien dont, le premier, il ne nous ait donné l'exemple. Dieu prend soin de toutes ses créatures avec une égale tendresse, et selon qu'il le dit lui-même, il fait luire son soleil sur les bons comme sur les méchants. Jésus-Christ a fait plus encore que de se sacrifier pour le salut des hommes: il a cherché de préférence les pécheurs, pour les combler de ses miséricordes, et c'est pour eux, plus que pour les justes, qu'il est descendu sur la terre. Durant son passage ici-bas, Notre-Seigneur a toujours rendu la bonté pour l'injure, le bien pour le mal. Ses plus cruels ennemis eux mêmes n'ont pu lasser sa charité, et il est mort sur la croix, en priant pour ses persécuteurs.

Voilà notre modèle, mes enfants; dites moi maintenant si, après un tel exemple, vous pourriez vous laisser aller encore à ce sentiment d'égoïsme, qui porte à n'aimer que soi, et à compter pour rien les autres, à ce sentiment de rancune, qui empêche de pardonner de légères offenses, les petites peines qu'on a pu nous faire, sans intention peut-être, et qui, par cela même, devraient être faciles à oublier? Et vous surtout, heureux enfants, qui autour de vous ne rencontrez jamais qu'indulgence et bonté, n'éprouveriez-vous donc pas pour vos semblables les mêmes sentimens? A votre âge, il est vrai, vous avez plus besoin des autres, que les autres n'ont besoin de vous; toutefois, un jeune enfant ne manque pas d'occasions de se rendre souvent utile, de se montrer prévenant, attentif, obligeant, serviable; il peut surtout chercher à ne jamais devenir importun. Et si, en faisant, par amour pour le prochain, le peu qui dépend de lui, il se promet de faire dans l'avenir ce qui, aujourd'hui, lui est impossible encore, il remplit son devoir envers ses frères. Agir ainsi, c'est obéir au précepte de Dieu.

Remarquez bien, mes enfants, que, par ce précepte, Dieu ne nous oblige pas d'aimer tout le monde également, et de la même manière. Il est naturel de préférer ses parents à ses amis, ses amis à de simples connaissances, ses compatriotes à des étrangers. Ceux que nous aimons du fond du cœur, avec une tendresse particulière, n'est-il pas vrai que nous les aimons beaucoup plus que nous-mêmes? Et c'est seulement comme nous nous aimons nous-mêmes, que Dieu nous ordonne d'aimer notre prochain.

« Ne pas faire à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-mêmes. »

« Faire pour les autres ce que vous voudriez qu'ils fissent pour vous. »

Telle est la règle qui doit nous diriger dans nos sentiments et nos actions à l'égard des autres. Ah! si cette loi de charité était mieux observée, quelle paix dans le monde, quelle union dans les familles, combien nous serions meilleurs, combien en même temps, mes amis, nous serions plus heureux!



DEVOIRS ENVERS LES PARENTS.

> Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez long-temps sur la terre.
>
> EXOD. XX. — 12.

Mes chers enfants, j'ai à vous parler, aujourd'hui du plus doux de vos devoirs, de celui que vous remplissez avec tant de bonheur. Honorer ses parents, les vénérer, avoir pour eux un respect mêlé d'amour et de reconnaissance, y a-t-il un sentiment plus naturel que celui-là, et cette obligation sacrée n'est-elle pas d'abord écrite dans le fond de nos cœurs? Il semblerait assurément qu'il n'aurait pas été nécessaire de nous l'imposer comme un devoir; mais Dieu a voulu nous montrer combien il est impor-

tant pour nous de remplir cette obligation ; il a voulu nous faire comprendre en même temps, que d'y manquer, c'est lui désobéir à lui-même Si vous comprenez bien, mes enfants, tous vos devoirs envers vos parents, et les motifs sur lesquels ils se fondent, vous aimerez, à vous les entendre redire : si vous en avez oublié quelques-uns, cet entretien servira, je l'espère, à vous les rappeler.

L'honneur que l'on doit à ses pères et mères, mes amis, renferme plusieurs devoirs également importants et sacrés : le respect, l'amour, l'obéissance, la reconnaissance et les soins.

Le respect, vous le devez à vos parents, parce qu'ils occupent auprès de vous la place de Dieu ; parce que c'est de lui qu'ils tiennent leur autorité sur vous, et que vous dépendez entièrement d'eux. Vous leur devez encore le respect, à cause de leurs vertus et de leur âge, et parce qu'enfin, après Dieu, ils sont vos premiers supérieurs. La tendresse que vos parents vous témoignent, leur indulgence parfois excessive, les rapports intimes, et de tous les jours, que vous

avez avec eux, ne doivent jamais vous faire oublier, mes enfants, le respect qui leur est dû; ce respect doit se retrouver dans toutes vos actions, et dans votre langage. Telle parole, telle manière d'être, bien permise avec des égaux, serait inconvenante avec des supérieurs, et tout-à-fait répréhensible vis-à-vis d'un père.

Que faut-il donc penser d'un enfant qui se croit permis de discuter à tout propos avec ses parents, de soutenir des opinions opposées aux leurs, de répondre à leurs observations avec impertinence? Que penser d'un enfant, qui, non-seulement se laisse aller à blâmer intérieurement ses père et mère; mais qui, de plus, va se plaindre d'eux à des étrangers, à ses camarades? Je ne dirai pas que cet enfant n'aime point ses parents, mais assurément je pourrai croire qu'il les respecte fort peu.

Insister sur l'amour que vous devez à vos parents, ce serait presque vous faire injure; mais arrêtons-nous ensemble sur cette observation, qu'il est bon de ne pas oublier. Une affection sincère, une tendresse véritable ne doivent pas rester cachées dans le fond du cœur, ou même ne se

témoigner que par des paroles et des caresses : quand on aime bien, on fait plus que de le dire, on cherche à le prouver. Vos parents, mes amis, vous répètent sûrement bien des fois dans une journée, à quel point vous leur êtes chers, mais en même temps, ils vous donnent encore la preuve de leur tendresse, à chaque instant de votre existence. Prouvez-leur de même votre amour, par une crainte continuelle de leur déplaire, par le désir de les contenter, par une obéissance absolue à leurs ordres.

L'obéissance, nous en parlerons avec plus de détail, un autre jour; mais comprenez dès à présent, mes chers enfants, combien elle est nécessaire. Vos parents sont chargés de vous élever, de corriger vos défauts, de les remplacer par de bonnes habitudes ; comment pourraient-ils y parvenir, si vous leur résistiez, si votre volonté ne leur était entièrement soumise.

Des attentions, de tendres soins, une vive reconnaissance, entrent encore, mes amis, dans le nombre de vos devoirs, envers vos pères et mères ; quelle que soit votre fidélité à vous acquitter de ces devoirs, soyez bien persuadés,

que jamais vous ne pourrez rendre à vos parents qu'une très faible partie de ce qu'ils ont fait pour vous. Si vous saviez combien d'inquiétudes et de peines vous avez déjà coûté à votre pauvre mère, que de nuits elle a passées près de votre berceau, quelles étaient ses angoisses à vos moindres souffrances! Si vous aviez pu voir ses larmes, entendre ses prières, lorsque vous étiez vraiment malades! On peut bien dire assurément, que vous lui devez plusieurs fois la vie, et cette vie comme elle sait vous la rendre douce!

Votre mère, mes amis, s'occupe de votre instruction, pour vous aplanir les difficultés du travail: elle-même, elle veille sur votre caractère, de peur que nul autre ne sache, aussi bien qu'elle, unir la douceur à la fermeté. Quand elle a cherché à vous rendre bons et instruits, elle n'oublie pas vos plaisirs, tant votre gaîté la rend heureuse. Oh! qu'à votre tour, vous devriez être empressés de rendre quelques soins à une si bonne mère. Comment donc, par exemple, lorsqu'elle est occupée, inquiète ou souffrante, est-il si difficile d'obtenir de vous, chers en-

fants, des jeux moins bruyants, un peu de tranquillité !

Et votre père, mes enfants, s'il n'est pas continuellement auprès de vous, parce que ses affaires l'en empêchent, il n'en partage pas moins, avec votre mère, tous les sentiments qu'elle a pour vous. Ce sont souvent les travaux d'un père de famille, et l'emploi qu'il exerce, qui lui procurent l'aisance nécessaire pour donner à ses enfants une bonne éducation. C'est à cause de l'estime qu'on a pour lui, que plus tard ses fils seront accueillis dans le monde avec intérêt et bonté. Cela ne mérite-t-il pas une tendre reconnaissance ?

Témoignez la vôtre à vos parents, mes enfants, en vous montrant toujours pour eux, respectueux, dociles, prévenants, aimables. Ainsi vous pratiquerez la piété filiale, cette vertu à laquelle, dès ce monde même, le Seigneur a promis ses bénédictions.

DEVOIRS ENVERS LES MAITRES.

> Obéissez à vos supérieurs, car ce sont eux qui veillent pour le bien de vos âmes.
>
> St. Paul. *Hébr.* XIII — 17.

Les parents sont les premiers supérieurs d'un enfant, mais ils ne sont pas les seuls. Il en est d'autres encore, envers lesquels l'enfant a des obligations sacrées : ce sont ses maîtres, les prêtres et les vieillards.

Vos maîtres, mes chers enfants, votre gouverneur, ceux enfin qui sont chargés de votre éducation, tiennent, à votre égard, la place de vos parents, comme vos parents tiennent la place de Dieu ; c'est à vos maîtres, qu'a été confié

le soin de vous élever, de vous instruire, de suppléer vos parents dans les soins que, parfois, ils ne peuvent vous donner eux-mêmes. Un enfant doit donc le respect à ses maîtres, à cause de l'autorité qu'ils ont le droit d'exercer sur lui, et de la confiance que ses parents leur accordent. J'ai le regret de dire, mes chers amis, qu'il n'en est pas beaucoup, parmi vous, qui remplissent envers leurs maîtres, cet important devoir. Tel enfant, qui respecte ses parents comme il le doit, se conduira envers ses maîtres avec hauteur et dédain; il n'aura pas de plus grand plaisir que de les trouver en faute, de tourner leurs manières en ridicule; c'est là un sujet de plaisanterie trop ordinaire, entre de jeunes écoliers. Une telle conduite est très blâmable; elle déplaît sûrement à Dieu, qui nous commande de respecter nos supérieurs.

Mes chers enfants, soyez donc pleins d'égards et de déférence pour ceux qui vous instruisent; écoutez aussi leurs leçons avec docilité; ce devoir n'est pas moins important que le premier, et votre fidélité à le remplir tournera au profit de votre éducation, à l'avantage de votre

caractère. En n'écoutant pas les avis de vos supérieurs, c'est à vous-mêmes que vous faites du tort, et non à ceux qui vous élèvent; car ils ne souffrent de votre indocilité que par suite de l'intérêt qu'ils ont pour vous. Obéissez donc à vos maîtres, comme à vos parents, et si vous ne pouvez les aimer avec la même tendresse, répondez au moins par la reconnaissance, aux soins qu'ils vous donnent avec tant de zèle. Vous croire entièrement quittes envers eux, parce qu'ils sont payés pour vous instruire, ce ne serait pas seulement manquer de cœur, ce serait manquer de justice: une bonne éducation est un bienfait si précieux, que l'argent ne saurait jamais le payer, et qu'il mérite en retour un sincère attachement.

Les prêtres, et particulièrement votre confesseur, sont vos maîtres, mes enfants, dans celle de toutes les sciences qui est la plus importante, la science de la religion par laquelle on apprend devenir vertueux. Les prêtres sont es ministres du Seigneur, les pasteurs de son Eglise; ils transmettent aux fidèles la parole

de vérité; chaque jour ils offrent pour eux à Dieu le saint sacrifice de la Messe ; par leur ministère, nous recevons les sacrements aux différentes époques de la vie; depuis le moment de notre naissance, jusqu'à celui de notre mort, le prêtre fait descendre sur nous les douces bénédictions du Ciel : voilà plus d'un motif propre à nous inspirer pour les prêtres un profond sentiment de respect, plus d'un motif pour nous les faire considérer comme de bons et d'utiles amis.

A l'exemple de leur divin maître, les prêtres sont particulièrement les amis de l'enfance : l'enfance est la portion chérie du troupeau que Dieu a confié à leurs soins. Ceux d'entre vous, mes amis, qui ont commencé à recevoir, des ministres de Dieu, l'instruction religieuse, peuvent dire que, parmi leurs supérieurs et leurs maîtres, aucun ne leur témoigna jamais plus de tendresse et de bonté.

DEVOIRS ENVERS LES VIEILLARDS.

Levez-vous devant ceux qui ont les cheveux blancs, honorez la personne du vieillard.

LÉVITIC. XIX. — 32.

Si j'ai placé les vieillards au nombre de vos supérieurs, c'est, mes enfants, que l'expérience et la sagesse, fruits ordinaires d'une longue vie, les rendent presque nos maîtres; c'est qu'un grand âge donne des droits à notre respect, et qu'il le mérite à plus d'un titre.

Rarement arrive-t-on à la vieillesse, mes amis, sans avoir passé par de difficiles épreuves, sans avoir beaucoup souffert! Le vieillard a vu mourir successivement tous ses amis d'enfance; quelquefois même, il a perdu les objets de ses

plus chères affections, les enfants destinés à lui survivre. Ses cheveux ont blanchi, son corps s'est courbé vers la terre, autant peut-être par le chagrin que par les années; tous les vieillards ont été plus ou moins malheureux, et ne doit-on pas, mes enfants, du respect au malheur?

Le respect accordé à l'âge est un sentiment si naturel, qu'il se retrouve dans tous les temps, et chez tous les peuples. A Sparte, il était en quelque sorte une religion. Dans les premiers temps de Rome, on honorait la vieillesse plus que le rang et la fortune: les jeunes gens se levaient de leurs sièges à l'arrivée d'un vieillard; au temple, au sénat, dans les assemblées publiques, la première place lui était réservée.

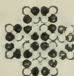
Nous sommes bien loin, hélas! d'imiter de tels exemples, et, sur ce point, les enfants ont en général plus d'un reproche à se faire; trop souvent, toute personne âgée leur parait ridicule, et ils sont disposés à en rire: ignorants, et inexpérimentés, comme ils le sont encore, ils s'imaginent savoir plus et mieux que ceux qui, ayant long-temps vécu, ont dû par cela

même beaucoup apprendre. Je veux bien, mes enfants, que parfois le grand âge affaiblisse l'intelligence et la raison; mais savez-vous, ce qu'on dit alors de ces bons et simples vieillards, qui n'ont plus guère ni souvenir, ni prévoyance, qu'un rien amuse ou chagrine, qui ont besoin que d'autres pensent pour eux à ce qui leur est nécessaire? On dit qu'ils sont tombés en enfance, c'est-à-dire qu'ils sont en quelque sorte redevenus semblables à vous. Chers enfants, ces mêmes vieillards, maintenant si cassés, si abattus par l'âge, peut-être, dans leur jeunesse, ont-ils été remarquables par leur esprit et leur figure! Voilà ce qu'ils sont devenus; voilà ce que vous deviendrez vous-mêmes, si, comme eux, vous parvenez à un grand âge. Il est bon d'y penser quelquefois.

Honorez le vieillard comme un père, c'est le conseil de l'Ecriture sainte; ce conseil devient un devoir pour vous, mes enfants, si vous avez des vieillards parmi les membres de votre famille; si Dieu vous a conservé quelques-uns de vos grands-parents, ce n'est pas tout de les aimer, ainsi que vos cœurs, je n'en doute pas, sont dis-

posés à le faire, il faut les entourer d'égards et de prévenances, consoler leurs dernières années par les plus tendres soins.

Et chaque fois que vous rencontrez un vieillard, vous fût-il même entièrement étranger, conduisez-vous envers lui, avec le respect qu'il a le droit d'attendre de votre jeune âge. Ce respect, mes amis, vous n'y manquerez jamais, si tout vieillard vous rappelle, ou bien le souvenir de l'aïeul qui mourut en donnant à ses petits-enfants une dernière bénédiction, ou bien celui de la bonne grand'mère dont vous faites encore la consolation et la joie.



DE L'OBEISSANCE.

Enfants, obéissez en tout à vos parents, car cela est juste devant le Seigneur.

St. Paul. *Coloss.* III. — 20.

Revenons aujourd'hui, mes amis, sur un sujet, dont nous n'avons dit que peu de mots, sur la soumission, cette première vertu de l'enfance, cette vertu si chère à Notre-Seigneur qu'il voulut la pratiquer jusqu'à la mort.

Oh! que de choses à dire aux enfants sur l'obéissance! combien peu, ils la comprennent encore, ceux qui croient la pratiquer, qui s'imaginent être dociles, parce qu'ils ne se révoltent pas ouvertement contre la volonté de leurs parents, contre les ordres de leurs maitres! Ces

enfants obéissent, il est vrai, mais avec lenteur, et mauvaise grâce; ils se soumettent, mais parce qu'ils ne peuvent guère faire autrement. Cette obéissance, pour ainsi dire forcée, est, je le crains,sans mérite devant Dieu; elle ne saurait avoir de bien bons effets sur le caractère.

La véritable obéissance, mes enfants, celle dont Jésus-Christ nous a laissé le divin modèle, est une obéissance prompte et entière, qui n'est jamais accompagnée d'observations ni de murmures.

Obéir promptement, c'est exécuter l'ordre de ses supérieurs, à l'instant même; c'est obéir tout de suite, au lieu de remettre au lendemain, au dernier moment, et de ne se décider, enfin, que par la crainte d'être puni. Elle fut prompte, mes enfants, l'obéissance de Joseph et de Marie, lorsque, sur l'avertissement de l'Ange que Dieu leur avait envoyé, ils partirent de Nazareth avec l'enfant Jésus, par une froide nuit d'hiver, et s'enfuirent en Egypte.

Obéir entièrement, c'est obéir sans réserve, non pas seulement, jusqu'à un certain point, et dans de certaines choses; où serait,mes chers

enfants, le mérite de l'obéissance, si l'on ne remplissait un devoir, que lorsqu'il n'a rien qui déplaise? mais se soumettre à tous les ordres qui sont donnés, qu'ils soient aisés ou difficiles à remplir, agréables ou bien ennuyeux et pénibles, voilà une obéissance complète et généreuse. Ce fut celle d'Abraham, lorsque, d'après l'ordre de Dieu, il consentit à immoler son fils unique. Quelle différence, mes amis, entre les petites privations qui vous sont imposées, et le cruel sacrifice, commandé à ce pauvre père, et qu'il y a loin, cependant, de votre obéissance à la soumission d'Abraham!

Se soumettre sans mot dire, sans raisonner, ah! c'est là surtout ce qui paraît bien dur. On ne veut pas résister formellement à sa mère, non; mais, avant de lui obéir, ce sont mille difficultés, mille représentations; c'est un débat et presque une dispute, pour se dispenser de l'obéissance, ou pour savoir au moins, la raison, le pourquoi, de tout ce qu'on vous ordonne: comme si vos parents, mes enfants, devaient vous rendre compte de l'emploi qu'ils jugent à propos de faire de leur autorité!

Ce n'est pas ainsi qu'autrefois se conduisit le jeune Samüel.

Comme il dormait une nuit dans le temple, il s'entendit appeler par trois fois différentes, et chaque fois la voix disait : Samüel, Samüel ! C'était Dieu qui parlait ainsi. Mais l'enfant, ne connaissant pas encore le Seigneur, croyait s'entendre appeler par Héli, le grand-prêtre, et il s'empressait d'accourir vers lui; renvoyé toujours par celui-ci, Samüel pourtant ne se lassait pas; et, sans faire aucune observation sur un ordre qui devait lui paraître si étrange, toujours il revenait en répétant : « me voici, mon père, je viens, parce que vous m'avez appelé ! »

Enfin, obéir sans murmure, c'est renoncer à ces plaintes, qui paraissent, aux enfants indociles, un dédommagement à l'obéissance, une sorte de consolation à la contrariété qu'elle leur fait éprouver. Cette fâcheuse disposition, mes amis, conduit ordinairement à la mauvaise humeur; parfois même, elle inspire des réponses peu convenables, et, si elle ne pousse pas à la désobéissance, elle enlève du moins tout le mérite de la soumission.

Notre-Seigneur laissa-t-il échapper un seul murmure, la moindre plainte, lorsque, par la volonté de son Père, il éprouvait de si cruelles douleurs ?

Pourquoi votre obéissance, mes chers amis, manque-t-elle donc si généralement des qualités dont nous venons de parler ? c'est que votre cœur lui-même n'est pas soumis ; c'est que toute autorité vous pèse. Déjà vous voudriez être au temps où vous ne serez plus des enfants, vous figurant qu'alors il ne vous faudra plus obéir à personne. Tous les hommes, cependant, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, ont des supérieurs auxquels ils doivent se soumettre. Les enfants obéissent à leurs parents et à leurs maîtres; les femmes à leurs maris ; les hommes, aux chefs placés au dessus d'eux ; les serviteurs à leurs maîtres ; les sujets au roi; les Chrétiens à Dieu.

Les grandes personnes dont vous enviez l'indépendance, celles du moins qui sont raisonnables, et ce sont les seules, je suppose, auxquelles vous voudriez ressembler, les grandes personnes, quand par hasard elles n'ont pas de

supérieurs, obéissent cependant encore : elles se soumettent à la raison, au devoir ; et cela, mes enfants, n'est souvent ni agréable, ni facile.

Ainsi donc, puisque, dans toutes les circonstances et à tous les âges, on doit faire le sacrifice de sa volonté, commencez à vous y habituer de bonne heure ; exercez-vous à la soumission, quand elle vous est encore si douce. Plaise à Dieu, mes chers enfants, que, dans le cours entier de votre vie, vous ne rencontriez jamais une autorité plus sévère que celle des supérieurs que vous avez aujourd'hui !



DU BON EXEMPLE.

Que tout se fasse pour l'édification.
St. Paul. I. *Ep. Cor.* xiv.— 26.

Ceux d'entre vous, mes enfants, qui sont les aînés dans leur famille, ont des devoirs à remplir envers leurs plus jeunes frères et sœurs : le premier de ces devoirs est celui du bon exemple. Les enfants, les plus petits surtout, imitent volontiers ce qu'ils voient faire ; et comme ils n'ont pas assez de raison pour discerner le bien d'avec le mal, il est très important de ne jamais faire le mal devant eux, de peur qu'en l'imitant ils ne contractent de mauvaises habitudes, qui plus tard pourraient se changer en véritables défauts.

Ce n'est pas seulement aux très petits enfants que vous devez le bon exemple, c'est encore à ceux dont l'âge se rapproche du vôtre, à vos camarades, à vos amis. Sans doute, ils ne sont pas obligés d'imiter les fautes qu'ils voient faire, et leur devoir, comme le vôtre, est de ne prendre pour modèle que ce qui est bien; mais l'enfant, qui parfois est prêt à manquer de courage, pour remplir un devoir, surtout quand il s'agit d'y sacrifier un plaisir, se laisse entraîner plus facilement encore par le mauvais exemple, et les torts des autres lui semblent servir d'excuse à sa propre faute. Que résulte-t-il de là, mes amis? Que ceux qui ont donné ce mauvais exemple ont été deux fois coupables: coupables pour eux-mêmes, à qui le mal est défendu; coupables pour celui à qui ils ont appris à le commettre.

Il y a quelque chose que les enfants donnent bien plus volontiers que le bon exemple: ce sont les conseils. L'enfant le plus rempli de défauts, parle souvent très bien des qualités qu'il n'a pas, et, dans l'occasion, il sait reprendre son frère d'une faute que lui-même il commet tous les jours. N'y a-t-il pas beaucoup de choses à dire à ces

petits donneurs d'avis ? D'abord, lorsqu'on sait aussi parfaitement ce qui est mal, on est inexcusable de n'être pas meilleur; puis, ne faut il pas se corriger soi-même avant de vouloir corriger les autres; les exemples, enfin, ne sont-ils pas toujours plus efficaces que les conseils? Voulez-vous en savoir la raison, mes enfants? C'est qu'aisément notre vanité se blesse des observations faites sur notre conduite, c'est que nous n'aimons guère à nous entendre dire nos vérités, c'est surtout qu'un enfant n'aime pas à être repris par un autre enfant. Il serait, en vérité, bien plus raisonnable de profiter d'un bon conseil, de quelque part qu'il nous fût donné : mais les enfants sont-ils toujours sages? Vous, en particulier, vous qui reprenez les autres, seriez-vous plus sages qu'eux ?

N'adressez donc de reproches à vos petits amis, qu'autant que ce sera véritablement utile, et cherchez plutôt à leur donner de bons exemples, qui, sans les affliger, pourront les engager à bien faire.

Et pour être sûrs, mes chers enfants, de ne jamais donner à vos frères que des exemples bons

à suivre, commencez par suivre vous-mêmes les exemples de vertu que vous avez sous les yeux. Imitez ceux qui vous sont donnés par vos parents et par les enfants bons et sages que vous connaissez; rappelez-vous aussi les beaux et touchants modèles offerts par l'Ecriture sainte: la piété d'Abel, l'amour et la bonté de Joseph pour ses frères, la tendresse filiale de Tobie, la soumission d'Isaac, celle du jeune Samuel, et surtout la sainte et divine enfance de Jésus-Christ.



DEVOIRS ENVERS LES INFERIEURS.

Maîtres, rendez à vos serviteurs ce que la justice demande de vous, sachant que vous avez aussi bien qu'eux un maître dans le Ciel.

St. Paul. *Coloss.* iv. — 1.

Nos inférieurs sont ceux que Dieu a fait naître dans une condition moins heureuse que la nôtre, et qui, n'ayant pas reçu de la Providence la fortune nécessaire pour vivre, soutiennent leur existence, ou par le travail d'un métier, comme le font les artisans, ou par le service intérieur d'une famille aisée, comme le font les domestiques. Les enfants de votre âge, mes amis, ne sont, à vrai dire, les

supérieurs de qui que ce soit. Ils doivent l'obéissance à presque tous ceux qui les entourent, et du moins ils n'ont rien à commander à personne. Il n'est pas rare cependant de trouver des enfants qui, profitant de l'excessive indulgence de leurs parents, s'érigent, dans la maison, en maîtres pleins de hauteur et d'impertinence, et deviennent parfois, pour ceux qui les servent, de véritables petits despotes, dont les moindres caprices doivent être à l'instant obéis. Pour ces enfants, aveuglés par un coupable et bien sot orgueil, et même, pour ceux que leur bon cœur rend plus humains et plus justes, il sera utile d'apprendre comment on doit se conduire envers les serviteurs.

Avez-vous jamais réfléchi, mes chers enfants, à ce qu'il y a de triste et de pénible dans la condition des domestiques? Qui, cependant, devrait en être frappé plus que vous, vous qui trouvez si dur d'obéir à des ordres qui, pourtant, ne vous sont donnés qu'avec douceur et tendresse; vous de qui l'on n'exige rien qui ne soit dans votre intérêt, rien qui ne doive contribuer à votre bonheur? Quelle différence entre votre sort, mes

enfants, et celui des serviteurs! Vous obéissez à des parents qui vous chérissent; eux, font la volonté de maîtres qui leur sont étrangers, de maîtres quelquefois injustes ou du moins sévères, d'un caractère difficile, exigeant, fantasque; il faut se plier à tout, sans murmure, sans impatience, sous peine de perdre sa place, et peut-être de tomber dans la misère!

Il y a, je le sais, des familles bienfaisantes et chrétiennes, où les domestiques sont traités avec justice, avec bonté; mais les plus heureux de ces pauvres gens, combien ils sont encore à plaindre! Le matin, mes chers enfants, tandis que vous dormez, les domestiques se lèvent pour commencer le service de la maison; avant de prendre leur repas, ils ont préparé le vôtre; lorsque vous vous êtes renfermés dans la voiture qui vous abrite, eux sont en dehors, exposés au mauvais temps; et ces soirées d'hiver, qui semblent si courtes à ceux qui s'amusent, pensez-vous combien ils doivent les trouver longues, les pauvres serviteurs qui, tout mouillés et transis de froid, attendent leurs maîtres dans la rue!

On se croit quitte envers les domestiques, parce

qu'on leur donne un salaire, parce qu'on paie pour se faire servir; mais cet argent nous le leur devons, mes enfants, et au fond il ne rend pas leur position beaucoup plus douce. Qui sait d'ailleurs s'ils ne partagent pas avec leur vieux père le fruit de leurs travaux? Qui sait encore si, dans un louable esprit de prévoyance, ils n'épargnent pas quelque argent pour le temps de leur propre vieillesse; ce temps où eux-mêmes auront besoin d'être servis ?

S'il ne dépend pas de nous, mes amis, de changer entièrement la triste condition des serviteurs, du moins est-il toujours en notre pouvoir de la leur adoucir. Aux yeux de l'humanité, ils sont nos semblables; aux yeux de Dieu, ils sont nos frères : nous leur devons donc justice, soins et affection.

Voici de quelle manière un enfant peut déjà remplir, dans la maison paternelle, quelques-uns de ces importans devoirs :

Ne parler aux domestiques qu'avec politesse et bonté; éviter de les faire gronder, les excuser même lorsqu'il se peut. Leur épargner, en un mot, toute peine inutile.

Je dois vous dire en passant, mes amis, que la bonté n'est pas la familiarité : à votre âge, on confond souvent ces deux choses. Il est permis, c'est même un devoir, pour chacun de nous, de rester à sa place, à cette place que la Providence nous a marquée, et que nous n'avons pas eu la liberté de choisir. Les manières familières, que vous vous permettez quelquefois avec les domestiques, ne sont donc pas convenables ; les longs entretiens les détournent de leur ouvrage, et n'ont pas moins d'inconvénient pour eux, que pour vous-mêmes. Tâchez de bien comprendre ceci, et de n'y pas chercher le prétexte d'une fierté, qui, je vous l'ai dit plus haut, serait fort déplacée, qui serait surtout indigne d'un bon cœur.

Il fut un temps malheureux, mes enfants, le temps de la première révolution française, où bien des personnes, d'un rang élevé dans le monde, eurent à se féliciter d'avoir acquis, par de bons traitements, l'affection de leurs serviteurs. A cette époque funeste de l'émigration de tant de familles, plus d'une fortune fut recueillie par de fidèles domestiques, et rendue entière à

ceux à qui elle appartenait, lorsqu'ils obtinrent la permission de rentrer en France. Plus d'un grand-seigneur poursuivi, trouva sous l'humble toit de son serviteur, un asile qui lui sauva la vie. Beaucoup de ces braves gens enfin, partagèrent le sort de leurs maîtres, et voulurent les accompagner dans l'exil. Ma grand'mère ne me racontait jamais, que les larmes aux yeux, comment, pendant la révolution, elle et ses enfants, furent, plusieurs mois, nourris par deux femmes dévouées, qu'elle avait alors auprès d'elle, et qui, la voyant sans ressources, étaient venues lui offrir leurs petites épargnes.

De nos jours, mes chers enfants, se retrouvent heureusement encore des traits d'une pareille générosité, de ces traits qui honorent la classe pauvre, en nous faisant voir, que chez elle se rencontrent également de belles âmes, de nobles cœurs. Les prix fondés en France par M. de Montyon, cet homme charitable, dont toute la vie se passa à faire le bien, font découvrir chaque année quelques-unes de ces vertus modestes. C'est au dévoûment sublime d'un ancien serviteur, que fut accordé le prix de l'an-

née dernière. Je veux, mes enfants, vous raconter cette histoire, elle se rapporte d'ailleurs, au sujet qui nous occupe en ce moment.

Dans le petit village de Champrond, du département de l'Eure, demeurait, avec sa famille, un menuisier nommé Martin. Comme il était un jour à travailler, sa porte s'ouvre : un jeune homme entre, suivi de trois enfants en bas âge; le plus jeune avait à peine deux ans.

Martin reconnait, dans l'étranger, le fils de son ancien bienfaiteur, le marquis de l'Aubépine, aux bontés duquel il avait dû son éducation, que, plus tard, il avait suivi à la guerre, puis enfin, servi pendant de longues années. C'était dans le temps où la famille de l'Aubépine, riche, opulente, propriétaire de biens immenses, habitait l'antique château de Villebon qui lui venait d'un de ses ancêtres, le grand Sully.

Bientôt cette belle fortune se trouva dissipée; le vieux château, plein de glorieux souvenirs, tomba dans des mains étrangères; à l'époque dont je vous parle, c'était en 1830, le dernier fils de la famille, le comte de l'Aubépine, obligé de quitter la France, par suite de

nouveaux revers de fortune, venait confier ses enfants à la fidélité d'un ancien serviteur. Martin, pauvre artisan, chargé lui-même de plusieurs enfants, reçoit avec bonheur ceux que lui envoie la Providence. M. de l'Aubépine s'éloigna; il partait pour ne plus revenir. Quelques mois après, on apprit qu'il était mort dans l'exil.

Que vont devenir les pauvres orphelins? Martin ne les abandonnera pas dans leur misère; il redouble d'ardeur pour le travail, il vend ses meubles, quand il n'a plus d'autre ressource, il nourrit de pain noir ses propres enfants, pour donner à ses fils adoptifs, le pain blanc auquel ils furent accoutumés; et, qui le croirait, mes enfants? devenu pour ainsi dire le père de ces pauvres petits, Martin ne se considère même pas comme leur égal : jamais on ne l'a vu s'asseoir avec eux à la même table; dans sa modeste chaumière, il voulut rester leur serviteur, comme jadis, il avait été le serviteur de leur aïeul, dans le beau château de Sully.

Ce pieux dévoûment, mes amis, ne pouvait rester plus long-temps inconnu; on en parla

bientôt dans tout le pays; les enfants, recueillis par des personnes charitables, furent placés dans des maisons d'éducation, et Martin, couronné publiquement pour sa noble conduite, reçut la plus honorable des récompenses; récompense bien au-dessous, néanmoins, de celle que Dieu lui réserve, de celle que déjà, il avait trouvée dans son propre cœur.



DE L'AUMONE.

Celui qui donne au pauvre, prête au Seigneur

Prov. xix. — 17.

Lorsque, dans une nombreuse famille, il se trouve un enfant faible ou infirme, il devient l'objet d'une tendresse particulière, de soins plus attentifs : c'est celui de tous que ses parents préfèrent; ses frères et sœurs sont continuellement occupés à lui plaire et à l'amuser, car on voudrait, s'il était possible, le dédommager des privations qu'il endure, et lui faire oublier, à force d'amour, sa triste position. Eh bien! les pauvres sont les enfants malheureux de la grande famille de Dieu; il les chérit parti-

culièrement, à cause de leurs souffrances, et nous a chargés, nous qui avons été comblés des dons de la Providence, de devenir, à notre tour, la providence des infortunés. A cette condition seulement, Dieu nous a donné la fortune, et, pour remplir ce devoir, il suffit d'avoir un bon cœur.

Mais pouvez-vous bien comprendre ce que c'est que la pauvreté? Vous, mes enfants, qui vivez dans la richesse, ou au moins dans l'aisance; vous, à qui rien ne manque, qui êtes bien vêtus, bien nourris, entourés de soins de tout genre, et qui n'avez qu'à exprimer un désir pour qu'aussitôt la bonté de vos parents s'empresse de le satisfaire. Environnés de personnes placées dans la situation pareille à la vôtre, vous croyez sans doute que cette situation est ici-bas le partage du plus grand nombre; il n'en est pas ainsi, cependant: une grande partie des hommes est plongée dans une affreuse détresse, et le monde est peuplé de pauvres. Les plus à plaindre, parmi eux, ne sont pas encore les ouvriers, qui pourtant ne soutiennent leur famille que par un travail assidu et pénible: il y

a des pauvres qui meurent de faim, de froid, de misère, parce que l'âge, ou les infirmités, leur enlèvent tout moyen de subvenir à leur existence, ou parce que, tombés malades, ils ne peuvent acheter les remèdes, qui peut-être leur sauveraient la vie. En pensant à cela, mes enfants, ne trouvez-vous pas qu'on devient tout triste, et bien honteux surtout, d'employer tant d'argent à des dépenses inutiles, à de vaines fantaisies, dont souvent on est dégoûté le lendemain, et dont le prix aurait fait vivre quelque temps une famille entière ! Et quand, de plus, on vient à songer que ces malheureux sont des hommes comme nous, nos frères, les enfants de Dieu, que nous aurions pu naître à leur place, si Dieu l'avait ordonné, bien loin de mépriser les pauvres, comme le font les gens sans cœur, ou de s'éloigner d'eux, parce que la vue de leur misère répugne, on éprouve le besoin de soulager ces infortunés par la charité la plus tendre, et de plaindre du moins celles de leurs douleurs que l'on ne saurait guérir.

Ce n'est pas uniquement pour satisfaire notre sensibilité, mes chers enfants, que nous devons

être charitables : Dieu nous a fait de l'aumône un commandement rigoureux, il menace de sa colère les riches avares et sans pitié, tandis qu'il promet ses bénédictions les plus abondantes, et le bonheur du Ciel, à ceux qui auront secouru les malheureux ; on pourrait presque dire que Jésus-Christ a fait de la charité la condition de notre salut.

Enfin, comme s'il pensait que nous eussions besoin d'un encouragement de plus, pour soulager les pauvres, il s'est fait pauvre lui-même, et nous a assurés que le bien que nous ferions au plus misérable d'entre eux, c'est à lui-même que nous le ferions. Oh! mes enfants! ayez toujours cette pensée, lorsque vous voyez un pauvre, rappelez-vous qu'en sa personne, c'est Jésus-Christ, lui-même qui vous implore, lui-même qui vous tend la main; pourriez-vous refuser le Dieu qui vous a tout donné, tout jusqu'à sa propre vie!

Mais comment faire l'aumône à notre âge? nous pouvons disposer de si peu d'argent, me direz-vous. A cela, je répondrai, que c'est, non pas la valeur de ce qu'on donne, mais la bonne intention qui est agréable à Dieu. Un enfant qui par-

tagerait avec les pauvres l'argent de ses menus plaisirs, celui, surtout, qui se priverait d'une fantaisie pour en donner la valeur à un indigent, aurait été réellement charitable; celui même qui n'ayant rien, que le pain de son goûter, l'aurait donné à un petit pauvre, aurait fait une très bonne action, et Dieu se souviendrait qu'il a loué de sa modeste offrande la veuve de l'Evangile, et qu'il a promis de ne jamais laisser sans récompense un verre d'eau donné en son nom. Il peut arriver d'ailleurs, que très peu de chose fasse beaucoup de plaisir et un véritable bien. Avec quelques sous, un vieillard réchauffe ses membres gelés, une pauvre mère achète du pain pour son enfant, un petit savoyard travaille le cœur content toute la journée. Et puis, quand on aime bien les pauvres, on trouve mille moyens de les secourir, car la charité est ingénieuse, et, sans argent, on peut encore consoler un malheureux, ne fût-ce que par la pitié d'un bon regard, et par une douce parole.

Tâchez de mériter les bénédictions du pauvre, mes enfants; croyez qu'elles vous attireront celles de Dieu, et qu'elles vous porteront

bonheur. Croyez-le bien aussi, la charité rend celui qui la fait plus heureux encore que celui à qui on la donne, et les bonnes œuvres procurent une jouissance dont je ne puis vous donner l'idée, qu'en vous disant qu'elle doit ressembler au bonheur du Ciel.



LA CONSCIENCE.

Vous n'aurez pas de plus fidèle conseiller.

ECCLÉSIAST. XXXVII. — 17.

Ce qu'on appelle la conscience, mes chers enfants, c'est le sentiment qui nous fait discerner le bien d'avec le mal; c'est la loi naturelle, que Dieu a gravée dans notre cœur, c'est une lumière qui nous éclaire, une voix qui parle au fond de l'âme; il faut l'écouter, il faut la suivre : ainsi l'on garde les commandements du Seigneur, de cette manière seulement on est heureux et tranquille.

Afin de vous bien faire comprendre, mes enfants, ce que c'est que la conscience, j'en ap-

pellerai à vous-mêmes, à votre propre expérience. Lorsqu'il vous arrive de désobéir à vos parents, de faire, par exemple, en leur absence, une action que vous n'auriez pas osé faire devant eux, vous hésitez, vous êtes tremblants, la rougeur vous monte au visage. Pourquoi ce trouble? Vous êtes seuls, cependant, personne ne vous voit, vous ne craignez pas d'être punis? Non. Mais une voix intérieure vous reproche votre faute, cette voix vous dit : « Tu as mal fait ». C'est la conscience, mes chers enfants, qui, dans ce moment, se fait entendre. C'est elle qui, avant même qu'on ait eu le temps de réfléchir, montre à chacun son devoir.

Ainsi donc, Dieu a mis à notre disposition un moyen tout à-la-fois sûr et facile, de nous bien conduire, puisque la divine loi est, pour ainsi dire, écrite dans notre cœur. Ce moyen est à la portée de tous, des ignorants, comme des gens instruits, des très jeunes enfants, comme des grandes personnes.

Mais, pour que la conscience puisse nous conduire, il est nécessaire de l'écouter, mes enfants: elle ne parle pas haut; on ne l'entend qu'avec

de la bonne foi, et de la sincérité vis-à-vis de soi-même. Si l'on cherche à s'étourdir, à se persuader que ce qui est mal est bien, que ce qui est défendu est permis; si l'on veut trouver mille prétextes pour satisfaire une fantaisie aux dépens de la conscience, on ne pourra pas donner pour excuse, qu'elle n'avait pas averti, ni prétendre qu'on n'avait pas cru mal faire. C'est toujours un péché, mes amis, de ne pas suivre les inspirations de sa conscience, tandis qu'en y demeurant fidèle, on est sûr de ne jamais manquer à un devoir important, de ne jamais commettre une faute grave.

Le trouble d'une mauvaise conscience, les remords qu'elle fait éprouver, sont, dès ce monde, une cruelle punition de nos fautes : pour une âme coupable, mes enfants, plus de paix, plus de bonheur. Que d'exemples frappants ne nous en offre pas l'Ecriture sainte! Caïn, le meurtrier de son frère, mène une vie errante et misérable; fugitif et proscrit, il cherche partout le repos, et ne peut le trouver nulle part. Judas n'a pas plus tôt trahi son divin Maître, qu'il est poursuivi par des remords affreux : l'argent qu'il avait si

honteusement gagné lui pèse, il ne peut le garder, il le jette, puis, dans son désespoir, il va se donner la mort. Vous-mêmes, chers enfants, les jours où votre conscience vous reproche quelque faute, n'est-il pas vrai, qu'ils ne sont pas de si heureux jours que les autres, et que, dans vos plaisirs même, vous éprouvez une sorte de tristesse qui les trouble, et vous empêche d'en jouir?

La bonne conscience, au contraire, rend heureux et content. Elle double les plaisirs, elle nous console d'en être privés. Elle adoucit nos souffrances, elle donne enfin la paix, la paix avec Dieu, avec ses frères, avec soi-même: voilà, mes enfants, le premier bonheur du chrétien sur la terre.

Pour mériter ce bonheur, pénétrez-vous bien, mes chers enfants, de ces paroles de l'Ecriture sainte : — « Dans toutes vos actions, écoutez votre conscience, vous ne trouverez jamais de plus fidèle conseiller. »

DU PÉCHÉ.

Mon fils, gardez-vous de consentir jamais au peché, et de violer les préceptes du Seigneur notre Dieu.

TOBIE. IV. — 6.

Pécher, c'est désobéir à Dieu, c'est faire le mal qu'il défend, ou ne pas faire le bien qu'il commande, c'est en un mot ne pas observer sa loi.

Pour observer la loi de Dieu, mes enfants, il faut la bien connaître; et de là résulte la nécessité de s'instruire de la religion, d'étudier le saint Evangile, d'écouter avec attention et docilité ceux qui veulent bien chercher à vous le faire comprendre. Votre ignorance, en la supposant volontaire, ne pourrait

vous servir d'excuse, pour manquer à vos devoirs, pour commettre le péché.

Il y a, vous le savez, deux sortes de péchés : le péché originel et le péché actuel.

Le péché originel, est celui que nous apportons en venant au monde, par suite de la désobéissance de nos premiers pères. Cette faute passa à leurs enfants, à leurs petits-enfants, et ainsi à tous les hommes; nous naissons donc coupables, et ennemis de Dieu; sujets, comme Adam, aux misères et aux souffrances du corps, aux mauvais penchants de l'âme. C'est le péché originel qui est la funeste source de tous nos maux, comme de toutes nos fautes.

Que nous soyons coupables et punis d'un péché que nous n'avons pas commis, cela doit vous étonner, mes enfants, peut-être même vous paraître injuste. C'est, néanmoins, une vérité à laquelle il faut ajouter foi; un malheur auquel il faut se soumettre. Ce qui est tout-à-fait impossible, c'est que Dieu soit injuste envers ses créatures, et cela serait encore plus difficile à croire que le péché originel. D'ailleurs, Dieu n'a pas abandonné les hommes dans leur

misère, le sacrement de baptême purifie leurs âmes de la tache originelle, et, pour en combattre les tristes suites, la grâce divine ne nous manque jamais.

Le péché actuel est celui que nous commettons par notre propre volonté, après avoir atteint l'âge de raison, depuis que nous savons discerner le bien d'avec le mal. On peut commettre le péché actuel en quatre manières : par pensées, par paroles, par actions, par omissions.

Pécher par pensées, c'est se révolter dans son esprit contre la loi de Dieu, ou les ordres de ses supérieurs; c'est désirer de faire une faute, avoir des sentiments d'orgueil, d'envie, etc. Toutes ces mauvaises pensées, et d'autres encore, mes enfants, peuvent cependant ne pas être coupables; elles le deviennent seulement, lorsque nous nous y laissons aller volontairement; si au contraire, nous les chassons bien vite sans nous y arrêter, si elles ne font que traverser notre esprit, malgré nous, loin d'être des fautes, elles sont pour nous, alors, l'occasion d'être agréables au Seigneur; c'est à ses yeux un grand mérite,

de savoir résister au mal. Il ne faudrait pas, vous le voyez, confondre le péché avec la tentation : celle-ci nous vient du démon; Dieu la permet pour nous éprouver, nous ne pouvons nous y soustraire; mais le péché est un acte volontaire, il dépend de nous de ne le pas commettre.

Pécher par paroles, c'est mentir, jurer, mal parler du prochain, lui dire des injures, répondre à ses parents avec humeur ou impertinence, etc.

Pécher par action, c'est faire une action défendue; prendre ce qui ne vous appartient pas, se livrer à la gourmandise, frapper ses camarades, etc.

Pécher par omission, c'est négliger un de ses devoirs, manquer à ses prières, mettre peu de zèle à son travail, ne pas faire l'aumône autant qu'on le pourrait, etc.

Nos devoirs, vous le sentez, mes enfants, ne sont pas tous d'une égale importance; aussi, nos péchés sont-ils plus ou moins graves, selon, d'abord, que le devoir auquel nous avons manqué était plus ou moins rigoureux, puis ensuite,

selon que la volonté coupable, qui nous porte à désobéir au Seigneur, était plus ou moins arrêtée dans notre esprit. Mon Dieu ! c'est souvent presque malgré lui, qu'un pauvre enfant est entraîné au mal ! il n'y consent qu'à moitié ; peut-être un petit ami l'aura-t-il entraîné ; qui sait encore ? peut-être aura-t-il résisté bien longtemps avant de succomber ! Ce serait plus excusable, n'est-il pas vrai, que de commettre une faute à dessein, avec la ferme volonté de mal faire.

On appelle péchés mortels, les fautes très graves en elles-mêmes, et qu'on a commises tout-à-fait volontairement. Ces fautes doivent nous inspirer une grande horreur. Elles feraient mourir notre âme en la privant de la grâce de Dieu, qui est sa véritable vie ; et le péché mortel, lorsqu'en ce monde, il n'est pas expié par la pénitence, sera puni dans l'autre, par des châtiments éternels.

Les fautes plus légères se nomment péchés véniels : ces péchés ne nous enlèvent pas la grâce, mais ils l'affaiblissent en nous. Il serait très mal, mes enfants, de ne pas chercher à éviter les petites

fautes; elles pourraient vous conduire à des fautes plus graves, car ce n'est guère tout-à-coup que l'on devient très coupable; c'est insensiblement, par degrés, et comme le dit l'Ecriture sainte : « Celui qui méprise les petites choses tombera peu-à-peu dans les grandes.» Ne serait-ce pas encore se montrer peu reconnaissant envers Dieu, que de compter pour rien ce qui l'offense, même faiblement? Que diriez-vous, par exemple, d'un enfant qui, sans vouloir faire une véritable peine à son père, ne laisserait pas de lui causer chaque jour mille petits chagrins?

Et l'on ne saurait douter que le péché ne déplaise beaucoup à Dieu, qu'il ne soit la plus grande injure que nous puissions lui faire. Nous ne pourrons même jamais comprendre, à quel point Dieu a le mal en horreur; mais ce qui devrait en quelque sorte nous le faire entrevoir, c'est, mes enfants, qu'il n'a fallu rien moins que la mort de Notre-Seigneur, pour expier le péché, et que, pour le punir, Dieu malgré sa bonté prépare des peines éternelles!

Fuyez donc le péché, mes amis, et les oc-

casions de le commettre. Corrigez-vous des défauts qui vous exposent le plus souvent à offenser Dieu. Offenser Dieu! il n'y a pas de plus grand malheur en ce monde !

La reine Blanche, la pieuse mère de saint Louis, était si pénétrée de cette vérité que, malgré sa tendresse maternelle, parfois elle faisait entendre à son fils, qu'elle aimerait mieux qu'il fût mort, que coupable d'un grand péché. Le bon roi, garda fidèlement les pieux enseignements de sa mère, et les transmit lui-même à son propre fils. Comme il sentait approcher sa fin, disent les mémoires du temps, dans leur naïf langage, il manda son fils auprès de lui. « Très doux fils, lui dit-il, la première chose que je t'enseigne, c'est que tu mettes ton cœur à aimer Dieu, car sans cela nul ne peut être sauvé; garde-toi de faire chose qui à Dieu déplaise, et tu devrais souffrir toutes sortes de vilains tourments, plutôt que faire mortel péché.»



DE L'ORGUEIL.

Celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé.

St. Luc. xiv — 11.

L'orgueil est un amour excessif de soi-même et de son propre mérite, dont l'effet est de se préférer aux autres, de rapporter tout à soi et rien à Dieu.

Le péché des anges rebelles, mes enfants, fut un péché d'orgueil; et l'orgueil perdit également notre premier père. Il n'y a pas de défaut plus commun que celui-là : il s'insinue dans le cœur, pour peu que l'on cesse de veiller sur soi; il se mêle à nos actions, à nos paroles, et altère souvent nos vertus mêmes, en nous en-

levant le mérite du peu de bien que nous avons fait.

L'orgueil est détestable aux yeux de Dieu; l'Écriture sainte nous en fournit mille preuves; et, si nous voulons nous former une idée des châtiments réservés à ce vice, rappelons-nous, mes enfants, la punition des anges du Ciel, et les tristes suites du péché d'Adam et d'Eve.

L'orgueil est la source d'un grand nombre de vices. Les principaux d'entre eux, du moins pour les enfants de votre âge sont : la vanité, l'ostentation, la présomption, et le mépris du prochain.

La vanité, c'est, mes amis, la vaine gloire, que nous donnent nos avantages; c'est le désir d'être loué, admiré. Eh! mon Dieu, cependant, de quoi pouvons-nous tant nous glorifier? nous sommes si peu de chose! et que possédons-nous d'ailleurs, que nous n'ayons reçu de Dieu? Qu'avons-nous fait par exemple pour nous procurer tout ce dont nous sommes si disposés à tirer vanité? la figure, l'esprit, la naissance la fortune?

Une petite fille est jolie, ou plutôt elle croit

l'être; sans cesse, on la surprend à s'admirer elle-même devant une glace; elle perd un temps considérable à sa toilette, et tourmente continuellement sa mère, pour se faire acheter des parures qui lui sont inutiles et ne conviennent qu'aux grandes personnes : c'est là de la vanité.

Il y a autant de vanité, mes enfants, à se dépiter de ne point posséder de certains avantages, qu'à se glorifier des avantages que l'on possède. Cette autre petite fille, toute chagrine d'être moins belle et moins admirée que ses compagnes, est aussi vaniteuse que celle qui est fière de sa beauté.

Et cet enfant raisonneur, qui veut discuter sur toutes choses, qui prétend avoir des opinions, qui tient tête, obstinément, aux personnes plus âgées? c'est encore la vanité qui lui donne ce ridicule.

Le second défaut, produit par l'orgueil, est l'ostentation : elle consiste à faire parade de ses avantages, à les étaler aux yeux des autres, pour les faire briller, et par là s'attirer des éloges. C'est par ostentation que souvent on fait le bien, l'aumône par exemple; mais prenons-y

garde. Si le monde connaît nos bonnes actions, et qu'il nous en loue, nous aurons ainsi reçu notre récompense sur la terre, et nous ne pourrons plus l'attendre dans le Ciel. Nos aumônes doivent rester un secret entre le pauvre et Dieu. Nous-mêmes, il faut chercher à les oublier, pour que Dieu s'en souvienne, et, selon le conseil de l'Evangile, ce que fait notre main droite, la main gauche doit l'ignorer.

Voudriez-vous croire, mes amis, qu'il y a des gens qui se vantent du mal qu'ils font, même de celui qu'ils ne font pas, et dont sûrement ils seraient incapables? Eh bien! la sottise va pourtant jusque-là, et je connais des enfants qui, vis-à-vis de leurs camarades, se font gloire d'être indépendants, peu soumis, très habiles à tromper la surveillance de leurs parents et de leurs maîtres.

Enfin, quand l'orgueil domine dans le cœur, souvent on se croit en droit de mépriser les autres. Un enfant dit à Dieu, dans sa prière, ainsi que le Pharisien de l'Evangile: « Seigneur, je vous remercie de ce que je n'ai pas, comme

mes camarades, tels et tels défauts » Orgueilleux! rappelez-vous cette parole de Jésus-Christ : *Celui qui s'élève sera abaissé,* et craignez qu'il ne vous l'adresse; craignez que, par son humilité, cet enfant qui vous semble si imparfait, ne soit plus agréable à Dieu, que vous ne l'êtes vous-même.

Et que penserons-nous, mes amis, de cet autre enfant, qui, parce que ses parents sont riches, regarde avec dédain les enfants moins bien partagés que lui, qui passe fièrement devant ceux dont la mise est moins recherchée que la sienne, leur fait sentir, enfin, la différence qui existe entre eux et lui? On pourrait supposer à cet enfant un mauvais cœur; espérons qu'il n'a qu'un sot orgueil, dont un peu de réflexion le corrigera bientôt.

Que ceux d'entre vous, mes chers enfants, qui se seront reconnus dans les exemples que je viens de citer, s'empressent d'en convenir avec franchise; ce sera faire un premier pas, pour acquérir cette vertu d'humilité dont Notre-Seigneur et sa sainte mère nous ont laissé tant d'exemples, et qui leur fut à tous deux si chère.

Avouons-le, mes enfants, le peu de bien qui est en nous, Dieu l'y a mis; le mal, seulement vient de nous-mêmes. Où pourrait donc se placer notre vanité? Demandons à Dieu de nous en guérir; prions-le de nous apprendre à n'estimer les choses que ce qu'elles valent à ses yeux, à aimer seulement ce qu'il aime; le reste ne mérite guère que nous y attachions notre cœur. Avec ces pensées-là, on est sans orgueil pour les petits avantages que l'on possède, et tout résigné à se passer de ceux dont l'on est privé. Heureux, si l'on peut obtenir l'approbation du Seigneur, celle de sa famille, celle de sa conscience: on ne recherche plus alors les vains éloges du monde, et Dieu, mes enfants, bénira, certainement, ceux qui se seront efforcés de devenir à son exemple, *doux et humbles de cœur*.



DE L'ENVIE.

Je n'imiterai pas celui qui est desséché d'envie, parce que l'envieux n'aura point de part à la sagesse.

SAGESSE, VI. — 25.

L'envie est un sentiment de tristesse, causé par les avantages ou le bonheur du prochain.

O mes enfants! le vilain défaut que celui-là! comme il est honteux et méprisable! ne trouvez-vous pas surtout qu'il annonce un bien mauvais cœur? Le sentiment naturel, en effet, est de se réjouir du bonheur des autres, il n'y a même pas à cela le moindre mérite; c'est la preuve d'un bon cœur, voilà tout.

L'envie, mes enfants, prouve également une grande vanité. C'est le désir des louanges, le besoin de se faire admirer, qui le plus souvent est cause de l'envie qu'on porte aux autres. Encore, si on ne leur enviait que leurs bonnes qualités, leurs vertus! Si cette petite fille, jalouse de sa compagne, désirait seulement l'égaler dans son aimable caractère, dans son application au travail, ce serait plus excusable; il pourrait même résulter de là une utile émulation. Mais, ce qu'envie la petite jalouse, ce sont ordinairement des choses puériles et bien frivoles: c'est une agréable figure, moins encore, une jolie robe, un ruban, que sais-je enfin?

L'envie prend donc, en général, sa source dans l'orgueil; et, à son tour, elle entraine des suites très fâcheuses. L'envie rend égoïste, injuste, souvent méchant, et toujours malheureux.

Elle rend égoïste; car l'envieux voudrait tout avoir pour lui, et ne rien laisser aux autres. Elle rend injuste; car on est disposé à juger sévèrement celui dont on est jaloux. Je crains fort, que la petite fille dont nous parlions tout-

à-l'heure, ne rende pas justice à sa compagne, lorsque celle-ci fait quelque chose de bien. Ce n'est cependant pas sa faute, mon enfant, si elle est plus jolie que vous, et si son caractère est meilleur, et plus aimable que le vôtre, il n'y a pas de quoi lui en vouloir.

L'envie peut rendre tout-à-fait méchant. Quand on est fâché que les autres soient heureux, on est bien près de se réjouir du malheur qui leur arrive; rien de plus méchant que cela, rien de plus contraire à la charité chrétienne que Dieu nous ordonne, et dont l'effet est de nous rendre sensibles au malheur, comme au bonheur de nos frères.

On ne saurait penser sans frémir, mes enfants, aux crimes épouvantables, qui parfois, sont les suites de la jalousie. Elle a causé la mort du pauvre Abel; ce fut la jalousie qui poussa les frères de Joseph à le vendre comme esclave; et les Pharisiens à condamner Notre-Seigneur. En se rappelant ces terribles exemples, on comprend, mes enfants, que l'apôtre saint Paul ait dit dans une de ses épîtres: «Les envieux seront exclus du royaume des Cieux.»

Ne laissez donc jamais cette mauvaise passion s'enraciner dans votre cœur. Déjà commence-t-elle à y pénétrer, en apercevez-vous quelques traces en vous-mêmes? hâtez-vous de les détruire. L'envie vous rendrait non-seulement coupables, mais cruellement malheureux; malheureux d'abord, parce que vous seriez mécontents de vous-mêmes, puis, parce que l'envie du bien que l'on n'a pas, dégoûte même de celui que l'on possède; malheureux, enfin, car nul ne partagerait votre peine: il est si honteux d'être jaloux, que l'on n'ose l'avouer à personne, et c'est souffrir doublement, mes enfants, que de ne pouvoir demander à des amis de vous plaindre, au bon Dieu de vous consoler.

Une sorte de jalousie, plus excusable sans doute que la première, mais dont malheureusement les suites ne sont pas moins fâcheuses, est celle qui se rencontre quelquefois entre frères et sœurs, par rapport à l'affection de leurs parents. Cette jalousie trouble toute une famille: elle détruit l'union des enfants, et désole les pères et mères, qui, malgré leur désir, et le soin qu'ils y apportent, ne peuvent jamais réussir à parta-

ger toutes choses d'une manière si parfaitement égale, que l'enfant jaloux ne puisse soupçonner quelque injustice. C'est souvent une sensibilité outrée qui fait craindre à un enfant, d'être le moins aimé par sa famille. Si je connaissais ce pauvre enfant, je l'appellerais vers moi, et je lui dirais :

Mon ami, il est presque certain que l'injustice dont vous vous plaignez, n'existe que dans votre imagination. Le sentiment le plus naturel à des parents, est d'aimer chacun de leurs enfants avec une égale tendresse. Cette tendresse peut ne pas se témoigner toujours de la même manière, sans être pour cela différente dans le fond du cœur : ainsi, une mère donnera souvent la plus grande partie de sa journée à son fils aîné, parce que l'importance de l'éducation de celui-ci l'exige; mais en même temps, peut-être caressera-t-elle davantage le plus jeune, parce que les caresses sont le seul langage à la portée d'un tout petit enfant, le seul moyen de lui faire comprendre la tendresse de sa mère. Si maintenant, dans une famille, il se trouve un enfant souffrant et faible, n'est-il pas juste qu'on

s'en occupe plus que des autres, et qu'il devienne, si l'on peut ainsi parler, l'enfant gâté de ses parents? ses frères et sœurs, loin de se plaindre, devraient partager les soins qu'on lui donne; il est naturel aussi, ce me semble, de caresser davantage les petites filles; ce n'est pas qu'on aime moins les garçons; mais les filles sont plus faibles, et de bonne heure, on commence à traiter les garçons comme des hommes.

Supposons cependant, mon cher enfant, que la petite préférence qui vous afflige existe bien réellement, n'en seriez-vous pas la cause? Si vous êtes un peu moins aimé, c'est peut-être que vous êtes beaucoup moins aimable, moins empressé d'obéir à vos parents, moins occupé de leur plaire; dans ce cas, vous n'auriez guère le droit de vous plaindre, et, plutôt que de vous laisser aller à la tristesse, il faudrait songer à vous corriger bien promptement; alors, vous sauriez regagner la tendresse de votre famille.

DU MENSONGE.

Renoncez au mensonge, et que chacun de vous parle à son prochain selon la vérité.

St. Paul. Ephes. IV — 25.

Dieu déteste le mensonge, mes chers enfants, parce qu'il est l'œuvre de son ennemi;du démon qui, le premier, introduisit ici-bas le mensonge, afin de tromper nos premiers parents. L'Ecriture sainte, pour cette raison, donne au malin esprit le nom de père du mensonge, et Dieu qui chérit particulièrement la vertu opposée à ce vice, s'est appelé lui-même le Dieu de vérité. En faut-il davantage, mes amis, pour

nous inspirer l'horreur de la fausseté et du mensonge, et comment se peut-il, que nous, les enfants du Dieu de vérité, nous pratiquions si peu cette belle vertu?

Cherchons donc à bien comprendre ce qu'il y a de coupable à mentir. Mentir, c'est dire volontairement le contraire de la vérité; c'est tromper les autres, et abuser du don de la parole que Dieu a bien voulu nous accorder; la parole, en effet, nous a été donnée pour exprimer nos pensées, et non pas, mes chers enfants, pour les dissimuler.

Il y a plusieurs sortes de mensonges; toutes, il est vrai, ne sont pas également blâmables, mais il n'en est pas une seule de permise; il n'est pas un mensonge, tout léger qu'il puisse être, que nous ne devions nous reprocher. Ainsi, bien des personnes mentent par plaisanterie; pour elles, c'est une espèce de jeu, et elles s'excusent de leurs mensonges, en disant qu'ils ont peu d'importance, et qu'ils ne nuisent à personne. Cela peut être, mais l'habitude de rapporter les choses autrement qu'elles ne sont, est une habitude fort répréhensible; elle conduit ordinai-

rement à des mensonges plus graves; on commence par raconter, en l'embellissant, une histoire insignifiante, mais on n'en reste pas là, et plus tard peut-être, parlera-t-on des torts du prochain avec aussi peu de vérité.

Le mensonge le plus commun, surtout dans l'enfance, mes amis, est celui qu'on se permet pour excuser une faute, et dans la crainte d'être puni. Par là, on ajoute une seconde faute à la première, on se rend deux fois coupable aux yeux de Dieu, comme à ceux de ses parents, s'ils viennent à découvrir la faute cachée ; l'enfant menteur mérite alors une double punition, tandis que l'enfant sincère aurait désarmé la sévérité maternelle. Comment se résoudre à gronder le coupable qui lui-même vient s'accuser? Croyez-le bien, mes amis, la franchise est votre meilleure excuse; elle est autant dans votre intérêt que dans votre devoir.

Le plus répréhensible des mensonges, est la calomnie; elle consiste à accuser faussement le prochain. Une telle méchanceté vous révolte, mes enfants, je ne puis vous en supposer capables. Vous rougiriez, je n'en doute pas, de

calomnier quelqu'un par pure méchanceté, et dans l'intention positive de lui nuire; mais si vous ne surmontez pas la répugnance que vous éprouvez à faire l'aveu de vos torts, si vous vous permettez un premier mensonge pour les excuser, peut-être serez-vous entraînés à la calomnie ; peut-être finirez-vous par accuser votre frère, ou un domestique, de la faute, que vous-mêmes vous avez commise. Ce serait déjà très mal de laisser soupçonner les autres, par vos parents, et ces soupçons deviendraient inévitables, si, à l'aide du mensonge, vous parveniez à prouver que vous n'êtes pas le coupable.

On peut mentir par ses actions comme par ses paroles, en cherchant à paraître meilleur qu'on ne l'est en effet. Cette espèce de mensonge, dont l'orgueil est la source, s'appelle hypocrisie. Un enfant, à l'église, se tient dévotement, les mains jointes. Il paraît profondément recueilli; à le voir, on le dirait un petit ange : ce n'est qu'un hypocrite. Il n'a que l'extérieur de la piété, car il pense à toute autre chose qu'à la prière. Cet écolier s'amuse au lieu de travailler; mais pour tromper son maître, il semble, en sa présence,

étudier avec attention : c'est là encore de l'hypocrisie.

Hé, mon Dieu ! mes amis, que gagne-t-on à une semblable conduite? des louanges, des éloges ? mais des éloges non mérités, quel plaisir peuvent-ils faire? Ne sont-ils pas plutôt une sorte de reproche ?

Voulez-vous, chers enfants, n'être jamais tentés de mentir? conduisez-vous de manière à n'avoir rien à cacher ; ne faites rien de mal. Les yeux du Seigneur sont toujours ouverts sur vous; alors que personne sur la terre ne vous voit, Dieu vous voit et vous juge; nul ne peut le tromper, que vous servirait-il de tromper les hommes?

D'ailleurs, mes chers enfants, Dieu permet que tôt ou tard la vérité soit connue, et que les menteurs se trahissent souvent eux-mêmes. Ils sont alors couverts de confusion, et reçoivent, dès ce monde, la punition qu'ils méritent. L'homme faux et menteur s'attire partout le mépris ; on doute de chacune de ses paroles; on ne le croit plus, même lorsqu'il dit la vérité; personne enfin, ne voudrait l'avoir pour ami.

LA MÉDISANCE.

Mes frères, ne parlez pas mal les uns des autres.

St Jacques, IV — 11.

L'apôtre saint Jacques conseillait aux fidèles de son temps, de mettre un frein à leur bouche, pour éviter tous les péchés dont la langue est la cause ; déjà, mes chers enfants, j'ai cherché à vous inspirer l'horreur des plus graves de ces péchés, le mensonge et la calomnie ; il en est bien d'autres encore également réprouvés de Dieu. Ce sont les médisances, les paroles moqueuses, les paroles indiscrètes et inutiles.

Les médisances, vous savez en quoi elles consistent? Qui de nous, mes enfants, n'en a pas à

se reprocher? Qui sait garder, en toute occasion, un secret absolu sur les fautes d'autrui? Sans doute, la médisance est moins odieuse que la calomnie, mais le mal qui en résulte est le même, et de plus il est irréparable. Quand on a eu le malheur d'accuser un innocent, on peut lui rendre justice, en avouant le mensonge que l'on a fait, en déclarant qu'on s'est trompé; mais quand les accusations sont fondées, plus de réparation possible; le mal est fait.

Vous ne sauriez encore bien comprendre, mes enfants, quelles terribles conséquences peuvent résulter de la médisance, vous trouvez qu'il n'y a pas grand inconvénient à dire de vos camarades qu'ils sont menteurs ou désobéissants. A votre âge, il est vrai, les médisances n'ont pas grande portée; mais, dites-moi, mes amis, seriez-vous bien aises que vos camarades au risque de vous faire gronder, allassent rapporter tout ce que vous faites? Non, sans doute. Avez-vous alors oublié le précepte de la charité chrétienne: « Ne fais pas à autrui, ce que tu n'aimerais pas qu'on te fit à toi-même. »

Gardez donc le secret sur les torts de vos

petits amis, à moins qu'il n'y ait utilité réelle à les faire connaître. Si, par exemple, la désobéissance d'un enfant pouvait l'exposer à quelque danger, ce serait un devoir pour vous d'avertir ses parents. Si l'un de vos camarades n'était pas l'enfant sage et bien élevé qu'on avait cru vous donner pour ami ; si vous receviez de lui de fâcheux exemples, ou de mauvais conseils, ce serait bien alors d'en prévenir votre mère, afin qu'elle pût éloigner de vous cette dangereuse société. Dans ces deux circonstances, mes amis, votre conscience saura distinguer le motif qui vous fera parler. Ce n'est qu'à regret que l'enfant charitable et bon vient accuser un camarade ; l'enfant médisant, au contraire, y trouve un méchant plaisir.

La médisance serait moins commune, mes amis, si nous jugions les autres moins promptement, et avec plus d'indulgence. Vous vous hâtez bien de supposer que cette petite fille a tel ou tel défaut ; en êtes-vous bien sûrs ? en avez-vous la preuve ? Vous ne faites souvent que répéter la médisance des autres, vous condamnez sur un simple soupçon ; quand il s'agit

d'accuser, pourtant faudrait-il avoir la certitude de ne pas se tromper.

Et alors même que vous avez cette certitude, mes enfants, alors que vous ne conservez aucun doute sur les torts de votre compagne, n'y a-t-il donc pas moyen de l'excuser, et au moins ne voulez-vous pas la plaindre? Cette pauvre enfant fut mal élevée, peut-être? peut-être personne n'a-t-il songé à la reprendre, à la corriger? il est possible qu'elle soit née avec des inclinations moins heureuses que les vôtres; cela n'est pas sa faute, et tout imparfaite qu'elle est encore, qui sait si déjà elle ne s'est pas bien corrigée, si elle n'a pas fait plus d'efforts sur son caractère, que vous qui l'accusez n'en avez fait sur le vôtre? Rentrez en vous-mêmes, mes enfants, et le souvenir de vos propres défauts vous rendra plus indulgents pour les défauts d'autrui. Je vous conseille aussi de vous défendre de cet esprit moqueur, de ce penchant à tourner tout le monde en ridicule, à relever malignement dans les autres les plus petits travers. Un tel caractère se fait généralement détester, il annonce un esprit bien frivole, et, ce

qui est pis, un mauvais cœur. En effet, de quoi se moque-t-on le plus souvent, à votre âge surtout? D'une figure dont l'aspect est étrange, d'un langage auquel on n'est pas accoutumé; le dirai-je? d'une triste infirmité qui fait le désespoir du malheureux qui en est atteint, et qui pourtant n'est à vos yeux qu'un ridicule. Votre intention n'est pas mauvaise, je le sais; vous voulez seulement plaisanter et rire; mais songez combien une plaisanterie peut être blessante et causer de peine; songez, combien il serait méchant de rire de ce qui, pour un autre, est un sujet de chagrin.

Un peu de réflexion, de retenue, l'habitude du silence, du silence qui sied tant au jeune âge, vous préserverait de bien des fautes. C'est particulièrement le besoin de parler à tout propos et sans raison, qui vous rend médisants, railleurs, indiscrets, coupables devant Dieu, importuns et fatigants pour ceux qui vous entourent. La Sainte-Ecriture nous apprend que la multitude des paroles n'est pas sans péché, car il est difficile de parler beaucoup sans offenser Dieu ou le prochain; c'est là sans doute pour-

quoi nous devons un jour rendre compte de nos paroles inutiles. Veillez donc avec soin pour les éviter, et demandez à Dieu, mes enfants, qu'il vous aide à ne jamais faire un sot ni un méchant usage, des dons que vous avez reçus de sa bonté.



LA CURIOSITÉ.

Ne t'applique point à rechercher curieusement une multitude de choses inutiles.

ECCL. III. — 24.

Le curiosité est le désir de savoir, d'apprendre ce qu'on ignore; c'est une disposition heureuse et louable, quand elle porte à s'instruire de choses utiles, à orner sa mémoire de faits intéressants. On ne saurait trop encourager, mes enfants, une telle curiosité. Elle donne de l'ardeur pour l'étude, elle en fait surmonter les difficultés avec courage : elle vous serait donc avantageuse, à vous surtout, qui avez tant à apprendre, et qui trouvez souvent le

travail si ennuyeux. Il y a, je le sais, une curiosité naturelle à votre âge, mais malheureusement ce n'est pas celle dont nous parlions tout-à-l'heure. C'est une curiosité qui ne peut rien produire de bon, car elle est futile ou indiscrète, car elle vous porte à désobéir à vos parents, et peut ainsi vous devenir nuisible.

Ce que j'appelle, mes amis, une curiosité futile, c'est ce besoin de savoir des choses qui ne sont d'aucun intérêt, ni pour les autres ni pour vous-mêmes. Toutes ces nouvelles insignifiantes, ces bagatelles, ces riens que vous mettez un si grand prix à connaître, n'ont pas fait sur vous la plus légère impression, vous les oubliez aussitôt, et vous n'en avez retiré d'autre plaisir que celui de satisfaire dans le moment votre curiosité. Cette disposition vaine et puérile a l'inconvénient d'accoutumer votre esprit à une légèreté qui, plus tard, pourrait l'empêcher de s'intéresser à ce qui est véritablement utile.

Il résulte quelquefois de la curiosité des inconvénients plus graves encore, et pour le prochain, et pour soi-même. Presque toujours l'en-

fant curieux manque de discrétion; il veut savoir les secrets des autres, et cela n'est guère moins blâmable que de les révéler. Il se rend insupportable à tout le monde, par ses questions continuellement répétées; il s'informe de vos actions, de vos moindres paroles, de vos intentions même : il faudrait lui rendre compte de tout. Les grandes personnes s'entretiennent-elles à voix basse? l'enfant que l'on avait cru occupé de ses jeux, a tout écouté, tout entendu. Le fait-on sortir de la chambre pour causer plus à l'aise? poussé par la curiosité, il se tiendra près de la porte. Laisse-t-on par hasard sur la table une lettre, quelque papier? vite, le curieux s'en empare pour les lire. En vérité, j'en rougis pour lui, pour ce pauvre enfant, qui, dominé par son défaut, ne rougit pas lui-même de commettre une action si honteuse!

Je vous disais, mes amis, que souvent, la curiosité mène à la désobéissance, et, dans ce cas, elle peut devenir funeste. On a vu des enfants s'empoisonner, et mourir dans des douleurs cruelles, pour avoir voulu connaître ce que renfermait une fiole qui cependant avait été soi-

gneusement mise à l'écart. D'autres malheureux enfants se sont tués avec des armes à feu, que, malgré de sévères défenses, ils avaient eu la curiosité de tenir entre leurs mains.

Je ne dois pas vous laisser ignorer non plus la déplorable influence qu'un pareil défaut peut exercer sur l'esprit et le cœur. Tel enfant adresse à sa mère une question à laquelle celle-ci ne juge pas à propos de répondre : il ne se lassera pas d'aller répéter à chacun la même question, jusqu'à ce qu'il ait rencontré une personne assez faible pour consentir à satisfaire une indiscrète curiosité. Cette personne, probablement moins en état que la mère, de répondre à l'enfant, d'une manière juste et convenable, lui donnera, par son explication, des idées fausses ou mauvaises, qui, si elles sont pour le moment sans grands inconvénients, en entraîneront à coup sûr, de très graves pour l'avenir. Il en est de même pour les livres qu'on vous défend de lire, et que, dans un moment de solitude, vous avez peut-être été tentés d'ouvrir. Ce serait encore là une désobéissance fort blâmable, et dont les suites ne seraient pas moins à craindre.

Pour affaiblir votre penchant à la curiosité, je voudrais essayer, mes enfants, de vous préserver d'une erreur trop commune à votre âge : c'est de croire que les choses qu'on ne juge pas devoir vous dire, sont plus curieuses que tout le reste; c'est de supposer que les ouvrages, dont on ne vous permet pas la lecture, sont les plus intéressants de tous; il est à présumer au contraire, que vous les comprendriez très mal, et qu'ils ne sauraient ni vous amuser ni vous instruire.

Je veux vous rappeler ici quelques mots du saint-livre, que j'aime tant à vous citer. Un jour, c'était la veille de sa mort, Notre-Seigneur instruisant ses apôtres, leur parla de cette manière : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez les porter présentement. » N'en est-il pas de même pour vous, mes enfants? Vous êtes trop jeunes pour tout connaître, trop peu instruits pour tout comprendre. Attendez : il est des connaissances pour tous les âges, comme aussi des plaisirs ; assez de belles choses, assez de choses agréables et pleines d'intérêt, sont à votre portée, pour

qu'il ne vous reste rien à envier aux personnes plus âgées que vous. Ce serait bien plutôt aux grandes personnes, qui savent combien de choses tristes s'apprennent en avançant dans la vie, ce serait à elles d'envier l'heureuse ignorance de votre âge.



DE LA GOURMANDISE.

La tempérance est la santé de l'âme et du corps.

Ecc. xxx. — 37.

La gourmandise est un défaut si commun à votre âge, mes enfants, que je n'aurais malheureusement pas besoin de vous dire en quoi il consiste, s'il n'était bon toutefois d'en causer ensemble un moment. Etre gourmand, c'est manger et boire sans raison, avec excès et avidité. Ce vice a quelquefois des conséquences très funestes; ceux qui s'y abandonnent ont en général une mauvaise santé; ils se rendent souvent fort malades, et si l'on plaint de tout son cœur, les pauvres enfants qui souffrent d'un accident ou

d'une maladie que le bon Dieu leur envoie, on ne peut guère en vérité se sentir de pitié pour ceux qui ne souffrent que par leur faute. Les animaux, qui n'ont pas comme nous, mes enfants, une âme et de la raison, nous donnent parfois, sur la sobriété, des leçons bonnes à suivre.

La gourmandise poussée à l'excès, peut mener à l'intempérance, vice grossier et dégradant, qui, en privant l'homme de l'usage de sa raison, le rend un objet de mépris, et le fait descendre au dessous de la bête: il suffit d'avoir été bien élevé, pour se préserver d'un si honteux penchant.

Mais il y a, mes petits amis, une autre sorte de gourmandise, qui, chez les enfants, est plus commune que la première, et qui, pour être bien plus excusable, n'est cependant pas sans inconvénient. Vous devinez déjà que je veux parler de la friandise : elle consiste à n'aimer que certains aliments délicats, recherchés, et à en manger immodérément. Sans doute, il n'est pas défendu de préférer un mets à un autre, ni de trouver une sorte de plaisir à manger ce qui

paraît bon, il n'est pas ordonné non plus de manger les choses, pour lesquelles on éprouve une véritable répugnance; mais Dieu exige de nous, que nous soyons sobres, c'est-à-dire simples et modérés dans notre nourriture; nous devons la prendre, plutôt pour entretenir nos forces, que pour satisfaire notre goût, et au moins ne jamais faire, des aliments, un usage qui serait plus nuisible qu'utile à notre santé.

En vous habituant, dès l'enfance, à la sobriété, vous remplirez plus tard avec moins de peine les préceptes de l'Eglise, qui, pour nous faire expier nos péchés, nous prive d'une partie de notre nourriture à de certaines époques de l'année.

Mes chers enfants, avant de finir cet entretien, faisons ensemble une réflexion. Il y a, dans le monde, une foule de pauvres enfants, qui, placés dans une situation bien moins heureuse que la vôtre, manquent souvent du nécessaire; pour ces pauvres petits, qui n'ont pas même du pain en abondance, ce que vous dédaignez à vos repas serait certainement un grand régal et ils appelleraient un festin, ce qui paraît être un

mauvais dîner à votre délicatesse : pensez quelquefois à cela, mes amis, et vous ne serez plus, à l'avenir, si difficiles à satisfaire.



DE LA COLÈRE.

> Ne soyez pas prompt à vous mettre en colère, car la colere repose dans le cœur de l'insensé.
>
> Ecclésiast. VII. — 10.

De tous les défauts auxquels nous sommes malheureusement sujets, mes amis, il n'en est pas qui se montre à un âge plus tendre que celui dont je vais vous parler aujourd'hui. Les tout petits enfants ressentent déjà quelquefois de la colère; ils la témoignent par des cris, par des mouvements d'impatience, et chez eux, comme chez les grandes personnes, la colère est produite par la contrariété. Ces petits êtres, dont l'intelligence est encore si peu développée,

qui sont entièrement dépourvus de raison, et qui ne peuvent parler enfin, pour se plaindre, ou pour indiquer ce qu'ils désirent, n'ont d'autre moyen de se faire entendre, que les pleurs : et si l'on ne comprend pas leurs pleurs, assurément il est naturel qu'ils s'impatientent et qu'ils se fâchent. Mais nous, mes amis, nous avons, pour nous conduire, la raison, la réflexion, le sentiment de nos devoirs, la connaissance de la loi de Dieu : comment nous laissons-nous donc entraîner à la colère? Comment se peut-il que le moindre obstacle à notre volonté ou à nos plaisirs, nous révolte parfois, au point de nous faire parler et agir, comme si nous étions atteints de folie?

Et je n'exagère pas, mes enfants; une personne en colère ne se possède plus; son visage est altéré, tout son corps tremble; elle n'a plus de raison, c'est une véritable folie : que de blasphèmes alors contre Dieu! que de paroles injurieuses contre le prochain! Combien d'actions mauvaises, combien même de crimes odieux résultent tous les jours de cette funeste passion!

Sentez-vous, mes chers enfants, la nécessité

de corriger, dès vos jeunes années, tout penchant à la colère? Plus tard, cela vous deviendrait bien difficile, et cet effort vous coûterait beaucoup de peine; car dans l'enfance, mes amis, nous sommes encore maîtres de nos défauts, mais si malheureusement nous les laissons une fois s'enraciner dans notre cœur, bientôt nos défauts deviennent nos maîtres. Combattez donc avec courage vos mauvaises inclinations, réprimez, aussitôt que vous commencerez à les ressentir, les moindres mouvements d'impatience. Ne dites pas, comme cela arrive trop souvent aux personnes sujettes à se mettre en colère : je ne saurais m'en empêcher; c'est mon caractère. Quand une fois on s'est excusé de cette manière, il semblerait vraiment qu'on fût dispensé de chercher à se vaincre. Vous comprenez cependant, mes amis, combien ce prétexte est vain; chacun pourrait en effet y recourir pour excuser ses propres défauts, et c'est précisément parce qu'on se reconnaît de mauvais penchants qu'il faut travailler sur soi-même. C'est ainsi que saint François de Sales, naturellement enclin à la colère, parvint cependant,

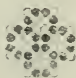
à force de combats, à se rendre le plus doux des hommes.

Quels moyens faut-il employer pour vaincre le penchant à la colère? Le premier de tous est la prière, mes enfants; sans la prière, ne l'oublions jamais, nous ne pouvons rien : il faut donc demander à Jésus-Christ, qui nous a laissé l'exemple d'une inaltérable douceur, la grâce de pouvoir nous rendre maîtres de cette vivacité qu'il réprouve. Employons aussi, pour la corriger, le silence et la réflexion. Quand on est disposé à se fâcher, rien de mieux que de se taire; autrement, on s'expose à laisser échapper des paroles que l'on regretterait ensuite; on s'expose à mal répondre à ses parents, par exemple, et combien, lorsque la colère serait passée, ne se reprocherait-on pas une telle faute!

Enfin, mes amis, réfléchir sur ses défauts, est aussi un moyen de s'en corriger. Quelles sont, dites-moi, les causes les plus ordinaires de votre humeur, de votre impatience, de simples contrariétés? mais un peu de réflexion apprend à s'y soumettre; des observations, des

réprimandes? mais la réflexion pourra vous enseigner encore que ces réprimandes ont pour objet votre bien, que c'est un tort de ne pas les recevoir avec douceur, et même avec reconnaissance.

La douceur, mes chers amis, est une des vertus les plus agréables à Dieu. Elle convient particulièrement à l'enfance, dont elle fait un des plus grandscharmes. La douceur est une vertu qui déjà trouve ici-bas sa récompense ; par elle on se fait aimer; ceux qui en sont doués ne rencontrent guères autour d'eux que bienveillance, et Notre-Seigneur a dit : « Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. »



DE LA PARESSE.

> Allez à la fourmi, ô paresseux ! considérez sa conduite et devenez sage.
>
> PROV. VI. — 6.

La paresse est une négligence habituelle, et un dégoût volontaire de ses devoirs.

Une négligence habituelle, vous le comprenez, mes enfants, est autre chose qu'une simple omission : il peut nous arriver de manquer parfois à quelques-unes de nos obligations, sans que, pour cela, nous soyons coupables de paresse. Le dégoût de ses devoirs, à cause de la gêne qu'ils imposent, de la difficulté de les remplir, n'est pas de la paresse non plus, si ce dé-

goût est involontaire, et si d'ailleurs, on cherche à le surmonter. Mais, négliger ses devoirs par une sorte de langueur et d'indolence, y manquer parce qu'on ne veut pas se donner la moindre peine, supporter le plus léger ennui, c'est bien là être véritablement paresseux, et mériter ce reproche de l'Ecriture sainte, si honteux pour des hommes : « *Allez à la fourmi, ô paresseux, considérez sa conduite et devenez sage.*

La paresse entraîne après elle de nombreux défauts : elle produit l'oisiveté, et l'oisiveté, dit encore l'Ecriture, est la mère de tous les vices.

La paresse produit aussi la perte de temps, qu'il ne faut pas confondre avec l'oisiveté. Perdre le temps, ce n'est pas demeurer à ne rien faire, mais c'est ne pas faire du temps un bon usage, ne pas l'employer utilement, et selon la volonté de Dieu : à votre âge, mes enfants, on connaît mal le prix du temps, la vie semble si longue! le terme en paraît si loin encore! on s'imagine ne jamais devoir l'atteindre ! on se repose avec confiance sur l'avenir, pour réparer le temps perdu. On ne peut cependant, hélas !

compter sur l'avenir, il n'appartient à personne, et le moment présent est le seul dont nous puissions disposer. Sachez donc le mettre à profit, mes enfants, et soyez bien convaincus que vous ne recueillerez plus tard, que ce que vous aurez semé dans votre enfance.

Un des plus fâcheux résultats de la paresse est la tiédeur. La tiédeur est une sorte d'insouciance dans le service de Dieu et dans le soin de son salut. On fait des prières, mais sans goût, sans ferveur; on assiste à la messe, mais sans piété. Dieu, mes enfants, pourrait-il agréer de tels hommages? La tiédeur n'est pas moins à craindre dans l'accomplissement de nos autres devoirs. En effet, si l'on se borne à fuir ce qui est vraiment défendu, sans avoir de zèle pour le bien, pour la pratique des bonnes œuvres, que devient-on? des serviteurs inutiles, de ces arbres condamnés au feu par Notre-Seigneur, parce qu'ils ne produisaient rien de bon!

Il faut combattre le penchant à la paresse, mes enfants, par une sainte activité, par l'amour du travail et le zèle pour l'étude. L'étude, les leçons régulières de chaque jour, voilà surtout

ce qui répugne à votre paresse! L'époque de votre éducation est cependant arrivée; bien ou mal, cette éducation doit se faire : pourquoi donc ne pas apporter au travail l'ardeur qui vous y ferait trouver de l'intérêt et du plaisir? Pourquoi toujours penser qu'il est ennuyeux d'apprendre, et jamais qu'il peut être agréable de savoir? Dans quelques années, seriez-vous bien aises de passer pour des ignorants? Non sans doute. Eh bien! la paresse pourrait avoir pour vous un résultat plus triste encore, celui de vous enlever souvent le moyen d'être utiles aux autres.

D'ailleurs, mes chers enfants, le travail est un devoir, un devoir imposé aux hommes. Dieu nous dit à tous, comme à notre premier père : « *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.* » Ce n'est pas que tous, nous soyons obligés à travailler de nos mains, à labourer la terre : par une triste nécessité, dont les bons cœurs gémissent, mais qui entre dans les desseins de la providence, il y a des riches et des pauvres ici bas; les uns ont tout en abondance et sans peine; les autres souffrent des privations nombreuses, et ne peuvent gagner le nécessaire que par de ru-

rudes travaux; mais, et ne vous y trompez pas, mes enfants, ceux même qui ont reçu la fortune en partage, ne sont pas pour cela dispensés de l'obligation du travail. Jetez les yeux autour de vous : vous verrez que, parmi les gens raisonnables, et comprenant bien leurs devoirs, il n'en est pas un qui ne soit occupé d'un travail quelconque, et ne fasse de son temps un utile emploi.

Voudriez-vous donc, mes enfants, être les seuls à ne rien faire? Vous qui voyez tout le monde travailler, vous, pour qui tant de personnes travaillent, serez-vous donc toujours à murmurer pour les simples devoirs qu'on vous impose? Ah! ce serait de votre part une grande ingratitude envers le Seigneur, qui, de préférence à tant d'autres, vous a fait naître dans une position si heureuse! Peut-être ne vous est-il jamais arrivé de songer à cela; peut-être n'avez-vous jamais, par exemple, réfléchi à la dure condition des enfants de votre âge? Eh bien! quand je devrais affliger vos jeunes cœurs, je veux, pour corriger votre paresse, vous dire ici quelques mots du travail des enfants des pauvres.

Les enfants les plus à plaindre ne sont assurément pas ceux de la campagne, et cependant, n'en avez-vous pas rencontré souvent, qui, partis avant le jour, à travers la neige, et par un froid vent de bise, rapportaient à la maison des charges de bois mort, bien lourdes pour leurs petites épaules ? C'est là, mes amis, une de leurs occupations de l'hiver. L'été, ces pauvres enfants, courbés tout le jour à l'ardeur du soleil, sont à glaner quelques épis de blé au temps de la moisson. Ainsi, commencent-ils, dans un âge très tendre, une vie de travail et de peine!

Et ces petits Savoyards, venus à pied de bien loin, pour gagner leur pain dans nos villes, eux dont, l'hiver, vous entendez la voix au point du jour, lorsqu'ils parcourent les rues en offrant leurs services, savez-vous, mes enfants, pourquoi, lorsque que vous traversez la place où ils viennent de vous frayer un passage, ils tendent vers vous leur main noircie, en vous demandant d'une voix plaintive : « un petit sou, s'il vous plaît » ? C'est que, placés pour la plupart chez des maîtres durs et avides, ces pauvres enfants sont obligés de leur rapporter une certaine

somme chaque jour, sous peine d'être maltraités, battus, privés peut-être de leur misérable souper du soir!

Ces enfants sont bien malheureux sans doute; pourtant, il en est de plus malheureux encore. Dans les manufactures où se fabriquent la laine, le coton, la soie, dont on vous fait de chauds vêtements ou d'élégantes parures, dans des ateliers humides, malsains, infects, végètent, comme emprisonnés, des centaines d'enfants, de qui, à l'âge de huit à dix ans, l'on exige douze heures d'un travail assidu et monotone. Continuellement employés au même ouvrage, ils deviennent en quelque sorte une pièce des machines près desquelles ils travaillent; leur intelligence reste engourdie, leur santé s'altère, souvent leur cœur se corrompt par l'influence des mauvais exemples. Eloignés de leurs parents, beaucoup de ces pauvres petits ne connaissent aucune des douces émotions de la famille; personne n'est là pour s'occuper d'eux, personne ne les aime. Le soir, après leur journée, jamais une bonne parole, jamais une caresse. Un repas bien chétif, un peu de paille pour dormir, voilà ce

qui les attend. Recommencer le lendemain et puis toujours, voilà leur vie !

Et vous, mes chers enfants, vous apprenez la musique, le dessin, l'histoire! Ces études si attrayantes peuvent déjà vous intéresser, et plus tard, elles deviendront pour vous la source de vraies jouissances. Les leçons vous sont données, ou par une mère pleine de bonté, de douceur, de patience, ou par des maîtres remplis d'indulgence et de politesse. Le travail est réglé d'après vos forces; on le facilite par les meilleures méthodes; on cherche à le varier pour vous le rendre plus agréable; il est entremêlé de repos, de récréations. Chacun de vos efforts reçoit un encouragement, le moindre de vos progrès une récompense, et vous êtes paresseux? et vous osez vous plaindre? Oh non! vous ne vous plaindrez plus. Le souvenir des malheureux petits êtres condamnés à mener une vie si dure, se présentera désormais à votre esprit, et vous rendra honteux de votre mollesse; vous penserez aussi à ce divin enfant Jésus, qui, tout Dieu qu'il était, voulut bien consacrer presque entièrement sa vie à partager les obscurs travaux

de son père adoptif. Un tel exemple, mes amis, enlèvera toute excuse à votre lâcheté.

Alors, si vous venez à rencontrer un de ces enfants gagnant à grand'peine la nourriture de chaque jour, vous plaindrez sa misère, mais du moins vous n'aurez plus à rougir pour vous-mêmes. Vous pourrez vous dire intérieurement : « Moi aussi je travaille, sinon comme toi, pauvre petit, du moins autant que mes parents le désirent, autant que Dieu l'exige de moi. »



DE LA PATIENCE ET DU COURAGE.

Vous posséderez vos âmes par la patience.

S.-Luc. xxi — 19.

En est-il parmi vous, mes enfants, dont le cœur ne se soit ému au récit de quelque belle action, d'un trait de dévoûment ou de courage? En est-il un seul qui pourrait n'être pas frappé d'admiration pour l'héroïque constance des martyrs, la valeur guerrière de Jeanne d'Arc, les exploits de Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche? Assurément il est naturel que ces grands souvenirs produisent une vive impression sur des enfants bien nés, qu'ils leur inspirent le désir de pouvoir imiter un jour de si beaux modèles.

Mais ce serait une erreur de croire que le courage n'est utile qu'à la guerre, ou dans de grands périls. Il en faut encore dans les circonstances les plus communes, les plus ordinaires de la vie. Le courage, mes chers enfants, ce n'est pas seulement le sang-froid, la valeur, l'audace : c'est également la résignation et la douceur dans les contrariétés et les souffrances ; c'est l'effort fait sur soi-même pour accomplir un devoir. Ces différentes sortes de courage, vous le comprenez, sont nécessaires à tout le monde, à tous les âges. L'enfant, lui-même, trouve souvent l'occasion de les exercer. Essayons de nous en convaincre par des exemples familiers, choisis dans votre propre histoire.

Vous êtes dans l'attente d'une partie de plaisir ; le jour arrive : un évènement imprévu dérange tous vos projets. Le temps est contraire ; vos amis n'ont pu venir. Il en coûte, je le sais, de renoncer à un plaisir que l'on s'était promis depuis long-temps peut-être ; mais ce n'est la faute de personne, et personne n'y peut rien. Est-il donc courageux, est-il seulement raisonnable de se désespérer d'une contrariété comme d'un vrai

malheur, de témoigner tout le jour de la mauvaise humeur et du dépit, de faire souffrir les autres d'un mécompte dont ils ne sont pas la cause? Le courage, mes amis, consisterait alors à prendre son parti de bonne grâce, à se dire : « Eh bien! nous serons plus heureux une autre fois! » L'enfant véritablement chrétien ajouterait : « Mon Dieu, je vous ai quelquefois offensé dans mes récréations : ne serait-ce pas pour cela que vous m'enlevez aujourd'hui ce plaisir? Que votre volonté soit faite! »

Les souffrances auxquelles nous sommes exposés, mes enfants, sont encore des occasions de nous exercer à la patience. La bonne comme la mauvaise santé, nous viennent également de Dieu : nous devons mettre à profit l'une et l'autre.

La première chose à faire dans vos maladies, c'est de vous soumettre à la volonté divine, à cette volonté toujours adorable. C'est d'accepter, avec calme et résignation, de la main de Dieu, les maux qu'il vous envoie; vous n'oserez pas trop vous plaindre de vos douleurs, chers enfants, si vous songez à celles que Notre-Sei-

gneur a bien voulu souffrir, par amour pour nous. D'ailleurs, la tranquillité que ces pieux sentiments inspirent, adoucira vos maux, tandis que l'agitation, l'impatience les augmenteraient sans doute, et les rendraient par là plus difficiles à guérir.

Un second devoir pour les malades, c'est de ne point refuser ce qui est prescrit par le médecin, et de se soumettre aux précautions qu'il exige. Quelque désagréable que cela puisse être, il est encore bien plus pénible de souffrir. Et quand du reste, vous n'auriez pas cette raison pour vous-mêmes, chers enfants, ayez-la pour vos parents; pour vos parents si affligés de vous voir malades, et que le rétablissement de votre santé peut seul récompenser des tendres soins qu'ils vous prodiguent.

Il ne faudrait pas, mes amis, que le temps de la convalescence, devînt pour vous, comme cela n'arrive que trop souvent aux enfants, un temps de caprice et d'oisiveté complète. A cela, doit encore vous servir le courage. S'il ne vous est pas possible de reprendre vos études, du moins, pouvez-vous occuper votre esprit de salutaires

réflexions. Combien de pauvres enfants, par exemple, n'ont pas, comme vous, lorsqu'ils sont malades, de bons parents, de tendres amis pour les soigner, d'habiles médecins pour les guérir, un lit bien chaud pour se coucher, et mille moyens de se distraire! Si jamais vous n'aviez été malades vous-mêmes, jamais peut-être n'auriez-vous eu pitié de ceux qui le sont. Peut-être aussi n'auriez-vous pas su, comme aujourd'hui, à quel point vous êtes chers à votre famille. Voilà pourtant les bons effets que produit un malheur supporté avec courage.

Vous le voyez, mes enfants, nous avons continuellement besoin de cette vertu. Appliquez-vous donc à l'acquérir, exercez la chaque jour sur vous-mêmes. Vos défauts, vos mauvaises inclinations, voilà des ennemis à combattre, animez-vous d'un saint zèle pour les vaincre. A défaut d'une louable ardeur, qui ne manque, hélas! que trop souvent, ayez du moins la bonne volonté qui est encore une sorte de courage; ce courage, il ne sera ni vu, ni admiré des hommes, mais Dieu, qui en est témoin, saura le récompenser.

DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Qui vous écoute, m'écoute.
S.-Luc. x. — 16.

Lorsque vous entendez parler de l'Eglise, mes enfants, il ne s'agit pas toujours de la maison du Seigneur, du temple saint où vous allez offrir à Dieu vos prières. Le mot *Eglise* signifie encore *Assemblée*. On donne ce nom à l'assemblée des fidèles ; on s'en sert aussi pour désigner l'autorité des supérieurs ecclésiastiques. Quand, par exemple, on dit : « la volonté de l'Eglise, les commandemens de l'Eglise », cela exprime les lois établies par les pasteurs pour gouverner les fidèles.

L'Eglise, comme l'enseigne le catéchisme, est donc la société des fidèles, qui, sous la conduite des pasteurs légitimes, ne font qu'un même corps, dont Jésus-Christ est le chef. Je veux chercher, mes amis, à vous bien faire comprendre cette explication.

D'abord, on entend par *Fidèles*, les personnes qui ont reçu le baptême, et qui croient en Jésus-Christ. La réunion de ces fidèles forme une société sainte. Sans se connaître, et sans habiter le même pays, ils sont unis entre eux comme les membres d'une seule famille. Tous ils reçoivent la même instruction, les mêmes sacrements; tous ils récitent les mêmes prières, aiment le même Dieu, attendent de lui le même bonheur. Pour apprécier cette parfaite union entre tous les fidèles, on dit, mes enfants, qu'ils ne forment qu'un seul corps.

Les fidèles sont gouvernés par des chefs appelés *Pasteurs*, parce qu'ils conduisent le troupeau de Dieu. Le pape, ou le souverain pontife, est le premier pasteur de l'Église. C'est le successeur de saint Pierre. Il est le chef, non-seulement des fidèles, mais des autres pasteurs. Dans

tout ce qui concerne la religion, nous lui devons une entière obéissance. Au-dessous de lui sont placés les archevêques et les évêques, puis aussi les simples prêtres, chargés de les aider dans leur saint ministère.

Tous ces pasteurs sont appelés *légitimes*, parce qu'ils sont établis de Dieu lui-même, et choisis à l'aide du Saint-Esprit.

Enfin, mes amis, Jésus-Christ est le chef suprême de l'Église. Il la gouverne du haut du Ciel, et, bien que ce soit d'une manière invisible, cependant nous n'en pouvons douter. Par la seule puissance de Dieu, en effet, douze pécheurs ignorants et pauvres ont pu fonder l'Église; par la seule grâce de Dieu, l'Église a pu se conserver, malgré mille obstacles, malgré les persécutions de ses ennemis; et c'est encore par les inspirations que l'Église reçoit de l'Esprit de Dieu, qu'elle enseigne toujours la vérité aux fidèles.

C'est un bien grand malheur, mes enfants, que tous les hommes ne soient pas des chrétiens, et que tous les chrétiens ne soient pas des enfants de l'Église. Il existe encore des pays

où Dieu n'est pas connu : ce sont les pays idolâtres. Il y a des peuples qui adorent Dieu, mais qui refusent de croire que son divin Fils soit descendu sur la terre : ce sont les Juifs et les Mahométans. Il y a des hommes enfin qui ont retranché de leur foi, une partie des vérités que l'Église enseigne, et qui ne sont plus soumis à son autorité : ce sont les hérétiques et les schismatiques, connus généralement sous le nom de *Protestants*. Chacune de ces différentes sociétés, croit enseigner la vérité, et se vante d'être la véritable église : toutes sont dans l'erreur, mes enfants. Il n'y a qu'une seule Église qui soit celle de Jésus-Christ : l'Église catholique, apostolique et romaine.

On l'appelle *Catholique*, ce mot veut dire universelle, parce qu'elle subsistera dans tous les temps, et qu'elle est la plus généralement répandue dans l'univers; *apostolique*, parce que ses enseignements nous viennent des apôtres, et que ses ministres sont leurs successeurs; *romaine*, parce que le pape, chef de l'Église, réside à Rome.

L'Église, mes amis, ne peut jamais se trom-

per dans ce qu'elle nous enseigne. La promesse de Jésus-Christ nous en donne l'assurance. Aussi Notre-Seigneur veut-il que nous soyons soumis à l'Église, comme à lui-même. « Qui vous écoute, m'écoute, et qui vous méprise, me méprise », disait-il aux apôtres. Les commandements de l'Église, bien connus de vous, mes enfants, ne sont donc pas moins obligatoires que ceux de Dieu. Il en est plusieurs cependant, dont on est dispensé à votre âge; mais il faut remplir exactement les autres, et vous promettre, pour le temps où vous serez plus grands, une fidélité entière à chacun d'eux. Cette fidélité, outre qu'elle est un devoir rigoureux, nous donne le moyen de nous montrer reconnaissant envers Dieu, de ce qu'il a bien voulu nous accorder la grâce de naître dans la véritable Église.

Il ne saurait y avoir, mes enfants, de plus grand bonheur que celui-là, et nous ne pouvons en remercier trop souvent le Seigneur. Mais souvenons-nous de profiter de cette grâce pour faire notre salut : autrement, Dieu serait en droit de nous juger plus sévèrement que d'autres.

N'allez pas oublier non plus, mes chers enfants, que, d'être catholique, c'est un bonheur, et non pas un mérite; nous n'avons ni le droit de nous enorgueillir d'être dans la vraie religion, ni celui de mépriser les autres, parce qu'ils n'en sont pas. Il faut plaindre ces pauvres égarés, et prier Dieu de les ramener dans la bonne route, dans le chemin qui seul conduit au Ciel. Et si, par hasard, vous vous trouviez élevé avec des enfants d'une religion différente de la vôtre, gardez-vous, mes amis, de les tourmenter sur leurs croyances. Que votre zèle n'aille pas jusqu'à vouloir les convertir; vous n'êtes nullement chargés de ce soin. Mais appliquez-vous à leur donner toujours de bons exemples, montrez-leur qu'un enfant catholique est le plus docile, le meilleur, le plus aimable des enfants; par là, vous leur ferez aimer votre religion : les bons exemples, d'ailleurs, sont encore une manière de prêcher : c'est la seule, mes enfants, qui soit permise à votre âge.

DEVOTION A LA SAINTE VIERGE.

Mon fils, voilà votre mère.
St. Jean. xix. — 27.

Me voici, maintenant, sainte Vierge Marie, au moment de parler à mes enfants, de vos grandeurs et de votre amour; au moment de leur apprendre à vous chérir, à vous prier. Je n'ai rien tant à cœur, vous le savez, que de leur donner envers vous, cette piété solide et tendre, qui est à-la-fois pour nous, sur la terre, une sauve-garde et un appui. Mais, pour y réussir, il me faut, ô Marie, le secours de votre pro-

tection puissante, et je viens aujourd'hui l'implorer. Daignez bénir cette instruction, pour la rendre salutaire et persuasive ; daignez bénir aussi ces chers enfants, qui bientôt, je veux l'espérer, vous aimeront comme une mère ; permettez que, sous votre tutelle, ils s'élèvent dans l'innocence et la sagesse, à côté de l'enfant Jésus !

Toute la dévotion envers la sainte Vierge, mes amis, repose, pour ainsi dire, sur ces deux noms que l'Eglise se plaît à lui donner sans cesse : *Marie, mère de Dieu, Marie notre mère.* En effet, nous devons honorer Marie comme la mère de Dieu, et invoquer sa puissance ; nous devons aimer Marie comme une tendre mère, et nous confier en sa bonté.

Quelle grandeur que celle de la mère d'un Dieu, mes enfants ! y avez-vous jamais pensé ? saurez-vous jamais la bien comprendre ? La sainte Vierge a donné naissance au Dieu fait homme pour nous sauver. Elle a nourri de son

lait, et porté dans ses bras, celui qui créa le monde ; et le Dieu qui commande au Ciel et à la terre voulut bien lui être soumis. Si, en raison de leur élévation, nous rendons des honneurs aux princes, aux grands de la terre, combien plus d'hommages et de louanges ne devons-nous pas à Marie, dont la gloire surpasse infiniment celle de toutes les créatures ; à Marie, la reine des anges, assise dans le Ciel, près du trône même de Dieu !

Après avoir rendu gloire à la sainte Vierge, comme à la mère de Dieu, ayons recours, mes enfants, à sa divine protection, adressons-nous à sa puissance. Jésus, qui, sur la terre, fut le modèle d'un bon fils, et qui daigna faire son premier miracle à la prière de sa mère, voulut, pour notre bonheur, la rendre dans le Ciel la dispensatrice de ses bienfaits. Il voulut que toujours elle pût s'adresser à lui, sans crainte d'être refusée ; aussi, voyez, mes enfants, quelle est la confiance des chrétiens dans la puissance de la sainte Vierge !

Les biens de la terre sont-ils en souffrance, par suite de l'humidité ou de la sécheresse des sai-

sous? Le laboureur voit-il ses moissons menacées par des temps contraires? Une ville vient-elle à être frappée d'un fléau destructeur? Chacun élève la voix vers Marie, on promène en tous lieux sa bannière, on se presse autour de son autel. C'est à Marie que l'on s'adresse; à Marie, appelée de tous temps, par l'Eglise, *le secours des chrétiens.*

Une famille est-elle dans l'inquiétude et dans les larmes, à cause de la maladie d'un de ses proches? A qui s'adressera-t-elle pour obtenir la guérison de celui qu'elle aime si tendrement? A Marie, *la santé des infirmes.*

Un malheureux gémit-il sous le poids d'un bien cruel chagrin: à qui va-t-il ouvrir son pauvre cœur? A Marie, *la consolatrice des affligés.*

Enfin, le coupable qui pleure sur sa faute et qui, cependant, redoute encore la justice de Dieu, à qui viendra-t-il demander un peu de confiance? A Marie, *le refuge des pécheurs.*

Oui, mes enfants, dans tous leurs besoins, leurs ennuis, leurs souffrances, hélas! et dans leurs fautes, à chaque heure de la vie et au moment de la mort, le chrétien s'adresse à Marie. Son nom

seul le rassure, il lui est doux de le prononcer. Et cela pourrait-il nous surprendre? Non, sans doute, mes enfants. Marie est pleine de puissance, car elle est la mère de Dieu; elle est aussi pleine de bonté, car elle est notre mère.

Quelle mère se montra plus tendre pour ses enfants! Jamais on ne l'implore en vain; jamais elle ne ferme l'oreille à nos prières. Aussi, partout la reconnaissance des fidèles s'empresse d'élever des monuments en son honneur. Dans les pays catholiques, pas un village où ne se trouve une chapelle, un autel, ou quelque simple image consacrée à Marie; pas un lieu où elle ne soit invoquée sous les noms vénérés de *Notre-Dame de bon secours*, *Notre-Dame de la délivrance, Notre-Dame de la consolation*, *du miracle, de la pitié!*

Il est de ces chapelles où, tous les ans, à de certaines époques, se rendent en pélerinage des milliers de fidèles, venus à pied de bien loin. Suivons-les, mes enfants. Quelle joie pour ces bons pélerins, d'arriver au terme de leur long voyage! d'apercevoir, au milieu des arbres, le toit de l'humble chapelle où ils espèrent obte-

nir une grâce tant désirée. Ils entrent en chantant les louanges de la mère de Dieu, et vont en foule s'agenouiller sur les dalles de pierre.

Les fidèles qui, avant eux, ont visité cette chapelle, y ont laissé des témoignages touchants de leur reconnaissance envers Marie, pour les bienfaits obtenus à sa prière. Des tableaux, des inscriptions, des *ex voto* sans nombre, couvrent les murs et les piliers. La statue de la sainte Vierge, placée au milieu de l'autel, est couverte de somptueux habits, et, au cou de l'enfant Jésus, qu'elle porte dans ses bras, est suspendue la modeste croix d'argent, seule parure de la pauvre femme du pêcheur. Quelques matelots, échappés à un horrible naufrage, vinrent offrir à Marie un petit vaisseau de bois artistement travaillé. Amené par ses parents, un pauvre jeune homme infirme, se traînant à grand'-peine, appuyé sur deux bâtons, retrouva jadis dans ce saint lieu la force et la santé; en mémoire de sa guérison miraculeuse, il suspendit, près de l'autel de Marie, ses béquilles devenues inutiles. Le souvenir de ce miracle, la vue de ces pieuses offrandes viennent encore aug-

menter la ferveur et la confiance des pélerins.

Pour vous, mes chers enfants, vous n'avez en ce moment ni pélerinage à faire, ni miracle à demander, mais vous avez besoin de grâces nombreuses, et plus précieuses encore que celles qui ont pour objet la santé. Malheureusement, bien des défauts vous dominent encore, et vous empêchent de devenir l'enfant pieux et docile que Dieu veut trouver en vous. Pour vous corriger, il faut implorer la sainte Vierge, la prier sans cesse, vous adresser à elle avec amour, avec une confiance toute filiale. Vous êtes ses enfants, et, par la volonté de Dieu, et par le vœu de votre propre mère. Dès le moment de votre naissance, sa piété vous consacra à la sainte Vierge, appela sur votre tête ses divines bénédictions. Pauvre mère! elle n'ignorait pas que ses soins les plus dévoués, le sacrifice même de sa vie ne pouvaient vous préserver de tous les dangers, vous obtenir toutes les grâces; c'est pour cela que, dès vos plus tendres années, elle voulut vous placer sous la protection de Marie, la plus puissante comme la meilleure des mères.

Nous ne saurions mieux honorer la sainte

Vierge, mes chers enfants, qu'en cherchant à retracer, dans notre conduite, les vertus dont elle nous a laissé l'exemple, car elle tient plus encore à notre sanctification qu'à nos hommages. Toutefois, c'est un devoir pour nous de rendre hommage à Marie, par les prières que l'Eglise lui adresse, et par les saintes pratiques établies en son honneur. Ne pouvant ici, mes amis, vous les indiquer toutes, je me bornerai à vous parler de deux d'entre elles, la *Salutation angélique et le saint Rosaire.*

La *Salutation angélique* fait partie de nos prières de chaque jour. L'Eglise la met dans la bouche de ses enfants, aussitôt après l'*Oraison dominicale*, pour leur montrer, sans doute, combien elle doit avoir de prix à leurs yeux. Cette prière est appelée *Salutation angélique*, parce qu'elle commence par les paroles que l'ange Gabriel adressa à la sainte Vierge, en lui annonçant qu'elle allait devenir la mère de Dieu. Nous empruntons le langage de l'ange, mes amis, parce que nous n'en connaissons pas de plus glorieux pour notre mère. Nous saluons du fond de notre cœur cette vierge pleine de grâce, tant

aimée du Seigneur, mère de l'enfant béni, qui vient pour nous sauver; et puis, venant à nous rappeler le besoin continuel que nous avons de son appui, nous ajoutons avec l'Eglise : Sainte Marie, mère de Dieu, soyez aussi notre mère; priez pour nous, pour nous pauvres pécheurs, maintenant où votre protection nous est si nécessaire, et à l'heure de notre mort, afin que nous puissions vous retrouver au Ciel.

Parmi les pratiques de dévotion envers la sainte Vierge, une des plus répandues chez les chrétiens, est le *rosaire*, dont le chapelet est l'abrégé. Cette dévotion est très ancienne, mes enfants; Dieu l'inspira à saint Dominique, au commencement du treizième siècle, comme un puissant moyen de convertir les hérétiques, très nombreux alors, et qui, malheureusement, attaquaient la religion dans notre pays. Des effets si miraculeux furent attribués à cette prière, qu'elle se répandit bientôt dans toute l'Eglise, et qu'elle fut adoptée par les plus grands saints, par les monarques les plus puissants.

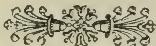
Je ne saurais trop vous recommander, mes amis, de suivre, dès votre enfance, cette sainte

pratique. Sans doute, le rosaire en entier fatiguerait votre attention ; mais une simple dizaine de chapelet, récitée chaque jour avec piété, n'aura pas cet inconvénient, et vous méritera les bénédictions de Marie. Peut-être cependant, vous arrivera-t-il de rencontrer des personnes qui n'auront pas, comme vous, l'usage de cette antique et naïve dévotion. « A quoi bon, dirontelles, répéter ainsi la même prière ? Le chapelet convient seulement à ceux qui ne savent pas lire : c'est la prière des pauvres gens. » Tel est bien souvent le langage du monde.

Pourquoi répéter la même prière? Eh ! mes enfants, le pauvre aveugle assis sur le bord du chemin par où Jésus passait, ne variait pas plus que nous sa prière, quand il implorait Notre-Seigneur : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi » ! s'écriait-il seulement ; « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » et il fut guéri.

Le chapelet n'est bon que pour ceux qui ne savent pas lire ; c'est la prière des pauvres gens ! Quoi ! Seigneur, y aura-t-il donc des prières pour les riches et des prières pour les pauvres ? Au pied de vos autels, ne régnera-t-il donc pas

entre vos enfants une sainte égalité? Mon Dieu, n'avons-nous pas tous à vos yeux les mêmes besoins, n'avons-nous pas tous, hélas! les mêmes misères! Le chapelet est la prière du pauvre? mais c'est précisément ce qui me le rend cher, et c'est pour cela que j'aime à le dire. Tant mieux, ah! tant mieux, mes enfants, si, à la simplicité de notre prière, et à l'humble chapelet que nous tenons à la main, le Seigneur peut croire trouver en nous des pauvres! Heureux, mille fois heureux, si nous avons quelque trait de ressemblance avec ces bons pauvres, qui sont eux-mêmes l'image de Jésus-Christ!



DES ANGES.

J'enverrai devant vous mon ange, il vous gardera pendant le chemin, et vous fera entrer dans le lieu que je vous ai préparé.

EXOD. XXIII — 20.

Les anges, mes enfants, sont des créatures dont Dieu a peuplé le Ciel, et qui en sont les habitants, comme nous sommes ceux de la terre. Les anges, cependant, ne sont pas semblables à nous; ce sont de purs esprits qui n'ont point de corps; ils n'ont, pas plus que nos âmes, de forme ou de couleur, et, par conséquent, nous ne pouvons ni les voir ni les toucher.

Dieu créa une multitude de ces anges, dont l'occupation éternelle devait être de le louer et

de le bénir dans le Ciel; mais le premier d'entre eux, croyant qu'il pourrait égaler le Seigneur en puissance, se révolta un jour contre lui, et entraîna un grand nombre d'autres anges dans sa désobéissance. Dieu, qui déteste l'orgueil, chassa des Cieux tous ces rebelles, et les précipita dans l'enfer. Il n'y eut pour eux ni pardon ni miséricorde; la mort même de Jésus-Christ ne leur a pas fait trouver grâce devant Dieu. Si nos fautes sont traitées avec plus d'indulgence, mes enfants, en raison peut-être de notre faiblesse, cet exemple de la justice divine doit néanmoins nous faire trembler.

Les anges fidèles demeurèrent au Ciel, et Dieu, pour les récompenser, leur ôta le triste pouvoir de mal faire. Comprenez-vous bien, mes enfants, quel bonheur est celui là, non seulement de n'avoir jamais l'envie de désobéir à Dieu, mais encore de n'en avoir pas la puissance! Ce bonheur sera aussi le nôtre, si nous méritons d'aller un jour retrouver les anges dans le Ciel.

Il y a donc maintenant de bons et de mauvais anges, dont les occupations et la destinée sont bien différentes. Les uns, appelés démons, à

cause de leur méchanceté, sont affreusement tourmentés dans l'enfer, et trouvent une consolation bien cruelle à entraîner les hommes au mal, pour les rendre aussi misérables qu'ils le sont eux-mêmes. Un de ces démons, vous le savez, fut la cause du péché de nos premiers pères, et ce sont encore ces démons, mes enfants, qui, par leurs tentations, cherchent tous les jours à nous faire manquer à nos devoirs; gardons-nous bien de jamais les écouter!

Les bons anges sont heureux dans le Ciel, auprès de Dieu qu'ils aiment et louent sans cesse, et dont ils font la volonté. Le nom d'ange signifie *envoyé*, et en effet, les anges ont été souvent envoyés sur la terre, pour y exécuter les justices de Dieu et ses miséricordes. Vous vous rappelez cet ange placé à la porte du paradis terrestre, pour en défendre l'entrée ; cet autre qui, épargnant les enfants des Israélites, mit à mort en une nuit les fils aînés des Egyptiens; celui qui arrêta le bras d'Abraham, au moment où il allait sacrifier son fils unique; celui encore qui guida le jeune Tobie dans son pieux voyage; ceux enfin qui, par leurs célestes concerts, firent

connaître aux pasteurs de Béthléem la naissance du sauveur du monde. Dans ces différentes circonstances, Dieu rendait les anges visibles aux yeux des hommes; depuis long-temps, mes amis, il n'en a point paru sur la terre; mais nous savons qu'ils veillent sur nous, et qu'il y en a même de particulièrement chargés de nous protéger. L'Eglise les appelle nos *Anges gardiens*.

Aussitôt qu'un petit enfant vient au monde, Dieu lui donne un de ces beaux anges, qui vole autour de son berceau. Il préserve ses premières années des dangers qui les menacent; il veille sur lui dans ses maladies, le console plus tard dans ses peines, l'aide à faire le bien, à éviter le mal, et tout cela, au moyen de la grâce de Dieu, que ces anges sont chargés de verser dans nos cœurs. Notre ange gardien offre aussi à Dieu nos prières, lui demande la récompense de nos vertus, pleure avec nous nos fautes, pour en implorer le pardon. Et quand l'heure de mourir approche, mes enfants, lui encore soutient notre courage, adoucit nos dernières épreuves, et s'envole avec notre âme, pour lui montrer le chemin du Ciel.

DE LA MORT

Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur.

APOCAL. XIV — 13.

Tout ce qui naît doit mourir, mes chers enfants; c'est une loi de la nature. Les plus grands arbres, ceux à l'ombre desquels votre aïeul peut-être venait s'asseoir, et qui paraissent encore si pleins de vie, un jour pourtant tomberont desséchés. Les belles fleurs que nous admirons le matin, se penchent vers le soir sur leur tige, et leur éclat ne dure guère plus d'un jour. Les petits insectes ne vivent qu'une saison; les plus

forts des animaux, seulement quelques années. L'homme meurt aussi, mes enfants; mais il avait été créé pour être immortel, et Dieu lui avait destiné une existence éternellement heureuse. Adam perdit ce divin privilége par sa désobéissance; en punition de la faute de notre premier père, les hommes furent condamnés à mourir. Toutefois, la miséricorde de Dieu adoucit la rigueur de cette sentence, nous ne mourons pas tout entiers; nous ne mourons pas pour toujours.

La mort, mes enfants, est la séparation de l'âme d'avec le corps. L'âme, ayant abandonné le corps qu'elle animait durant la vie, le laisse froid et insensible; on le dépose dans la terre, où il ne tarde pas à se corrompre; bientôt il n'est plus qu'un peu de poussière. Mais l'âme créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, l'âme par laquelle on pense, on se souvient et on aime, ne cesse jamais de vivre. Dégagée des liens qui la retenaient captive dans ce corps terrestre, elle s'envole aussitôt vers Dieu, pour recevoir de lui sa punition ou sa récompense. Nous ne mourons donc pas tout entiers, mes

enfants; nous ne mourons pas non plus pour toujours; car, à la fin du monde, nos corps ressuscités par la toute-puissance divine, se réuniront à nos âmes pour ne les plus quitter.

L'homme sait que, pour lui, la mort est inévitable, mais il reste dans une ignorance profonde du moment où elle doit arriver. Dieu est le maître de la vie et de la mort, notre destinée est entre ses mains. On ne peut, hélas! compter ni sur la santé ni sur la jeunesse; et si quelques-uns des hommes ne quittent cette terre qu'après y avoir vécu de longs jours, il arrive souvent aussi que Dieu appelle à lui les tout petits enfants, pour augmenter le nombre de ses anges. L'incertitude où nous sommes du moment de la mort, devrait assurément nous tenir dans une vigilance continuelle. « Heureux, dit Jésus-Christ, heureux le serviteur fidèle que le Seigneur trouvera veillant lorsqu'il viendra! » Oui, sans doute, mes enfants, celui-là est heureux, qui chaque jour se conduit comme si, le soir, il devait mourir. En récompense de sa vie pure, il recevra de Dieu la grâce précieuse d'une bonne mort.

Pour un vrai chrétien, pour un enfant pieux et sage, la mort n'a rien de terrible. C'est le commencement d'une vie de bonheur; c'est l'entrée dans la patrie après un long voyage. Il n'y a de véritablement triste dans la mort que la séparation d'avec ceux que l'on aime.

Aux derniers jours de l'automne, lorsque les bois perdent leur feuillage, et que l'on commence à sentir les approches de l'hiver, nous voyons se rassembler les hirondelles, qui, toutes ensemble, s'envolent vers un climat plus doux. Si, comme elles, mes enfants, nous pouvions aussi réunir notre famille, et ne pas nous en séparer lorsqu'il faut quitter ce monde, pour un monde meilleur, qui d'entre nous alors regretterait de mourir! Malheureusement, hélas! nous ne quittons la vie que les uns après les autres, et ce dernier, ce long adieu, nous cause une bien cruelle douleur. Mais, dans ces jours de tristesse et de deuil, la religion vient au secours de celui qui s'éloigne, comme de ceux qui restent. Elle a du baume pour toutes nos blessures, elle nous laisse la consolante pensée que nous nous reverrons un jour, et que, dans le Ciel,

nous pourrons nous aimer encore. Les chrétiens ne doivent donc pas s'affliger comme ceux qui sont sans espérance. C'est là un des conseils de l'apôtre saint Paul.

Ce conseil, une pauvre mère l'avait bien suivi, et y avait trouvé de grandes consolations après la perte d'un être chéri. Vous serez touchés, mes enfants, comme je le fus moi-même, de ce qu'elle me disait à cette occasion. Me trouvant en voyage, je rencontrai cette femme, près d'un village où je m'étais arrêtée. Ses vêtements annonçaient la misère, et elle s'approcha de moi, pour me demander l'aumône. Je la questionnai sur ses besoins : « Avez-vous donc, lui dis-je, une nombreuse famille à soutenir? — J'ai cinq enfants, madame, me réponditelle, quatre sont avec moi, les voici: puis, levant les yeux vers le Ciel, avec un doux sourire, et une pieuse résignation, elle ajouta : Le cinquième est le plus heureux, il est avec Dieu et les Anges ! »

Sans doute, en voyant mourir son fils, elle avait bien pleuré, la pauvre mère ; mais elle le croyait absent, et non perdu; il comptait

encore dans sa famille, et la pensée du bonheur de ce cher enfant, l'espoir de le revoir un jour, avait consolé sa mère.



DU JUGEMENT DERNIER.

Le temps viendra que tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du fils de Dieu.
S. Jean. V. — 28.

Dans notre dernier entretien, mes enfants, j'ai cherché à vous consoler de la mort, en vous la représentant seulement, comme le passage à une vie meilleure; car j'ai l'espérance, qu'un jour, tous vous aurez en partage, une heureuse éternité. Mais vous n'ignorez pas, je suppose, qu'une pareille récompense doit être méritée. Dieu, qui est souverainement juste, ne pourrait accorder le bonheur du Ciel aux âmes qu'il en trouverait indignes. Dieu nous jugera donc après la mort, vous, moi, et tous les hommes.

Sur quoi serons-nous jugés, mes chers enfants? sur l'emploi que nous aurons fait de la vie.

Aussitôt que vous aurez rendu le dernier soupir, votre âme s'étant envolée vers Dieu, il ouvrira le livre de la sainte loi, et celui qui présente le tableau des actions des hommes. Comparant alors votre conduite avec vos devoirs, il verra comment vous avez profité de la bonne éducation que vous aviez reçue, des bons exemples dont vous étiez entourés, des heureuses dispositions qu'il avait mises dans votre cœur, pour vous rendre la vertu plus facile Il verra, si les fautes échappées à votre faiblesse, ont été rachetées par un vrai repentir, expiées par de bonnes œuvres. Sur cet examen que vous subirez, mes enfants, que tout homme subit après sa mort, et que l'Eglise appelle le jugement particulier, sera décidé votre sort éternel.

Ce premier jugement doit être confirmé à la fin du monde par le jugement dernier, que l'Evangile nous apprend devoir être annoncé par des signes éclatants, et d'effrayants prodiges. Voici de quelle manière Notre-Seigneur Jésus-Christ parlait de ce grand jour :

« Lorsque le Fils de l'homme, viendra dans l'éclat de sa majesté, alors il ira s'asseoir sur le trône de sa gloire, et les anges, ayant rassemblé devant lui toutes les nations, au son de la trompette, Jésus-Christ séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les boucs d'avec les brebis ; il placera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche ; puis il dira à ceux qui sont à sa droite : venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde. Il dira ensuite à ceux qui sont à sa gauche : Allez, maudits, au feu éternel, qui a été préparé pour le démon et pour ses anges ! »

Dans un autre endroit de l'Evangile, Notre-Seigneur compare encore la séparation des bons et des méchants, à ce qui se fait, à la campagne, au temps de la moisson. A cette époque, le maître du champ dit aux moissonneurs : « Cueillez premièrement l'ivraie, qui est une mauvaise herbe, et liez-la en bottes pour la brûler; puis, amassez soigneusement le froment dans mon grenier. »

Que faut-il faire, mes enfants, pour éviter la

terrible punition du pécheur, pour être un jour placé du côté des brebis, pour entrer, comme le froment pur, dans les greniers du père de famille? Rien autre chose que de remplir les devoirs de sa position et de son âge, de faire, chaque jour et à chaque heure, la volonté de Dieu, de retourner sincèrement à lui, dès qu'on a eu le malheur de commettre une faute. Alors, si, en pensant au jugement dernier, l'on ne peut se défendre d'une sorte de crainte, car la justice divine est redoutable pour les âmes les plus parfaites, cette crainte, du moins, n'enlève pas toute confiance; elle soutient, elle encourage, elle corrige sans désespérer; et le chrétien qui a fait de son mieux sur la terre, peut remettre son avenir éternel entre les mains de Dieu, dont la bonté est mille fois au-dessus de notre misère.

La pensée et le désir du Ciel, bien plus encore que le sentiment de la crainte, doivent, mes chers enfants, diriger nos actions, nous aider à pratiquer la vertu, à remplir fidèlement nos devoirs. Le Ciel, c'est la demeure de notre père, du Dieu que tant de bienfaits nous ont appris à aimer. Dans le Ciel, où nous le verrons, où notre âme

saura mieux le connaître, nous pourrons aussi l'aimer davantage, et nous l'aimerons pour toujours. Près de lui, plus de souffrances, plus de larmes et surtout plus de fautes. Enfin, c'est du bonheur du ciel que l'apôtre saint Paul disait : « L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a jamais entendu, son cœur n'a jamais goûté et ne saurait comprendre, les biens que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. »



EXPLICATION

DES PRINCIPALES FÊTES DE L'ÉGLISE.

Fête de Noël. — Fête de l'Epiphanie. — Le Carême. — Le Mercredi des Cendres. — Le Dimanche des Rameaux. — Le Mercredi-Saint. — Le Jeudi-Saint. — Le Vendredi-Saint. — Le Samedi-Saint. — Le Saint Jour de Pâques. — Fête de l'Ascension. — Fête de la Pentecôte. — La Fête-Dieu. — Fête de l'Assomption de la Sainte-Vierge. — Fête de la Toussaint. — Le jour des Morts.

FÊTE DE NOEL.

Un petit enfant nous est né.
Isaïe. ix. — 6.

La fête de Noël, mes chers enfants, est, pour nous tous chrétiens, un jour de bonheur et d'allégresse. De même que, dans une famille, l'anniversaire de la naissance d'un enfant se fête, chaque année, avec une grande joie, de même, et avec plus de joie encore, l'Eglise célèbre-t-elle, tous les ans, la naissance du divin enfant devenu notre Rédempteur.

Aussi, dans ces temps heureux, où, comme l'a dit de nos jours, un écrivain célèbre, les fêtes de la religion, étaient en même temps des fêtes de famille, Noël devenait, pour des parents, l'occasion de douces réunions. Au retour de la

messe de minuit où, à la lueur des feux de joie, l'on s'était rendu des hameaux lointains, pour adorer l'enfant Jésus naïvement représenté dans sa crèche, on entourait le foyer paternel, on se réchauffait devant le vieux tronc de chêne mis en réserve depuis long-temps pour célébrer cette fête, et, bien avant dans la nuit[1], l'on chantait en chœur de joyeux cantiques du temps passé, dont le refrain était souvent :

> Noël ! Noël !
> Salut à Noël !

Et faut-il s'étonner, mes enfants, de ces transports d'allégresse ! C'est en ce jour qu'a commencé l'œuvre de notre rédemption. C'est en ce jour qu'est né pour nous un Sauveur. Quel plus grand sujet de joie pour un chrétien !

Nous aussi, nous nous réjouirons, nous aussi, comme ces bonnes gens, nous irons à l'église, célébrer le mystère de ce grand jour ; mais cherchons d'abord à nous y préparer, en lisant,

dans l'Evangile, la touchante histoire de la naissance de notre Sauveur.

L'époque prédite par les prophètes, pour la naissance du Sauveur du monde, était enfin arrivée. César-Auguste, empereur romain, fit publier un édit qui ordonnait de faire le dénombrement de tous les habitants de son empire. Chacun devait se faire inscrire dans sa ville natale : Joseph et Marie quittèrent Nazareth, ville de Galilée, pour se rendre à Bethléem, patrie de David, un de leurs aïeux. Ne pouvant obtenir de place dans les hôtelleries, les saints voyageurs se trouvèrent forcés de chercher refuge dans une pauvre étable. Là, Marie mit au monde son premier-né, son fils unique, Jésus, notre Dieu et notre Sauveur. Elle l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche.

Or, il y avait, aux environs de Bethléem, des bergers, qui, selon la coutume des pays chauds, passaient les nuits dans les champs, même durant l'hiver, pour garder leurs troupeaux. Tout-à-coup, un ange leur apparait, et ils sont environnés d'une lumière céleste, ce qui leur cause une vive frayeur. L'ange leur dit : « Ne craignez

point; car je viens vous annoncer une nouvelle qui sera, pour tout le peuple, le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Vous trouverez un petit enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche, c'est à ce signe que vous le reconnaîtrez ». Au même instant, une troupe nombreuse de l'armée céleste se joignit à l'ange, et ils se mirent à louer Dieu en chantant : *Gloire à Dieu, au plus haut des Cieux, et paix, sur la terre, aux hommes de bonne volonté !*

Aussitôt après que l'ange fut remonté au Ciel, les bergers se dirent les uns aux autres : « Passons jusqu'à Bethléem, allons voir ce que le Seigneur nous a fait annoncer ». Ils se hâtèrent donc, et trouvèrent dans l'étable, Marie et Joseph : ils trouvèrent aussi l'enfant Jésus, couché dans la crèche. En le voyant, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit sur cet enfant, et tous ceux qui plus tard en entendirent parler, admirèrent ce que les bergers leur en racontaient. Après avoir adoré le divin enfant, les pasteurs s'en retournèrent louant et

glorifiant Dieu. Cependant Marie conservait le souvenir detoutes ces choses, et elle les méditait dans le fond de son cœur.

Tel est, mes chers enfants, le récit que les Evangélistes nous font de la naissance de notre Seigneur. Il y a, dans cet événement, des choses bien surprenantes, bien mystérieuses : un Dieu qui se fait homme, et même petit enfant; le roi du Ciel qui veut naître dans une étable ; les anges qui célèbrent sa naissance par leurs célestes concerts ; de pauvres gens, de simples bergers qui reçoivent les premiers la bonne nouvelle. Tous ces mystères renferment d'utiles leçons pour nous. C'est par la volonté de Dieu que toutes ces choses se sont passées ; et les moindres circonstances de la naissance de notre Seigneur nous rappellent, mes enfants, qu'il vint au monde pour nous racheter, pour nous instruire, pour se faire aimer de nous.

Jésus-Christ nous rachète par sa naissance. Oui, mes enfants, il reçoit aujourd'hui la vie, que plus tard, il sacrifiera sur la croix pour le salut du monde. La justice de son Père exigeait une victime plus sainte, plus pure que toutes

les autres victimes, alors il s'est offert; et, comme Dieu, ne pouvant être soumis ni à la souffrance ni à la mort, il s'est fait homme, afin qu'il lui fût possible d'endurer dans son corps les douleurs qui devaient racheter nos offenses. Encore quelques années, ce corps divin sera couvert de blessures, chargé d'outrages, attaché sur une croix. Le sang précieux du Sauveur arrosera la terre; mais pour souffrir, Jésus-Christ n'attendra pas que le temps de sa Passion soit arrivé. Dès aujourd'hui, dès le moment de sa naissance, il daigne se soumettre aux privations de la pauvreté, à la faiblesse de l'enfance, aux rigueurs de la froide saison; à peine entré dans le monde, il souffre, il pleure pour nous et pour nos péchés. Il expie notre orgueil par ses humiliations et son abaissement; notre désobéissance, par son entière soumission à la volonté de son père, aux ordres de Marie; il est couché sur de la paille, pour expier notre délicatesse; et les innocentes larmes que, semblable à tout petit enfant qui vient au monde, il verse en abondance, rachètent aux yeux de son Père les larmes coupables que, parfois, mes

enfants, nos mauvais penchants nous font verser : O mon Sauveur! nous sera-t-il jamais possible de reconnaître tant de grâces!

L'enfant Jésus vient aussi nous instruire. Un jour, mes enfants, les sublimes leçons de l'Evangile sortiront de sa bouche divine; mais déjà, et sans parler encore, Jésus nous instruit et nous prêche; le spectacle de son humble berceau en dit plus que les plus éloquents discours. Il condamne à-la-fois la vanité, l'amour des plaisirs et des biens de la terre; il enseigne toutes les vertus. O mes enfants, pourriez-vous désormais être indociles, en vous rappelant l'obéissance de l'enfant Jésus; pourriez-vous éprouver des sentiments d'orgueil, en pensant à l'humilité de l'enfant Jésus! pourriez-vous encore être durs pour les pauvres, assez vains pour les mépriser, lorsque l'enfant Jésus fut pauvre lui-même, et couvert d'humbles et grossiers vêtements!

Enfin, c'est pour nous attacher à lui, que Jésus se fait notre semblable. Tout dans sa naissance, mes amis, ne le rend-il pas digne de notre amour? les grâces qu'il nous apporte, les souf-

frances que pour nous il endure, et les traits si aimables sous lesquels il se montre à nous? S'il était descendu sur la terre dans tout l'éclat de sa majesté, environné de gloire, entouré par les anges, sa grandeur aurait pu nous éblouir, nous effrayer, peut-être n'eussions-nous pas osé nous approcher de lui : mais c'est un enfant qui nous sourit et qui nous appelle, c'est un frère que Dieu nous envoie, et qui nous tend les bras!

Que je vous trouve heureux, ô mes enfants, d'être encore à cet âge où l'enfant Jésus est plus particulièrement votre ami, votre modèle; et vous aussi, pauvres de Jésus-Christ, appelés les premiers au berceau de Bethléem, que je vous trouve heureux! Oui, Noël est véritablement votre fête. Au milieu de ses agitations, de ses affaires, de ses frivoles plaisirs, le monde ne s'inquiète guère, hélas! des enfants et des pauvres; il les compte pour peu de chose, il les dédaigne même quelquefois. Mais qu'importe après tout? L'enfant Jésus les aime, et ses premières bénédictions sont aujourd'hui pour eux.

PRIÈRE.

O Jésus ! moi aussi, j'ai reçu la bonne nouvelle de votre naissance, et j'accours à la crèche avec les pieux bergers, pour reconnaître mon Sauveur dans ce faible et petit enfant couché sur un peu de paille. Quoi ! c'est là votre berceau, divin Jésus ! voilà les langes grossiers qui vous couvrent, la pauvre étable qui vous abrite ? Vous n'avez donc pas trouvé de demeure à Bethléem? Personne n'a donc voulu donner asile à votre sainte Mère? Oh! que n'étions-nous là, pour vous recueillir, pour vous ouvrir nos bras! Qu'elle eût été heureuse et mille fois bénie, notre famille, si vous eussiez daigné prendre naissance au milieu d'elle ! Au moins, laissez-moi venir me prosterner à vos pieds, et vous offrir mon cœur, en compensation de tout ce qui vous manque ; laissez-moi vous jurer l'amour le plus tendre et le plus sincère, en reconnaissance de votre amour pour moi.

Oui, mon Sauveur, je vous aime du fond de

mon âme, et je vous aimerai toute ma vie; Sainte enfance de Jésus, vous serez à l'avenir mon modèle! En étudiant vos divines leçons, ô mon Dieu, puissé-je acquérir l'humilité, l'obéissance, l'amour du travail, ces vertus dont je suis si dépourvu, et qui vous furent si chères! Puissé-je enfin, à votre exemple, grandir chaque jour en âge et en sagesse devant Dieu, et devant les hommes! Ainsi soit-il.



FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

> Et ils lui offrirent pour présent, de l'or, de l'encens et de la myrrhe.
>
> S. MATH. II — 21.

Parmi les prophéties relatives à la naissance de Notre-Seigneur, il s'en trouvait une qui prédisait que sa venue sur la terre, serait annoncée aux peuples de l'Orient, par une étoile mystérieuse. En effet, peu de temps après la naissance de Jésus-Christ, des princes riches et puissants de cette partie du monde, fort instruits dans la science des astres, et connus sous le nom de Mages, virent briller au Ciel, une étoile plus lumineuse que les autres, et jusqu'alors inconnue. Se rappelant alors les paroles des prophètes, et calculant que le temps marqué pour la venue du Fils de Dieu, devait

être arrivé, ils se mirent en voyage, se dirigeant vers la Judée, et vinrent à Jérusalem. En arrivant dans cette ville, leur première question fut celle-ci : « Où est le roi des Juifs, qui vient de naître, nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus pour l'adorer. Cette nouvelle, répandue dans Jérusalem, parvint jusqu'au roi Hérode, et le jeta dans un grand trouble, car il s'imaginait que le Fils de Dieu devait être un prince puissant et riche, qui lui disputerait sa couronne.

Dans cette crainte, il assembla les savants de Jérusalem, et leur demanda où le Christ devait naître : c'était dans le dessein de le faire mourir, qu'il leur adressait cette question. Les savants répondirent au roi que, selon les prophéties, le Christ devait naître à Bethléem, ville de Juda. Alors Hérode fit venir les Mages, et, leur indiquant le lieu de la naissance de Jésus-Christ, il ajouta : « Allez, informez-vous exactement de l'enfant, et quand vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer. »

Les Mages continuèrent leur route vers Bethléem, incertains seulement du lieu, où ils

devaient trouver l'enfant Jésus; mais à peine furent-ils sortis de Jérusalem, que la brillante étoile reparut à leurs yeux étonnés. Elle semblait marcher devant eux, jusqu'à ce qu'enfin elle s'arrêta au-dessus d'une des maisons de Bethléem. Les Mages étant entrés dans cette maison, virent le beau petit enfant Jésus, avec Marie, sa Mère. Ils se prosternèrent devant lui, pour l'adorer, et ils lui offrirent de riches présents, en or, et en parfums. Ils se retirèrent ensuite bien joyeux d'avoir vu le Sauveur, et, comme ils se disposaient à retourner vers Hérode, pour lui rendre compte de leur voyage, Dieu, par un songe, les avertit de n'en rien faire, et ils se rendirent en leur pays par un autre chemin. Voici le souvenir que célèbre l'Eglise dans la fête de l'Epiphanie.

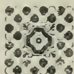
Quelle sera pour vous, mes chers enfants, l'utilité de cette fête ? ce sera de vous rappeler que, vous aussi, vous avez un guide dans le voyage que vous faites, que tous, nous faisons sur la terre. Pour vous, une étoile ne brille pas au Ciel, il est vrai, mais une lumière éclaire votre âme, et la dirige. La conscience vous enseigne

les devoirs, la vertu, la sagesse, et c'est là le bon chemin, mes enfants, le seul qui conduise sûrement à Jésus-Christ. Suivez donc, avec la fidélité des rois, dont vous parle aujourd'hui l'Evangile, la route qui vous est tracée; allez offrir au Sauveur qui vient de naître l'hommage de vos jeunes cœurs, qui lui sera plus agréable encore que les présents des Mages, et, si vous rencontrez ce matin quelque petit enfant bien pauvre, faites-lui l'aumône en pensant à l'enfant pauvre de Bethléem.

PRIÈRE.

Le zèle et l'empressement des Mages sont pour moi un bien bel exemple, ô mon Dieu ! A peine avertis de votre naissance, ils n'hésitent pas à entreprendre un long voyage, à quitter leur pays, leur famille, pour aller vous trouver; tandis que moi, Seigneur, je me plains souvent, et je murmure d'avoir à remplir des devoirs bien plus faciles. Je n'ai pas besoin d'aller vous chercher à Bethléem, je vous trouve

le dimanche à l'église, et chaque jour, même, dans ma chambre, quand je fais ma prière, vous êtes là près de moi. Cependant, je n'y pense pas, et je vous prie bien mal. Mais je désire de tout mon cœur de me corriger de cette négligence, et, dans ces jours destinés à honorer votre enfance, ô Jésus, j'ai tant de saintes leçons à apprendre de vous, que vous me verrez souven à vos pieds, étudiant mon divin modèle, pour chercher à lui ressembler. Ainsi soit-il.



LE CARÊME.

Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.
S. Luc. XIII. — 5.

Le carême est un temps de pénitence, et de prières, institué par l'Eglise, pour nous préparer à bien célébrer la fête de Pâques. Le carême dure quarante jours; c'est pour cela qu'il est aussi appelé, la sainte quarantaine. L'Eglise oblige, pendant ce temps, à l'abstinence, et au jeûne, afin d'honorer et d'imiter le jeûne de Notre-Seigneur, qui passa quarante jours et quarante nuits dans le désert, sans prendre aucune nourriture, commençant ainsi, pour racheter nos péchés, cette douloureuse pénitence, qu'il venait faire sur la terre. Le jeûne, mes enfants, consiste à retrancher une partie de sa

nourriture, et l'abstinence, à se priver de tout aliment gras. Ces pratiques ont été, depuis bien des siècles, des œuvres de pénitence; vous vous rappelez sans doute, que les habitants de Ninive cherchèrent autrefois, par le jeûne, à détourner de leur ville la colère de Dieu.

Dans les premiers temps de l'Eglise, les chrétiens jeunaient très souvent, quelques-uns même, l'année tout entière, et, à présent encore, il existe de saints religieux qui pratiquent avec cette rigueur le jeûne et l'abstinence. De nos jours, au contraire, mes enfants, on observe généralement, avec peu d'exactitude, ces préceptes de l'Eglise; nous avons tous, cependant, grand besoin de faire pénitence, et l'Eglise, dans son indulgence, nous a rendu l'accomplissement de ce devoir bien moins pénible qu'il ne l'était autrefois. Alors, on ne devait faire qu'un seul repas dans les vingt-quatre heures; maintenant, il est permis d'y ajouter un repas très léger, que l'on appelle *Collation.*

La loi du jeûne n'est pas imposée aux enfants, qui ont besoin d'une nourriture abondante. Ce

n'est qu'à l'âge de vingt-et-un ans, qu'on y est soumis, et, à cet âge même, si la santé l'exige, on peut obtenir une dispense de son confesseur, ou du curé de sa paroisse. A ce propos, je veux vous dire, mes enfants, que vous n'êtes pas juges des motifs qui peuvent porter vos parents, et les personnes dont vous êtes entourés, à manquer aux devoirs du jeûne et de l'abstinence. Vous ne devez faire là-dessus aucune réflexion. Il faut vous borner à prendre la résolution d'obéir vous-mêmes, autant que vous le pourrez, lorsque vous serez plus grands, à tous les commandements de l'Eglise.

Dès à présent, c'est un devoir pour vous, de faire, dans le temps du carême, une certaine pénitence de vos péchés; car Dieu ne dispense personne de cette obligation, pas même les enfants de votre âge. Que cette idée ne vous effraie point, mes amis, Dieu ne vous demande pas des choses bien difficiles, et la pénitence n'aura rien pour vous de trop pénible. Quand vous avez offensé votre mère, il ne vous en coûte pas beaucoup, je suppose, pour lui en témoigner votre regret, et pour chercher à réparer

vos torts ? Eh bien ! vous ferez de même avec Notre-Seigneur, pendant ce saint temps. Vous serez plus attentifs à vos prières, plus fervents durant la sainte messe, plus obéissants à la maison. Les pauvres auront une plus grande part, dans l'emploi de vos petites économies, et vous direz à Dieu : « Seigneur, daignez accepter ces efforts et ces légers sacrifices, en attendant que je puisse observer vos autres commandements ». Voilà quelle sera, mes enfants, votre pénitence du carême.



LE MERCREDI DES CENDRES.

Qu'est-ce que notre vie, sinon une vapeur qui paraît pour un peu de temps, et qui disparaît ensuite?
S. JACQ. IV — 15.

Dans les premiers siècles du christianisme, mes chers enfants, les grands pécheurs, ceux du moins dont les fautes, ayant été publiques, avaient donné de fâcheux exemples, étaient soumis, par l'Eglise, à une pénitence publique, plus ou moins longue et sévère, selon la gravité de leurs péchés. Le premier jour du carême, ces pénitents se rendaient pieds nus à la cathédrale. Là, l'évêque les exhortait à se repentir de leurs fautes; puis il prenait de la cendre, et en mettait sur la tête de chacun d'eux, disant en même temps ces paroles : « Homme, souviens-toi, que tu es poussière, et que tu retourneras en pous-

sière. Fais pénitence, pour arriver au Ciel ». Enfin, l'évêque chassait de l'église les pénitents, et il ne leur était plus permis d'y rentrer, jusqu'à ce que le temps de leur pénitence fût accompli.

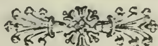
Si nous sommes traités aujourd'hui avec moins de rigueur, mes enfants, n'allez pas croire que nos fautes, pour cela, soient devenues plus excusables, ni que nous soyons moins obligés à les expier. En nous épargnant maintenant la honte de la pénitence publique, l'Eglise ne nous dispense pas de faire une pénitence véritable et sincère, dans le fond de nos cœurs. Elle ne cessera de nous prêcher la pénitence, pendant cette sainte quarantaine, et, en mémoire de son antique usage, elle conserve à l'égard de ses enfants, qui tous, hélas! sont des pécheurs, la cérémonie des cendres, le premier jour du carême. C'est de là que lui vient son nom. Les paroles que prononce le prêtre, en mettant de la cendre sur nos fronts, nous rappellent que nous devons mourir un jour, qu'il est bon d'y penser, pour expier les fautes déjà commises, et pour éviter d'en commettre de nouvelles.

Ces idées sérieuses viennent fort à propos, après une époque de l'année, qui, pour bien des gens, est l'occasion de faire beaucoup de sottises, et d'offenser gravement le bon Dieu. Quant à vous, mes chers enfants, ces jours-là, vous vous amusez, je le sais, d'une manière permise, et sous les yeux de vos parents; toutefois, il n'est pas inutile de rappeler à ceux d'entre vous, qui regrettent trop vivement la fin de ces jours de joie, à celles qui peut-être, dans une fête, auront été un peu vaines de leur figure ou de leur toilette, il n'est pas, dis-je, inutile de leur rappeler que nous ne sommes pas seulement au monde, pour nous y divertir, et que nos pauvres corps, formés de poussière, et destinés à redevenir poussière, ne valent pas la peine que nous en soyons si fiers!

Le mercredi des cendres, nous demanderons donc à Dieu, mes enfants, qu'il guérisse notre vanité.

PRIÈRE.

Que ferai-je pour vous, Seigneur, que ferai-je en expiation de mes péchés, que ferai-je pendant le saint temps qui commence aujourd'hui? Je relirai souvent cette instruction sur le carême. Je tâcherai de pénétrer mon cœur des pieux sentiments qui s'y trouvent, et de suivre, dans ma conduite, les bons conseils qui m'y sont donnés. Je veux, par bien des jours de sagesse, vous faire oublier mes mauvais jours, et suppléer ainsi, de mon mieux, aux mortifications que je ne puis pratiquer à mon âge. C'est de vous, ô mon Dieu, que j'attends la force de remplir ma promesse. Daignez me l'accorder, au nom de Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.



DIMANCHE DES RAMEAUX.

Béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur !
S. Jean. xii — 13.

Mes chers enfants, peu de temps avant sa passion, Notre-Seigneur, se rendant à Jérusalem, s'arrêta au petit village de Béthanie, qui n'est éloigné de cette ville, que d'un peu plus d'une lieue. Là demeuraient les amis du Sauveur, Marthe et Marie, avec leur frère Lazare, que, peu de temps auparavant, Jésus-Christ avait ressuscité d'entre les morts. La maison et le tombeau de Lazare se voient encore à Béthanie, et sont souvent visités par les voyageurs qui se rendent aux lieux saints en pieux pélerinage.

Arrivé à Béthanie, la veille du sabbat, Notre-Seigneur y passa tout ce saint jour, et, le

lendemain, il se remit en marche avec ceux de sa suite. Comme ils approchaient de Jérusalem, et que déjà ils étaient au pied de la montagne des Oliviers, Jésus dit à deux de ses disciples : « Allez au village qui est devant vous ; vous y trouverez, en arrivant, une ânesse attachée, et son ânon près d'elle ; amenez-les-moi, et si quelqu'un vous demande pourquoi vous les détachez, répondez : Le Seigneur en a besoin : on les laissera aller aussitôt. » Les disciples suivirent les ordres de leur maître ; ils amenèrent l'ânesse, et Notre-Seigneur monta dessus.

Ce fut ainsi, mes chers enfants, que Jésus-Christ fit son entrée dans la ville de Jérusalem. Bien différent des princes de la terre, qui ne traversent leur royaume, que sur un char de triomphe, ou sur un cheval magnifique, Jésus, le Dieu du ciel et de la terre, préféra la simple monture d'un animal dédaigné par les hommes. Plusieurs siècles à l'avance, le prophète Zacharie avait prédit l'humilité du Sauveur par ces paroles : « Dites à la fille de Sion : Voici votre roi, qui vient à vous, plein de douceur ; il est pauvre, et monté sur une ânesse. » Malgré ce

simple cortége, mes enfants, Notre-Seigneur fut accueilli par les habitants de Jérusalem, avec des acclamations et une ivresse, que plus d'un souverain aurait pu lui envier. Ses disciples étaient nombreux, les témoins de ses miracles l'étaient davantage encore ; ses bienfaits lui avaient gagné tous les cœurs. Le peuple accourut donc en foule à sa rencontre : les uns se dépouillaient de leurs vêtements, pour les étendre sur son passage, les autres coupaient des branches de verdure, et en couvraient le chemin ; tous criaient à l'envi : « Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna, c'est-à-dire, salut et gloire, au fils de David. » L'Evangile nous apprend que les enfants, tant aimés de Jésus-Christ, se faisaient remarquer par leur empressement et leur joie.

Encore quelques jours, mes amis, et, qui le croirait jamais ! ce peuple qui accueille le Sauveur avec de si vifs transports, demandera sa mort à grands cris : ceux qui ont étendu leurs vêtements sur son passage, viendront le dépouiller des siens. Les mêmes Juifs qui honorent aujourd'hui la royauté de Jésus-Christ par tant

d'hommages, ils vont l'outrager avec fureur, et, mêlant la moquerie à leurs injures, bientôt ils vont enfoncer, sur la tête sacrée de Notre Seigneur, une couronne d'épines cruelles!

O mon Sauveur! dont en ce jour, nous aussi, nous adorons le triomphe, ne permettez pas que nous soyons assez coupables pour imiter jamais l'inconstance des habitants de Jérusalem.

En mémoire de l'entrée solennelle de Jésus-Christ, dans la ville sainte, cette fête est appelée le dimanche des Rameaux, ou bien Pâques fleuries. Les prêtres suivent aujourd'hui la procession, une branche verte à la main, et, sur le seuil de l'Eglise, des rameaux sont distribués aux fidèles qui viennent assister à l'office divin. C'est une sainte coutume de rapporter chez soi, chaque année, pour l'attacher à son chevet, un de ces rameaux bénits. Qui sait, mes chers enfants, si, à votre premier berceau, à ce petit berceau blanc près duquel veillait votre mère, n'a pas été attaché, de sa main, un de ces précieux rameaux; si cette bonne mère ne l'a pas placé là, dans la pieuse espérance, que peut-être il serait

une sorte de protection pour vos premières années, qu'il vous obtiendrait de Dieu un paisible sommeil ?

Aujourd'hui, mes enfants, vous êtes assez grands pour avoir, par vous-mêmes, de bonnes et saintes pensées: que la petite branche de buis qui, le matin, frappe vos regards, au moment du réveil, vous rappelle un touchant souvenir, qu'elle vous inspire une sincère et fervente prière.

Le dimanche des rameaux, commence la dernière semaine du carême, appelée la semaine sainte, la grande semaine, à cause des saints mystères, et des souvenirs sacrés qu'elle nous retrace. Pendant ces huit jours, l'Eglise est constamment occupée de la passion de Notre-Seigneur, de sa mort et de sa sépulture; les prêtres sont revêtus d'ornements de deuil; on ne voit plus de fleurs sur les autels, on n'entend plus que des chants de tristesse. Les chrétiens fidèles vivent dans la retraite, la prière, les exercices de la pénitence. Chaque jour, ils viennent adorer Jésus-Christ sur la croix. Les enfants, trop jeunes pour assister encore à tous

les offices de cette sainte semaine, doivent au moins la passer dans une grande piété, et se montrer, pendant ce temps, plus attentifs et plus zélés pour remplir leurs devoirs.



MERCREDI SAINT.

> Les premiers du peuple ont conspiré contre le Seigneur et contre son Christ.
>
> Act. iv. — 26.

Le lundi et le mardi saints, mes enfants, il ne se passe rien de remarquable à l'Eglise. Le mercredi, commence l'office des *Ténèbres*, qui se fait encore les deux jours suivans. Cet office est ainsi nommé, parce qu'il se fait le soir; on l'appelle aussi *Nocturne*, parce que autrefois il commençait à minuit. L'office des ténèbres se compose de psaumes, de passages tirés des Saints Pères, et des lamentations du prophète Jérémie. Ces lamentations sont des chants de tristesse qui furent inspirés à Jérémie par la connaissance que Dieu lui avait donnée de la ruine prochaine de Jérusalem.

Toutes les prières des ténèbres sont chantées d'un ton lent et triste. Pendant cet office, il est d'usage d'allumer un chandelier composé de quinze branches, qui toutes portent un cierge; à la fin de chaque psaume, on vient éteindre un de ces cierges, lesquels représentent la lumière que les prophètes ont successivement répandue dans le monde, jusqu'à la venue du fils de Dieu sur la terre : le dernier cierge reste allumé ; celui-là est la figure de Jésus-Christ dont la lumière sera éternelle.

Notre-Seigneur, mes enfants, était retourné de Jérusalem à Béthanie; il demeurait dans la maison de Simon le lépreux. C'était la veille du jour où il devait faire une dernière fois la Pâque avec ses disciples. Alors, il leur prédit sa mort prochaine. Ce jour-là aussi, les prêtres, et les anciens du peuple se rassemblèrent chez Caïphe, le grand-prêtre ; tous, ils haïssaient Jésus-Christ, à cause de l'affection que lui portait le peuple, et aussi parce que la morale prêchée par Notre-Seigneur, était la condamnation de leur vicieuse conduite; ils se réunirent donc pour délibérer ensemble, sur les

moyens de se saisir de Jésus, et de le faire mourir, et ils disaient : « Il ne faut pas que ce soit pendant la fête, car tout le peuple est rassemblé, et cette mort pourrait causer du tumulte » En même temps, Judas Iscariote, l'un des douze apôtres, poussé par le démon et l'avarice, forma l'odieux projet de vendre son divin maître. Il alla trouver les princes des prêtres, et leur dit : « Que voulez-vous me donner, et je mettrai Jésus entre vos mains ? » On lui promit trente pièces d'argent, et, depuis ce temps, il cherchait une occasion de livrer Notre-Seigneur à ses ennemis.

Jésus, qui lit dans les âmes, connut le criminel dessein de Judas. Ne sentez-vous pas, mes enfants, combien l'ingratitude de celui qu'il avait tant aimé, dut lui blesser le cœur ? il éprouva sûrement alors, ce qu'avait éprouvé David, trahi et persécuté par son fils Absalon. « Je suis déchiré de douleur au fond de mon âme, disait le saint roi ; ce n'est point mon ennemi qui m'outrage, c'est vous, mon fils, vous que j'aimais, vous, un autre moi-même ! »

Que ces touchantes paroles exprimaient bien,

ô mon Sauveur, la tristesse qu'a dû vous causer la trahison de votre apôtre ! Comment vous exprimer à mon tour, les sentiments que m'inspire une si odieuse conduite ! j'en suis tout indigné. Et cependant, mon Dieu, préférer mon plaisir à votre volonté sainte, comme souvent j'ai eu le malheur de le faire, désobéir à vos lois, après vous avoir promis d'y rester fidèle, n'est-ce pas aussi vous trahir, n'est-ce pas imiter en quelque sorte l'ingratitude de Judas !



LE JEUDI SAINT.

Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.

S. Jean, XIII. — 1.

Aujourd'hui, mes chers enfants, l'Eglise célèbre l'anniversaire de l'institution du sacrement de l'Eucharistie, et, en mémoire de ce bienfait si précieux, que nous devons à l'amour de Notre-Seigneur, pour quelques moments, du moins, l'Eglise éloigne un peu les douloureux souvenirs de la Passion.

L'office du matin commence par la cérémonie de l'absoute, dont voici l'origine et l'explication. Dans la primitive Eglise, les pénitents publics, qui, le mercredi des cendres, avaient été chassés du saint temple, obtenaient la per-

mission d'y rentrer le jeudi saint, pour recevoir une absolution solennelle de leurs fautes. De même que l'Eglise conserve à notre égard la cérémonie des cendres, mes enfants, de même conserve-t-elle aussi la cérémonie de l'absoute; car elle espère que si tous, nous avons été des pécheurs, tous aujourd'hui nous sommes devenus des pénitents. Ainsi donc, ce matin, avant la sainte messe, les prêtres récitent, au nom des fidèles, les psaumes de la pénitence, et le pasteur, la main étendue sur l'assemblée, prononce les paroles de l'absolution. Cette absolution n'a pas, ainsi que celle qui nous est donnée dans le sacrement de pénitence, le pouvoir de remettre tous les péchés. Cependant, reçue dans des sentiments d'un repentir sincère, elle peut effacer les péchés véniels, et purifier notre âme.

L'absoute est suivie de la grand'messe, qui se chante avec beaucoup de pompe et de solennité, en souvenir de l'institution de la sainte Eucharistie. Les prêtres quittent leurs habits de deuil, et reprennent le joyeux cantique du *Gloria in excelsis*, qui ne se chantait plus depuis le commencement du carême. Cependant, la

passion de Notre-Seigneur ne peut être oubliée, et les prières de la messe parlent encore de ses douleurs. Après l'offertoire, le prêtre consacre deux hosties au lieu d'une, parce que, le vendredi saint, il n'est pas d'usage de dire la messe; cette seconde hostie, réservée pour la communion du lendemain, est portée processionnellement par le clergé, dans un lieu préparé pour la recevoir.

C'est, mes enfants, une chapelle obscure, au fond de laquelle s'élève, environné d'un grand nombre de cierges, un tombeau qui représente le saint sépulcre; là, chacun de nous se rendra, dans la soirée, pour adorer notre divin Sauveur mort et enseveli.

Le jeudi saint, après l'office du matin, les tabernacles sont ouverts et vides; les autels sont dépouillés de leurs ornements, puis ensuite lavés par un prêtre. Cette dernière cérémonie nous représente l'humilité si profonde de Jésus-Christ, qui, avant la cène, ne dédaigna pas de s'abaisser jusqu'à laver lui-même les pieds de ses apôtres, afin de leur montrer, ainsi qu'à nous, combien, lorsqu'on

se dispose à la communion, il est nécessaire de purifier avec soin son cœur.

Dans la plupart des églises, et surtout dans les cathédrales, il existe un usage, qui rappelle d'une manière bien touchante cette cérémonie du *lavement des pieds*. A l'exemple de Notre-Seigneur, l'évêque, ou le curé, s'agenouille devant un certain nombre de pauvres, et leur lave les pieds ; d'après une antique et sainte coutume, qui s'est conservée long-temps parmi nous, mes enfants, le roi de France, quittant la pompe dont ordinairement il est environné, venait, lui aussi, le jeudi saint, laver les pieds de douze enfants pauvres, et les servir lui-même à table, pendant le repas que sa charité leur avait fait préparer.

Mais reprenons, mes amis, le touchant récit de la passion. La lire, la méditer, en pénétrer nos cœurs, penser surtout que c'est par amour pour nous, et pour le salut de nos âmes, que Jésus-Christ a voulu se soumettre à tant d'outrages, éprouver tant de douleurs, voilà ce qui, durant cette triste semaine, devrait uniquement nous occuper.

Judas avait donc juré de trahir son divin maître, et ne cherchait plus qu'une occasion favorable pour le livrer à ses ennemis. Le jour des azymes était arrivé, les disciples, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu du Sauveur, préparèrent tout ce qu'il fallait pour célébrer la Pâque, et, vers le soir, Jésus se mit à table avec ses douze apôtres. « J'ai désiré ardemment de manger cette Pâque avec vous avant de souffrir », leur dit-il; puis il prit du pain, le bénit, le rompit, et le leur donna en disant : « *Prenez, et mangez : ceci est mon corps* ». Prenant ensuite le calice, il rendit grâces, et le leur donna en disant : « *Buvez-en tous, car ceci est mon sang* », le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés.

Ainsi fut institué le saint sacrement de l'Eucharistie, dans lequel Jésus-Christ porte l'amour pour les hommes, au point de se donner à eux, lui-même, en nourriture. Aujourd'hui, mes chers enfants, les apôtres reçurent, pour la première fois, la sainte communion. Judas ne craignit pas de s'en approcher avec une âme

décidée à trahir Jésus-Christ. Cette indigne profanation l'endurcit dans son crime, et vous connaissez tous la triste fin de ce malheureux. Un tel exemple, mes amis, sert à nous montrer combien il est à craindre d'approcher de la sainte table dans de mauvaises dispositions: il n'y a pas de plus grand crime, ni ne plus affreux malheur, que celui de faire une communion sacrilége.

Après la cène, Notre-Seigneur conduisit ses disciples à la montagne des Oliviers. Là, il leur dit : « Je serai pour vous tous, cette nuit, un objet de scandale; c'est-à-dire, à l'occasion de ce qui doit m'arriver, vous perdrez l'espérance que vous avez en moi, et vous m'abandonnerez lâchement « Seigneur, lui répondit Pierre, je suis prêt à vous suivre à la prison, à la mort ». Mais Jésus lui dit : « Pierre, je vous le déclare, le coq ne chantera pas aujourd'hui trois fois, que vous n'ayez nié me connaître ». Hélas ! mes enfants, ce ne fut malheureusement que trop vrai.

Jésus étant arrivé avec les apôtres dans un lieu appelé *Gethsémani*, situé au pied de la montagne, il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à

la mort, demeurez ici, tandis que je m'en irai prier. Puis, s'étant un peu éloigné, il commença à être saisi de frayeur et accablé de chagrin. «Mon père, mon père, s'écria-t-il, que ce calice s'éloigne de moi! Néanmoins, que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne! » Alors un ange venu du Ciel lui apparut, et il le fortifiait, et Notre-Seigneur étant tombé en agonie, prolongeait sa prière, et il lui vint une sueur qui découlait comme des gouttes de sang jusqu'à terre!

O mes enfants, arrêtons-nous ici quelques moments, à contempler Jésus-Christ dans cette terrible angoisse. Celui que, dans nos afflictions, nous appelons à notre secours, lui-même souffre aujourd'hui plus que nous n'avons jamais souffert. Celui qui nous console dans nos peines, a lui-même, à son tour, besoin d'être consolé! Sans doute, la connaissance qu'il a des supplices qu'on lui réserve, contribue à sa cruelle agonie, mais elle est surtout causée par la pensée de nos fautes, de notre ingratitude. Il les prévoyait, mes enfants, il prévoyait que, pour beaucoup de ses créatures, sa mort serait inutile, et voilà ce qui le rendait triste jusqu'à la mort. Oh! soyons donc

tristes aussi nous-mêmes; pleurons nos péchés, mêlons nos larmes à celles de ce divin Sauveur!

Lorsque Jésus fut plongé dans cet abattement, mes amis, ce fut, vous le sentez bien, parce qu'il y consentit, et qu'il voulut éprouver toutes les angoisses de notre pauvre nature. Ce fut afin que le souvenir de ses douleurs pût adoucir la douleur des affligés, afin que le souvenir de sa résignation pût arrêter leurs murmures, et, s'il reçut le secours et les consolations d'un ange, n'était-ce pas pour nous apprendre à ne jamais chercher qu'au Ciel notre consolation?

Notre-Seigneur revint près de ses disciples; accablés par la tristesse, ils s'étaient endormis. Et comme Jésus-Christ, s'adressant à eux, cherchait à les encourager, une troupe de gens armés parut : Judas la conduisait. Or, Judas avait donné ce signal à ses soldats : « Celui que je baiserai, c'est celui-là même que vous cherchez, saisissez-vous de lui ». Aussitôt donc, s'approchant de Jésus, il lui dit : « Je vous salue, mon maitre, et il le baisa ». Jésus lui répondit : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici »? Oh! ne fallait-il pas que Judas eût un cœur plus dur

que la pierre, pour ne pas tomber aux pieds de son maître à cette douce et tendre parole, mon ami. Hélas! et vous-mêmes, chers enfants, quand vous êtes prêts à mal faire, à céder lâchement à une tentation, à trahir la fidélité que vous devez à Dieu, n'entendez-vous pas aussi la voix de Notre-Seigneur, qui vous dit intérieurement : Mon ami! mon enfant! qu'allez-vous faire? qu'êtes-vous venu faire ici?

Les soldats s'emparèrent de Jésus, et le menèrent chez Caïphe, le grand-prêtre, où les scribes et les anciens étaient rassemblés. Tous les disciples prirent alors la fuite. Pierre seul, suivait de loin son maître; il entra chez Caïphe, et vint s'asseoir dans la cour. Cependant, les princes des prêtres cherchaient des témoins pour accuser Jésus Et où en trouver? Notre-Seigneur avait passé parmi eux en faisant du bien; les plus petits enfants, les vieillards, les malades, tous avaient eu leur part de ses bienfaits : tous pouvaient donc le bénir; mais, pour l'accuser, il ne s'en trouva pas un seul, et l'on fut obligé de recourir à de faux témoignages. Jésus ne daigna pas se défendre; interpellé seulement

par le grand-prêtre, il répondit : « Je suis le fils de Dieu ». A ce mot, on cria au blasphème, et dès-lors, commencèrent les nombreux, les cruels supplices de sa passion. On lui crachait au visage, on le frappait cruellement, on l'accablait d'humiliations et d'outrages.

Pierre cependant, se tenait au-dehors, et une servante s'étant trouvée là, lui demanda s'il n'était pas un disciple de Jésus de Nazareth ? et il le renia par trois fois, selon que Jésus le lui avait prédit. En ce moment, le coq chanta. Notre-Seigneur s'étant retourné, jeta un regard sur Pierre, et ce regard de bonté, mes enfants, le fit rentrer en lui-même. Il pleura amèrement sa faute, il la pleura, il sut l'expier, elle lui fut pardonnée, et vous savez que Pierre devint le chef de l'Eglise de Jésus-Christ.

Oh ! puissions-nous aussi, lorsque Dieu nous reproche nos fautes, soit par d'utiles avertissements, soit par quelque bon mouvement de notre cœur, puissions-nous alors, comme saint Pierre, nous repentir, pleurer, nous rendre dignes, enfin, d'obtenir de Dieu pardon et miséricorde.

LE VENDREDI SAINT.

Et Jésus, jetant un grand cri, dit: Mon père, je remets mon âme entre vos mains!

S. Luc, XXIII. — 46.

Le vendredi saint! ah quel triste jour! Que de douloureux souvenirs il nous retrace! Combien ne se sent-on pas aujourd'hui le cœur serré, en pensant à la mort de notre bon Sauveur! Et pourtant, ne l'oublions pas, mes amis, ce jour de deuil est en même temps, pour nous, un jour trois fois heureux. Les souffrances de Jésus-Christ nous affligent, il est vrai, elles font couler nos larmes, mais aussi elles nous rachètent, elles nous sauvent. Mon Dieu! il vous tardait de

la voir arriver cette heure de votre sacrifice, il vous tardait de pouvoir donner votre vie pour le salut de vos enfants. Oh! dans la méditation que nous nous disposons à faire sur vos douleurs, laissez-nous bien comprendre l'excès de votre amour, et disposez nos cœurs, ô mon Dieu, à la plus vive reconnaissance!

La nuit s'était écoulée pour Notre-Seigneur, mes enfants, au milieu des plus sanglants outrages. Dès la pointe du jour, les princes des prêtres et les anciens du peuple tinrent conseil contre Jésus, pour le faire mourir, et, après l'avoir lié, ils l'emmenèrent pour le mettre entre les mains de Ponce-Pilate, le gouverneur. Alors, Judas pénétré d'horreur pour son crime, s'en alla reporter les trente pièces d'argent aux princes des prêtres; mais ces derniers n'ayant pas voulu les reprendre, Juda les jeta dans le temple, puis ensuite, ne se trouvant pas dans le cœur, cette confiance en Dieu, que peut seule inspirer un véritable repentir, il tomba dans le désespoir, et se donna la mort.

Jésus-Christ parut devant le gouverneur, mes enfants; celui-ci, après l'avoir interrogé, ne

trouvant à lui reprocher aucun crime, le fit conduire devant Hérode. Depuis long-temps, d'après ce qu'il en avait entendu dire, Hérode désirait vivement de voir Jésus, et il espérait être témoin de quelques-uns de ses miracles; aussi lui adressa-t-il un grand nombre de questions, auxquelles Notre-Seigneur ne daigna pas répondre: alors, il fut traité de fou, d'insensé, il devint la risée du peuple; on l'accabla de railleries et d'insultes, et il fut enfin renvoyé à Pilate

Voilà donc ce divin Sauveur traîné de rue en rue, de tribunal en tribunal, au milieu de clameurs insolentes. De tous les malades qu'il avait guéris, des affligés qu'il avait consolés, des malheureux qu'il avait secourus, pas un n'élève la voix pour le défendre. Tous le méconnaissent, ou même encore s'unissent à ses ennemis pour l'outrager. Au moins, ses disciples chéris vont paraître, ils vont le soutenir, le délivrer? Où sont-ils donc? Hélas! mes enfants, Jésus est trahi par l'un, renié par l'autre, abandonné de tous! O mon Sauveur! il n'est aucune sorte de souffrance que vous n'ayez

voulu éprouver pour notre salut, et ce ne fut pas sans doute la moins cruelle de vos douleurs, celle que vous causa l'abandon de vos amis, l'ingratitude de ceux dont vous aviez été le bienfaiteur!

Convaincu de l'innocence de Jésus, Pilate imagina un moyen de le délivrer. C'était la coutume chaque année, au jour de la fête de Pâques, d'accorder au peuple la liberté d'un prisonnier qu'il avait le droit de choisir. Or, il y avait, dans les prisons, un homme nommé Barabbas, accusé d'avoir commis un meurtre.

Comme tout le monde était rassemblé, Pilate dit : « Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre, Barabbas ou Jésus, qui est appelé le Christ? » C'était déjà, pour Notre-Seigneur, mes enfants, une profonde humiliation d'être mis en parallèle avec un malfaiteur; mais jugez de ce qu'il dut éprouver, en se voyant préférer ce misérable, car les princes des prêtres ayant soulevé le peuple contre Jésus, il s'écria : « Nous voulons Barabbas! — Que ferai-je donc du roi des Juifs? reprit Pilate. — Qu'il soit crucifié! — Mais quel mal a-t-il fait? » Tous se mirent à crier encore

plus fort: « Qu'il soit crucifié! » Alors Pilate, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur eux, demanda de l'eau, et, se lavant les mains à la vue du peuple, il dit : « Je suis innocent du sang de ce juste; c'est vous qui en répondrez. » Et tout le peuple s'écria : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! » Hélas! mes amis, ce coupable vœu ne fut que trop exaucé. Proscrit, persécuté pendant une longue suite de siècles, le malheureux peuple Juif, encore de nos jours, est sans patrie, il est errant par toute la terre.

Pilate délivra donc Barabbas, et, après avoir fait souffrir à Notre-Seigneur une cruelle flagellation, il l'abandonna aux Juifs pour être conduit à la mort. Mais la fureur des ennemis de Jésus n'était pas apaisée, et, avant de le faire mourir, ils voulurent l'accabler de nouveaux outrages. Des soldats l'ayant amené dans la cour du prétoire, il le couvrirent d'un manteau d'écarlate, et, entrelaçant des épines, ils en firent une couronne qu'ils enfoncèrent sur sa tête adorable; puis ils le frappaient avec un roseau, lui crachaient au visage, et, fléchissant le genou devant lui, ils faisaient semblant de l'adorer, en

lui disant avec ironie : « Je te salue, roi des Juifs! »

Après s'être ainsi joué de Notre-Seigneur, sans avoir pu parvenir à lasser sa patience, ses ennemis chargèrent une lourde croix sur ses épaules, et l'emmenèrent sur le Calvaire, pour l'y crucifier. Son pauvre corps, brisé de douleur, couvert de sanglantes blessures, se courbait sous le fardeau de la croix. Un homme de Cyrène, nommé Simon, venant à passer par ce chemin, on l'arrêta pour lui faire porter la croix de Jésus.

Or, Notre-Seigneur était suivi d'une foule de peuple et de femmes qui pleuraient, et donnaient de grandes marques de douleur. Alors, se retournant vers elles, il leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes! » Et nous, mes chers enfants, oui, si en ce jour notre cœur se sent attendri au souvenir de tant de souffrances, pleurons comme les saintes femmes; mais pleurons sur nous-mêmes, sur nos péchés qui furent la cause des souffrances de Jésus-Christ.

Notre-Seigneur arrive enfin au lieu de son supplice, mes enfants; on le dépouille de ses vê-

tements, on l'étend sur la croix, on l'y attache, en perçant de clous ses pieds et ses mains, et on plante la croix dans la terre, au milieu de deux autres croix, sur chacune desquelles un voleur était attaché. Tous ceux qui passaient par là, blasphémaient encore contre le Sauveur : sa douceur, sa résignation, le supplice qu'il endurait ne parvenaient pas à désarmer leur colère. Cependant, depuis la sixième heure du jour jusqu'à la neuvième, le soleil s'obscurcit, la terre fut couverte de ténèbres. Vers la neuvième heure, l'excès de la souffrance arrache à Jésus cette plainte : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez vous abandonné ! »

Mais Jésus, mes enfants, oubliera encore ses douleurs pour penser à nous. Sa pauvre mère se tenait au pied de la croix, et le disciple bien-aimé était auprès d'elle. Alors, rassemblant ses dernières forces, Notre-Seigneur dit à Marie, en lui montrant saint Jean : « Voilà votre fils ; » puis il dit à saint Jean, en lui montrant Marie: « Voilà votre mère ; » et, depuis ce temps, le disciple recueillit Marie dans sa maison; depuis ce moment aussi, mes amis, et, par ce précieux testament

de notre Sauveur près de mourir, Marie nous aime comme ses enfants, et nous l'aimons comme notre mère.

L'heure de mourir approchait ; Jésus vit que tout était accompli ; il inclina sa tête en disant : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ! » et il expira.

Au même instant, le voile du temple se déchira, depuis le haut jusqu'en bas ; la terre trembla, les tombeaux s'ouvrirent, la nature entière fut bouleversée.

Ah ! mes enfants, nulle parole ne saurait exprimer les sentiments que ce récit doit faire naître dans nos cœurs. Le plus tendre, le meilleur des pères expire dans les tourments pour notre salut. Nous sommes les coupables, et il porte notre peine. Nos péchés et son amour sont la cause de tant de douleurs. Pensons-y au pied de la croix, en ce jour, pensons-y tous les jours de notre vie, afin de nous attacher pour jamais à Jésus-Christ, afin de renoncer au péché qu'il expie d'une manière si cruelle.

Le vendredi saint est le seul jour de l'année où l'on ne dise point de messe.

L'office du matin commence par la lecture d'une leçon tirée des livres saints, et dans laquelle Moïse décrit la cérémonie de l'agneau pascal, signe du sacrifice de Notre-Seigneur. Une autre leçon, tirée d'Isaïe, contient la prophétie la plus détaillée de la passion de Jésus-Christ. En lisant ce récit, on s'imagine lire une histoire plutôt qu'une prophétie, tant les moindres circonstances sont exactement annoncées. Ces leçons sont suivies de la lecture de la Passion, selon l'apôtre saint Jean. Ainsi, mes enfants, l'Eglise offre successivement à nos méditations, la figure de la passion dans le récit de Moïse, la prédiction de la passion dans le récit d'Isaïe, et l'histoire de la passion dans le récit de saint Jean.

La lecture de la passion est suivie de plusieurs oraisons pour les différens ordres de l'Eglise : pour le roi, pour tous les gens qui souffrent ou qui sont dans le malheur, pour les hérétiques, les païens et les Juifs. Le jour où Notre-Seigneur meurt pour tous les hommes, l'Eglise croit pouvoir lui demander des grâces abondantes, et le prier pour ses plus grands ennemis. Par là, elle

veut aussi nous montrer qu'il n'est pas de si grand coupable, qui ne puisse espérer d'obtenir son pardon, par les mérites de la mort de Jésus-Christ.

Les oraisons sont suivies de l'adoration de la croix; cérémonie ancienne et bien touchante. Vous comprenez, mes enfants, que c'est, non pas la croix qu'on adore, mais Notre-Seigneur mort sur la croix, et dont les fidèles baisent avec respect les plaies sacrées. Puis, le clergé va, processionnellement et en silence, adorer la sainte hostie déposée au tombeau, et qui sert à la communion du prêtre; on récite ensuite les vêpres, sans les chanter.

Dans la soirée, après les ténèbres, il est d'usage de chanter le *Stabat mater*, dans la chapelle du tombeau. Le *Stabat*, mes enfants, est une des plus belles et des plus touchantes proses de l'Eglise; elle raconte les cruelles douleurs de la sainte Vierge au pied de la croix de son divin fils, et les sentiments que cette hymne nous inspire terminent saintement les tristes émotions de ce jour.

PRIÈRE.

O mon adorable Sauveur, je me jette, en ce moment, au pied de vôtre croix, pour être arrosé du sang précieux qui coule de vos veines. C'est donc, pour moi, ô bon Jésus, que vous endurez tant de souffrances ! c'est pour moi, que vos pieds et vos mains sont percés de clous, que votre tête est couronnée d'épines, que votre cœur est ouvert et blessé! c'est pour moi, et parce que j'ai péché, que vous êtes prêt à mourir! Oh! pardon, pardon, mon Dieu ! pour toutes ces fautes qu'aujourd'hui vous expiez d'une manière si cruelle. Oubliez-les, Seigneur, moi, je m'en souviendrai toujours pour les détester, et pour vous rendre grâces d'avoir consenti à les laver dans votre sang divin. Que vous rendrai-je pour un si grand bienfait ? non, jamais hélas ! je ne saurai dignement le reconnaître; mais, au moins, je jure en ce moment de ne plus vous offenser, de renoncer pour toujours au péché, et de m'attacher à vous, par tous les sentimens de mon âme.

Croix de mon Sauveur, ô croix sainte et vénérable, signe sacré de mon salut! soyez à jamais bénie, soyez-moi toujours chère. Que si, malheureusement encore, j'étais tenté d'offenser Dieu, qu'un regard jeté sur vous me rappelle à mes devoirs, à mes promesses, me retrace les douleurs et l'amour de Jésus-Christ. Croix de mon Sauveur, je me consacre à vous; je désire vous porter dans mon cœur, par une soumission entière aux peines, que peut-être, il plaira au Seigneur de m'envoyer; et après vous avoir aimée pendant la vie, j'espère obtenir la grâce de mourir, en vous tenant pieusement entre mes bras. Ainsi soit-il.



SAMEDI SAINT.

Vous avez été ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême.

St. Paul, Coloss. II—12.

L'Eglise célèbre aujourd'hui la mémoire de la sépulture de Notre-Seigneur, et de sa descente aux enfers.

Le jour de la mort de Jésus-Christ, vers le soir, rapporte l'Evangile, Joseph d'Arimathie, homme vertueux et juste, qui n'avait pris aucune part au complot des Juifs, car il était en secret disciple du Sauveur, alla trouver Pilate, et lui demanda le corps de Jésus. Pilate lui ayant permis de le détacher de la croix, Joseph l'enveloppa d'un linceul, et le déposa dans un sépulcre, taillé dans le roc, puis il roula une grosse pierre à l'entrée du sépulcre, et se retira

Le lendemain, les princes des prêtres s'étant

assemblés chez Pilate, ils lui dirent, en parlant de Jésus : « Seigneur, nous nous souvenons que cet imposteur disait pendant sa vie : Je ressusciterai trois jours après ma mort. Ordonnez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que les disciples ne viennent la nuit dérober le corps de leur maître, et ne disent ensuite au peuple : Jésus est ressuscité. » Pilate répondit : « Vous avez des soldats : allez, faites comme vous l'entendrez. » Ils s'en allèrent donc, et, pour s'assurer du sépulcre, ils en scellèrent la pierre, et y mirent des gardes.

Ces précautions des ennemis de Notre-Seigneur étaient bien inutiles, vous le comprenez, mes enfants; elles ne pouvaient détruire sa puissance; aussi ne servirent-elles qu'à rendre encore plus éclatant le miracle de la résurrection.

Tandis que le corps sacré de Jésus-Christ reposait dans le tombeau, son âme descendit aux enfers, non pas, mes amis, dans cet enfer où les méchants reçoivent la punition de leurs crimes, mais dans un lieu de repos, aussi appelé du nom de *limbes*, où se trouvaient réunies les âmes des patriarches et de tous les justes, morts de-

puis le commencement du monde. Quelque vertueuse et sainte qu'ait été la vie de ces hommes fidèles à Dieu, néanmoins, ils demeuraient encore éloignés du Ciel ; l'entrée en avait été fermée par le péché d'Adam, et nul ne pouvait être sauvé, avant que le fils de Dieu n'eût satisfait, par sa mort, à la justice de son père. Jésus-Christ descendit donc aux enfers, pour délivrer les âmes qui attendaient impatiemment sa venue. Elles suivirent au Ciel leur divin libérateur, le jour où il y fit son ascension glorieuse.

Dans les premiers temps de l'Eglise, mes enfants, il était d'usage, le samedi saint, de baptiser les *Catéchumènes*, c'est-à-dire ceux des païens qui se convertissaient à la religion chrétienne. Pour achever leur instruction religieuse, on faisait, durant l'office, un grand nombre de cérémonies et de pieuses lectures. L'office du samedi saint n'a pas changé, bien que, maintenant, ce jour ne soit plus consacré particulièrement à donner le baptême. Les prêtres vont en procession aux fonts baptismaux, pour bénir l'eau qui, pendant l'année, doit servir au baptême des petits enfants, et à toutes les cérémo-

nies de l'Eglise. La procession terminée, on allume, près de l'autel, un grand cierge nommé le cierge pascal; il est la figure de Jésus-Christ ressuscité. Ce cierge reste allumé dans l'Eglise, durant les offices, jusqu'à la fête de l'Ascension, en mémoire du temps que Notre-Seigneur passa sur la terre, après sa résurrection. Le feu qui sert à allumer le cierge pascal est un feu nouveau, c'est-à-dire qui n'a servi à aucun usage. Le prêtre le bénit avec une grande pompe. On attache, en forme de croix, cinq grains d'encens, au cierge pascal, pour rappeler les cinq plaies de Jésus-Christ, dont il voulut bien conserver les traces, même après qu'il fut sorti du tombeau.

A la messe du samedi saint, mes enfants, l'Eglise commence à célébrer le triomphe de la résurrection de Jésus-Christ. Elle se réjouit par avance, de cet événement si heureux pour les chrétiens, si glorieux pour leur divin maître; les cloches, restées muettes depuis la fin de la messe du jeudi saint, se font entendre de nouveau en signe d'allégresse. Le *Gloria in excelsis*, chanté par les anges, à la naissance de Notre-Seigneur, et que l'Église ne redit jamais

dans les jours de deuil et de pénitence, annonce maintenant la seconde naissance que Jésus-Christ va reprendre dans le tombeau. Enfin, les voûtes de l'Eglise retentissent du joyeux *Alleluia!* louez Dieu ! et ce cri de reconnaissance du peuple hébreu, lorsqu'il fut délivré de l'Égypte, devient le cri de reconnaissance des chrétiens pour la délivrance de leur Sauveur, pour leur propre délivrance du péché, cette triste servitude.

Mes chers enfants, êtes-vous véritablement dégagés de ces mauvaises habitudes qui sont autant de liens qui vous retiennent dans le mal? Avez-vous aujourd'hui, comme tout fidèle chrétien doit le faire, déposé vos défauts dans la tombe de Jésus-Christ? S'il en est ainsi, ce matin, à l'église, vous pouvez chanter de bon cœur le joyeux *Alleluia.*



LE SAINT JOUR DE PAQUES.

Voici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous, et tressaillons d'allégresse.

Ps. cxvii. — 24.

Cette fête, mes chers enfants, est la plus grande fête de l'année. C'est le jour de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans l'ancienne loi, il y avait aussi une fête de Pâques, et ce nom, qui signifie *passage*, rappelait au peuple hébreu, l'heureux passage de la mer Rouge, et celui de l'ange exterminateur. La fête de Pâques, de la nouvelle loi, rappelle aux chrétiens que Jésus-Christ, en ressuscitant, a passé de la mort à la vie. Voici l'histoire de ce merveilleux événement :

Depuis deux jours, le corps du Sauveur était renfermé dans le tombeau. Le matin du troisième

jour, Marie-Madeleine et plusieurs autres saintes femmes se dirigèrent vers le sépulcre, pour embaumer le corps de Jésus-Christ. C'était un usage parmi les Juifs, et ces pieuses femmes voulaient rendre un dernier hommage, après sa mort, à celui dont elles avaient écouté les leçons et admiré les vertus. Comme elles marchaient, elles se demandaient entre elles, s'il leur serait possible de pénétrer dans le tombeau, dont l'entrée avait été fermée par une énorme pierre. Quelle est leur surprise en approchant! La pierre est renversée; un jeune homme est assis près du sépulcre; son visage brille d'un éclat céleste; ses vêtements sont blancs comme la neige. « Ne craignez rien, dit-il, aux saintes femmes. Vous cherchez Jésus de Nazareth, il n'est plus ici; il est ressuscité comme il l'avait prédit. Allez annoncer cette nouvelle aux disciples. »

Les saintes femmes se hâtèrent d'avertir Pierre, le chef des apôtres, et Jean, appelé par l'Evangile, le disciple que Jésus aimait. Tous deux accoururent au monument; mais l'ange avait disparu: le tombeau était vide, on n'y retrou-

vait plus qu'un linceul. Frappés de terreur à l'apparition de l'ange, qu'avait annoncée un tremblement de terre, les soldats, chargés par Pilate de la garde du sépulcre, étaient tombés comme morts; puis, revenus à eux, ils avaient pris la fuite.

Les deux apôtres firent connaître aux fidèles la glorieuse résurrection de Jésus-Christ. Lui-même vint bientôt en confirmer la vérité, en se montrant plusieurs fois à ses disciples réunis.

Le miracle de cette résurrection, mes chers enfants, est le plus surprenant de tous les miracles. Vous allez le comprendre : il était quelquefois arrivé que de saints personnages, le prophète Elisée, par exemple, avaient obtenu de Dieu le pouvoir de ressusciter les morts. Notre-Seigneur avait aussi rendu la vie à plusieurs personnes, soit pour manifester sa puissance, soit pour donner aux hommes une nouvelle preuve de sa bonté; mais sa propre résurrection est plus miraculeuse encore. En effet, Jésus-Christ s'est ressuscité lui-même, par sa seule puissance, et il avait d'avance annoncé ce miracle, en disant : « Le fils de l'homme sera mis à

mort et il ressuscitera le troisième jour. » Ses ennemis refusaient de croire à l'accomplissement de cette prédiction ; déjà ils triomphaient en le voyant étendu sur la croix. « Lui qui a sauvé les autres, disaient-ils avec ironie, ne pourra-t-il se sauver lui-même ? Qu'il descende donc de la croix, et alors nous croirons en lui ! » La foi des disciples fut elle même ébranlée. Ils regrettèrent Jésus-Christ comme un homme juste, ils le pleurèrent comme un ami, mais ils pouvaient à peine reconnaître un Dieu, dans celui qu'ils venaient de voir mourir, au milieu de tant de douleurs et de tant d'opprobres. Aussi, la nouvelle de la résurrection ne leur causa-t-elle pas moins de surprise que d'admiration et de joie.

Par sa glorieuse résurrection, mes enfants, Jésus-Christ prouva donc sa puissance et sa divinité. Il fit plus que de descendre de la croix : il sortit vivant du tombeau. Sans ce miracle, Jésus-Christ ne se serait pas montré comme Dieu, nous ne serions pas chrétiens, car notre religion a commencé le jour de la résurrection du Sauveur.

Voilà pourquoi la fête de Pâques est la principale fête de l'année ; voilà pourquoi nous trouvons

l'Eglise remplie de fidèles, les ministres du Seigneur revêtus de leurs plus beaux ornements ; voilà pourquoi les prières de ce saint jour, ne sont que des chants d'allégresse. Chez tous les peuples chrétiens, la fête de Pâques est célébrée avec une grande joie, et, en Europe, il existe encore des pays où l'on ne s'aborde aujourd'hui qu'en se félicitant mutuellement par ces paroles : Jésus-Christ est ressuscité !

Mes chers enfants, vous bornerez-vous à louer Notre-Seigneur pour l'éclatante victoire qu'il a remportée sur la mort ? Non, sans doute. Il faut retirer de ce mystère, une leçon qui vous soit utile. Tous les mystères de la vie de Jésus-Christ ont été accomplis pour notre sanctification. S'il a daigné s'abaisser jusqu'à nous, en se faisant homme, c'est pour nous attirer à lui ; s'il est mort sur une croix, c'est pour nous apprendre à bien mourir nous-mêmes ; s'il est ressuscité enfin, c'est pour nous faire ressusciter avec lui.

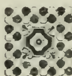
Mais, direz-vous, comment cela nous serait il possible ? Pouvons-nous donc mourir et ressusciter ainsi ? Non, mes enfants ; mais vous pouvez vous corriger de vos défauts, les dé-

truire, les arracher de votre cœur; vous pouvez y faire naître les vertus opposées. Un enfant paresseux, désobéissant, colère, peut devenir doux, appliqué, soumis. Il peut ainsi commencer une nouvelle vie. C'est là ce que saint Paul appelle, se dépouiller du vieil homme, et revêtir un homme nouveau. C'est là, mes enfants, l'espèce de résurrection que Jésus-Christ vous demande en ce jour, à l'image de la sienne.

PRIERE.

O Jésus, ressuscité d'entre les morts! c'est du fond de mon âme que, prosterné à vos pieds, je vous adore dans votre triomphe. Daignez agréer les louanges, si peu dignes de votre gloire, que vient vous adresser un faible enfant. Pendant ces derniers jours, j'étais bien affligé en pensant à vos cruelles souffrances; aujourd'hui, comme Marie-Madeleine, je me sens consolé d'avoir retrouvé mon bon maître, et, tout rempli de joie, je m'écrie avec votre apôtre : « Mon Seigneur et mon Dieu! »

Divin Sauveur, vous dont toujours nous devons chercher à imiter les saints exemples, faites, je vous en conjure, que ce jour de Pâques soit aussi pour moi un jour de passage : passage de l'indocilité à l'obéissance, de la tiédeur à la piété, du mal au bien. Et puisque, étant une fois ressuscité, vous n'avez plus été sujet à la mort, permettez, Seigneur, qu'après avoir, par votre grâce, renoncé au péché, je ne sois plus assez malheureux pour y retomber jamais. Ainsi soit-il.



FÊTE DE L'ASCENSION.

Jésus est entré dans le Ciel afin de se presenter maintenant pour nous devant la face de Dieu.

St. Paul, Hébr. IX—24.

Après sa glorieuse résurrection, Jésus-Christ resta encore quarante jours sur la terre; mais il n'y vécut pas de la même manière qu'avant sa passion. Son corps était alors mortel, périssable, semblable au nôtre, mes enfants, soumis aux mêmes besoins, et aux mêmes douleurs; tandis, qu'après être sorti du tombeau, le corps de Notre-Seigneur devint immortel, impassible; c'est-à-dire qu'il ne fut plus sujet à la souffrance, ni à la mort. Au lieu de vivre parmi les hommes, ainsi

qu'il l'avait fait jusque-là, il leur apparut seulement de temps en temps, et toujours d'une manière inattendue et miraculeuse. C'était, tantôt sur le bord de la mer, où les apôtres se disposaient à jeter leurs filets; tantôt dans le chemin, qui conduit de Jérusalem au petit village d'Emmaüs; ou bien encore, au milieu de ses disciples réunis. Et Jésus-Christ les abordait, par ces mots pleins de bonté, qu'il répétait sans cesse : « La paix soit avec vous! »

Lorsqu'à cette douce parole, au son de cette voix, qui, pourtant, leur était bien connue, les disciples se refusaient encore à croire à la présence du Sauveur; si quelques-uns, tout effrayés de son apparition soudaine, s'imaginaient voir un fantôme, « C'est moi-même, disait Jésus-Christ, ne craignez rien; touchez-moi, et rappelez-vous, qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. » D'autres fois, il leur montrait ses pieds et ses mains, qui conservaient encore la marque des clous, dont ils avaient été percés; puis il allait s'asseoir

pour manger avec les apôtres, et ceux-ci le reconnaissaient à sa manière de rompre et de bénir le pain. Notre-Seigneur parvenait de la sorte, mes enfants, à convaincre, du miracle de sa résurrection, les plus incrédules de ses disciples.

Ce fut pour cela, que Jésus-Christ passa quarante jours sur la terre; ce fut aussi pour fonder son Eglise, l'Eglise catholique, dont nous avons le bonheur d'être les enfants. Après avoir complété les divines instructions, que déjà, il avait données aux apôtres, Notre-Seigneur leur commanda de les transmettre à leurs successeurs, de les prêcher au monde entier, de faire connaître l'Evangile par toute la terre; il leur promit en même temps, de ne pas abandonner son Eglise, de ne jamais permettre qu'elle tombât dans l'erreur.

Jésus-Christ, mes enfants, avait racheté les hommes par sa mort et ses souffrances; il les avait éclairés par sa parole, il avait fondé l'Église pour nous expliquer sa loi; il avait prévu tousnos bes oins, afin de laisser

des remèdes à nos fautes, des soulagements à notre misère, des consolations à nos douleurs; la divine mission de notre Sauveur se trouvait ainsi terminée. Pour lui, le temps était venu de retourner dans son royaume, de reprendre possession du Ciel, afin de glorifier sa sainte humanité. Déjà, pour préparer les apôtres à une prochaine séparation : « Mes petits enfans, leur avait-il dit, je n'ai plus que peu de jours à rester avec vous : encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus. » Et comme, à ces paroles de leur maître, les apôtres avaient le cœur tout rempli de tristesse : « Je ne vous laisserai pas orphelins sur la terre, ajoutait Jésus-Christ; je prierai mon Père pour vous, afin qu'il vous envoie l'esprit saint, l'esprit de vérité, cet autre consolateur qui jamais ne vous quittera. Demeurez dans mon amour; soyez fidèles à mes commandements et je vous reverrai; je vais au Ciel, vous préparer une place ! »

Le quarantième jour après la résurrection, mes enfants, Jésus-Christ fit au Ciel sa glorieuse ascension. Par son ordre, les disciples s'étaient

réunis sur la montagne de Galilée, proche de Jérusalem. Là, raconte l'Evangile, le Seigneur Jésus, leur donna ses derniers avis, leur adressa ses derniers adieux; il étendit sur eux ses divines mains, pour les bénir encore, et, en les bénissant, il s'éleva dans le Ciel. Comme les apôtres cherchaient à le suivre des yeux, même après qu'un nuage leur eût dérobé sa vue, deux anges, vêtus de blanc, apparurent soudain, et leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi regardez-vous ainsi le Ciel? Ce Jésus qui vient de s'y élever avec tant de gloire, en redescendra un jour, comme vous venez de l'y voir monter. En même temps, les apôtres se prosternèrent pour adorer le fils de Dieu, entrant dans sa gloire, suivi par les âmes des justes qu'il avait délivrées, entouré par les chœurs innombrables des anges!

Ces paroles adressées aux apôtres, se rapportent, mes enfants, au jugement dernier, qui aura lieu à la fin du monde. Alors, pour la seconde fois, Jésus-Christ descendra sur la terre; il y viendra, non plus comme sauveur, mais comme juge. Ce sera, non plus l'enfant pauvre

de Béthléem, l'ami des pécheurs, le Dieu mourant sur le Calvaire, mais un roi sévère et juste, qui rendra à chacun selon ses œuvres. Préparons-nous, par une vie sainte, mes chers enfants, à ce dernier avènement de Jésus-Christ; que, dans notre pensée, il ne soit jamais séparé de son triomphe, de cette ascension glorieuse, dont, aujourd'hui, nous célébrons l'anniversaire.

PRIERE.

Je vous adore dans votre divine ascension, ô mon Sauveur; vous êtes resté assez longtemps sur cette terre, où vous avez été si outragé, où vous avez si cruellement souffert. Retournez prendre possession de votre royaume et de votre bonheur; seulement, ô mon Dieu, du haut du Ciel, où aujourd'hui vous rentrez avec tant de gloire, abaissez, je vous en conjure, abaissez sur vos enfants un regard de bonté. Aidez-les par votre sainte grâce, à mériter cette place que vous voulez bien leur promettre, cette place dans le Ciel, où, près de vous, l'on doit être si heureux ! Ainsi soit-il.

LA PENTECOTE.

Le Saint-Esprit que mon Père vous enverra, vous enseignera toutes choses.

St. JEAN. XIV — 26.

Après l'ascension de Jésus-Christ, mes enfants, les apôtres demeurèrent plongés dans le deuil et la tristesse. L'absence de leur bon maître les remplissait de douleur, rien ne pouvait les consoler. Cependant, ils attendaient avec confiance l'accomplissement de la dernière promesse de Notre-Seigneur. « Je ne vous laisserai pas orphelins sur la terre, leur avait dit Jésus, avant de les quitter; je vous enverrai l'esprit saint, l'esprit consolateur »; sans doute, mes chers enfants, cette promesse aurait pu s'accomplir à l'instant même; mais Dieu voulut

attendre quelques jours, pour exercer la foi des apôtres; il voulut encore que la descente du Saint-Esprit dans leur âme fût accompagnée de circonstances merveilleuses, pour faire éclater sa puissance aux yeux des nations.

Dix jours s'étaient écoulés depuis l'ascension : renfermés dans le cénacle avec la sainte Vierge, qui n'avait pas voulu les quitter, les apôtres avaient passé ce temps dans le recueillement et la prière. Soudain, un bruit s'entendit du Ciel, semblable à un vent impétueux qui s'approche; il remplit toute la maison où les apôtres étaient réunis. En même temps, on vit paraître une lumière éclatante, qui, se divisant en langues de feu, vint s'arrêter au-dessus de la tête de chacun des apôtres, et tous furent remplis du Saint-Esprit. En ce moment, ils reçurent le don des langues, c'est-à-dire que, par un miracle de l'esprit divin, ils surent, à l'instant même, parler le langage des différents peuples, parmi lesquels ils devaient aller prêcher l'Evangile.

Un miracle moins visible, mais non moins frappant, s'opéra dans leur cœur. Ces hommes si timides, si faibles, qui avaient lâchement

abandonné Jésus Christ au temps de sa passion, devinrent fermes, courageux intrépides, et l'Esprit saint, qui est aussi l'Esprit de force, leur donna la force nécessaire pour accomplir, au péril de leur vie, la divine mission dont ils étaient chargés.

Nous aussi, comme les apôtres, nous sommes appelés à recevoir le Saint-Esprit, avec toutes ses grâces, dans le sacrement de confirmation. Le jour où ce sacrement vous sera donné, mes chers enfants, vous ne verrez pas, à la vérité, des langues de feu paraître au-dessus de vos têtes, mais vous recevrez la grâce intérieure, dont ce miracle était le signe. Vous ne recevrez pas le don des langues, il vous serait inutile, mais Dieu daignera vous inspirer le langage que vous devez tenir, en toutes circonstances, pour rendre hommage à la religion, à la vérité, et pour ne jamais manquer, dans vos paroles, à la charité envers les autres. Dans ce temps-là, mes enfants, on vous donnera des instructions détaillées sur le sacrement de confirmation; dès à présent, vous pouvez néanmoins y penser avec fruit, et c'est en ce jour surtout, qu'il le faut faire.

Comprenez bien d'abord ce que c'est que de recevoir le Saint-Esprit. C'est être rempli de l'esprit de Dieu. Cet esprit est infiniment supérieur au nôtre : aussi, lui communique-t-il une force surnaturelle. De même que, dans ce qui se rapporte aux choses ordinaires de la vie, l'enfant docile voit par les yeux de ses parents, profite de leur expérience, de leur raison, et s'élève ainsi, peu-à-peu, au-dessus de la faiblesse de son âge ; de même, en venant dans notre âme, le Saint-Esprit l'éclaire, l'anime, la transforme, et l'enrichit de tous ses dons.

Les dons du Saint-Esprit, qu'en ce jour il répand avec tant d'abondance sur les apôtres, sont : la sagesse, l'intelligence, la science, le conseil, la piété, la force, et la crainte du Seigneur. Ces différentes grâces vous seraient bien précieuses, mes enfants; demandez-les à Dieu. Priez-le de vous accorder surtout la sagesse, qui comprend à elle seule tous vos autres devoirs; la force, si nécessaire à votre jeune âge, pour que vous puissiez triompher de vos défauts, et travailler avec ardeur à votre salut; la piété enfin, qui vous donnera le goût

de la prière, et vous fera trouver votre bonheur dans le service de Dieu.

En vous pénétrant de ces bons sentiments, mes chers enfants, vous retirerez d'heureux fruits, de la fête de la Pentecôte; et elle commencera à préparer votre cœur au sacrement de Confirmation.

PRIERE.

Venez, ô Esprit saint, et répandez sur nous, comme sur les apôtres, un rayon de votre divine lumière. Nos âmes sont malades, venez les guérir; elles se sont souillées par le péché, venez les purifier; semblables à des plantes stériles, elles ne produisent aucun bon fruit, venez les arroser par votre grâce salutaire; car, sans vous, ô divin Esprit, il n'y a rien en nous que misère, il n'y a rien en nous que le mal; faites, nous vous en supplions, que notre orgueil ne se révolte plus contre vos commandements, corrigez nos défauts, attendrissez nos cœurs, attachez-les à Dieu qu'ils aiment si peu encore. Accordez-nous vos sept dons précieux, à nous, vos enfants

fidèles. O Esprit saint, faites-nous vivre dans l'innocence, faites-nous mourir dans votre grâce, faites-nous régner enfin dans l'éternité.

Ainsi soit il.



FÊTE-DIEU.

Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes.

PROV. VIII. — 3.

Vous vous rappelez sans doute, mes enfants, que, la veille de sa mort, et dans le dernier repas qu'il fit avec ses apôtres, Notre-Seigneur institua le saint sacrement de l'Eucharistie, sacrement adorable, par lequel Dieu habite réellement parmi les hommes, et veut bien s'abaisser, jusqu'à les nourrir de son propre corps et de son sang divin. Chaque année, le jeudi saint, l'Église célèbre la mémoire du jour heureux, où Jésus-Christ nous a donné cette preuve de son amour pour nous; mais alors, l'Église est si tristement occupée des souffrances et de la passion de Notre-Seigneur,

qu'elle ne peut se livrer, autant qu'elle le désire, à la joie que lui cause un si grand bienfait accordé aux hommes ; aussi, a-t-elle voulu établir une fête particulière, en l'honneur du saint sacrement. Cette fête est une des plus belles et des plus touchantes de la religion : c'est la fête de l'amour de Dieu pour nous, et de notre reconnaissance envers Dieu.

En ce jour, il est d'usage, mes chers enfants, de faire une procession solennelle hors de l'église, et de porter en triomphe le saint sacrement, dans les villes et dans les campagnes. Dès le matin, avertis par le son des cloches, les habitans s'empressent de joncher de fleurs et de branches d'arbres, les rues par lesquelles doit passer la procession, et de préparer les différents reposoirs où elle s'arrête. Ces reposoirs sont plus ou moins ornés, selon les ressources des habitants. A la ville, les gens riches prêtent des tapisseries et de belles étoffes; à la campagne, du linge blanc, parsemé de bouquets de fleurs, est la seule tenture dont peuvent disposer les pauvres paysans du village; mais nul doute que Notre-Seigneur n'accueille

avec une égale bonté les offrandes des uns et des autres, car il est aussi bien le Dieu de la pauvreté, que le maitre du Ciel et de la terre; et ce qu'il demande avant toute chose, c'est l'intention du cœur.

Cependant, la procession s'avance au milieu du chant des cantiques; les prêtres sont revêtus, de leurs plus beaux habits; les enfants de chœur mêlent à la fumée de l'encens, des roses effeuillées qu'ils portent dans des corbeilles. On croit voir un souverain, recevant les hommages et les témoignages de l'affection du peuple dont il est adoré, ou plutôt encore un père de famille, entouré de ses enfants, au jour de sa fête. Dieu n'est jamais plus disposé à nous combler de ses grâces que dans ce saint jour, où il sort de son tabernacle, pour se mêler à nous; aussi, chacun se presse sur son passage; chacun se trouve heureux quand le saint sacrement a paru devant sa demeure; les cultivateurs espèrent une abondante récolte des champs qui ont été bénis par la présence de Jésus-Christ; les pauvres malades quittent, s'ils le peuvent, leur lit de douleur, pour venir recevoir, devant leur maison, la bénédiction

du Dieu qui les guérit souvent, qui toujours les console. Les mères, leurs petits enfants dans les bras, vont s'agenouiller sur les marches du reposoir, où Notre-Seigneur daigne s'arrêter pour les bénir, et, pendant qu'il vient se reposer sur les têtes innocentes de ces petits anges, on croit l'entendre dire à ses ministres, comme autrefois aux disciples : « Laissez venir à moi les petits enfants; le royaume des Cieux est pour ceux qui leur ressemblent. »

Pour la plupart, mes chers enfants, vous avez reçu, dans vos premières années, cette bénédiction de Jésus-Christ; alors, vous ne sentiez pas votre bonheur, mais à présent que vous commencez à connaître le prix de la sainte Eucharistie, soyez bien pieux dans cette belle fête, remerciez Dieu mille fois de vous montrer tant d'amour; aimez-le vous-même de tout votre cœur.



PRIÈRE.

Seigneur Jésus, si je ne puis encore vous recevoir aujourd'hui dans mon cœur, je veux au moins vous remercier de vouloir bien demeurer parmi nous, dans le sacrement de votre amour. Grâce à cette bonté infinie, je puis, tous les jours et à toute heure, vous offrir mes prières, et je suis aussi heureux que les enfants que vous vous plaisiez autrefois à réunir autour de vous. Il me reste encore à envier, ô mon Sauveur, l'innocence et la sagesse, par lesquelles ces enfants avaient su mériter votre tendresse. Mon Dieu! lorsque je pourrai leur ressembler, bénissez-moi de la même manière; laissez-moi venir souvent auprès de vous: ce sera mon plus grand bonheur. Ainsi soit il.





BELLE COMME LA LUNE,
PURE COMME LE SOLEIL.

Cant. ch. 6. 9

FÊTE DE L'ASSOMPTION.

> Vous serez une couronne de gloire dans la main du Seigneur, et un diadème royal dans la main de votre Dieu.
>
> ISAÏE, LXII — 3.

En ce jour, mes chers enfants, l'Eglise célèbre la bienheureuse mort de la sainte Vierge, sa résurrection, et son assomption glorieuse. Réunie à son divin fils, Marie reçoit de lui une couronne immortelle, une vie de bonheur et de gloire, que lui méritaient ses vertus, ses souffrances, la vie humble et cachée qu'elle avait menée sur la terre. Aujourd'hui, Marie devient la reine du Ciel et notre puissante protectrice; mais auparavant, il ne faut pas l'oublier, mes amis, Marie avait été notre modèle. Appliquons-nous donc à étudier les saints exemples qu'elle nous a laissés; cherchons à

nous rappeler les principaux traits de son histoire, pour nous exercer à l'imitation de ses vertus : ce sera la meilleure manière d honorer notre mère au jour de sa fête.

Selon l'opinion générale de l'Église, mes chers enfants, opinion que tous les vrais serviteurs de Marie trouvent un grand bonheur à partager, la sainte Vierge fut exempte de la tache du péché originel. Sans doute, Dieu ne voulut pas permettre que l'âme de celle qui devait être sa mère, fût un seul instant souillée par le péché.

Marie annoncée par Dieu à nos premiers parents, et montrée de loin par un prophète, comme devant donner naissance au fils de Dieu, Marie naquit à Nazareth, petite ville de Galilée, peu distante du Mont-Carmel. Anne et Joachim, ses père et mère, descendaient de la tribu de Juda et de la race de David. Malgré cette antique et royale origine, ils étaient pauvres et menaient une vie fort retirée. Leurs vertus furent cependant assez connues, pour que l'Église les ait admis au nombre des saints dont, chaque année, elle célèbre la fête.

Par reconnaissance pour Dieu, de la bonté duquel ils tenaient leur unique enfant, les pieux parents de Marie, voulurent la vouer au Seigneur, et, dès l'âge de quatre ans, elle fut portée au temple de Jérusalem, pour y être élevée parmi d'autres jeunes filles. Marie, dont la raison avait devancé les années, et dont le cœur déjà, était tout rempli de l'amour divin, se consacra volontairement à Dieu. Elle promit de se donner à lui sans partage, et fit vœu de renoncer à tous les liens d'ici-bas. On aime à se représenter, cette aimable et sainte enfant, agenouillée sur les marches du temple, priant avec une angélique ferveur, ou bien encore, douce et soumise envers les gardiens de son enfance, pleine d'affection et de complaisance pour ses jeunes compagnes, offrant enfin, mes amis, dans l'enfance la plus pure et la plus sainte qui fût jamais, un touchant et parfait modèle à l'enfance chrétienne.

Marie demeura dans le saint temple, jusqu'à l'âge où elle fut mariée à un saint homme nommé Joseph; comme elle, il descendait de la race royale de David, mais, comme elle aussi,

il était pauvre ; il exerçait la profession de charpentier. Lorsque Marie demeurait à Nazareth avec son époux, étant toujours demeurée vierge, Dieu lui fit annoncer, par l'ange, Gabriel, qu'elle serait la mère du Sauveur promis au monde. « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole,» dit Marie avec humilité, plus occupée du désir d'accomplir la volonté de Dieu, que de la gloire dont elle allait être revêtue en devenant la mère du Sauveur.

Selon la parole de l'ange, mes enfants, et pendant un voyage que, par ordre de l'empereur romain, Joseph et Marie avaient entrepris, Notre-Seigneur Jésus-Christ vint au monde, dans la pauvre étable de Béthléem. Ici commencèrent les angoisses maternelles de la sainte Vierge : Pour tout berceau, son divin fils, n'a qu'une humble crèche, pour tout vêtement, il a des langes grossiers. A peine le cœur de Marie, a-t-il pu se réjouir, en voyant l'empressement des bergers et des Mages à venir adorer le divin enfant, que, tremblant pour les jours de ce fils chéri, elle est obligée de s'enfuir en Egypte pour le soustraire à la fureur

d'Hérode. Auparavant déjà, pour obéir à une loi, dont cependant elle était dispensée, Marie était allée au Temple présenter son fils au Seigneur et le racheter, comme toutes les pauvres femmes d'Israël, par la simple offrande de deux tourterelles. Là, un saint vieillard, nommé Siméon, prenant l'enfant Jésus entre ses bras, prédit à Marie tout ce qu'un jour elle aurait à souffrir, par ce cher enfant, et lui annonça que son âme serait percée d'un glaive de douleur. Pensez-vous, mes amis, combien de fois, durant les trente années que Jésus passa près de sa mère, elle dut se rappeler, cette pauvre mère, la prédiction du saint vieillard, et trembler de la voir s'accomplir!

Enfin, le moment arriva, où Notre-Seigneur voulut s'éloigner de Nazareth, pour commencer ses divines prédications; l'Évangile ne dit rien de la sainte Vierge, si ce n'est qu'elle se trouvait aux noces de Cana, et, qu'à sa prière, Jésus fit là son premier miracle. Si Marie daigna s'intéresser ainsi, aux moindres besoins de ceux dont elle était entourée, on ne saurait douter, mes enfants, qu'en accompagnant

Notre-Seigneur, dans ses courses charitables, elle ne l'ait imploré en faveur de tous ceux près desquels elle se trouvait, et ne soit ainsi, en quelque sorte, devenue leur providence. Cette douce pensée doit nous encourager à nous adresser toujours à Marie avec une entière confiance.

Nous ignorons si la sainte Vierge eut la douleur d'assister à la passion de Jésus-Christ, mais nous la retrouvons sur le Calvaire, debout au pied de la croix. C'est bien en ce moment que son âme fut brisée et percée par la douleur, comme par un glaive; c'est en ce moment aussi, que, recueillant les dernières paroles de Notre-Seigneur, près de mourir, Marie consentit à devenir notre mère. Pauvre mère, combien n'a-t-il pas fallu qu'elle nous aimât, pour nous avoir pardonné la mort de son fils bien-aimé!

Marie vécut encore plusieurs années, mes enfants; elle parvint à un âge très avancé. Renfermée dans le cénacle avec les apôtres, après l'ascension de Jésus-Christ, elle reçut comme eux l'Esprit saint au jour de la Pentecôte : elle as-

sista à l'établissement de l'Eglise chrétienne; puis enfin Dieu mit un terme à son exil, et la rappela à lui; son cœur et sa pensée étaient déjà dans le Ciel; elle mourut entourée des regrets des apôtres, et alla se réunir pour toujours à Jésus-Christ, dont l'absence lui avait coûté tant de larmes.

C'est la croyance commune de l'Eglise, que la sainte Vierge est ressuscitée et qu'elle est dans le Ciel en corps et en âme. Sur cette croyance, mes enfants, est fondée la fête de ce jour.

Après avoir, pendant le cours de l'année, successivement célébré tous les mystères de la vie de Marie; sa naissance, sa présentation au Temple, sa purification, sa visite à sainte Elisabeth, ses douleurs sur le Calvaire, l'église célèbre aujourd'hui son triomphe et sa gloire. Que cette fête vous soit chère, mes amis, que surtout elle ne se passe pas, sans laisser d'heureux fruits dans vos âmes. Honorez la sainte Vierge par des prières ferventes, aimez-la, jetez-vous entre ses bras maternels, confiez-lui votre enfance, votre jeunesse, toute votre vie,

confiez-lui vos bonnes intentions pour les fortifier, vos défauts pour les détruire. Demandez-lui de vous diriger, de vous conduire, de vous apprendre à l'imiter. Et pensez souvent, chers enfants, que Marie fut la plus soumise, la plus humble, la plus modeste des créatures; qu'elle ne se glorifiait de rien, et ne cherchait à se faire admirer de personne. La prière, le travail, le silence, l'amour de Dieu surtout, voilà ce qui remplit sa vie. Que d'exemples pour nous!

Prière de saint Bernard à la sainte Vierge.

Souvenez-vous, ô très pieuse vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre assistance, ou demandé vos suffrages, ait été abandonné. Animé d'une pareille confiance, je viens à vous, ô Vierge des Vierges, et, gémissant sous le poids de mes péchés, je me prosterne à vos pieds; daignez, ô mère du Verbe, ne pas rejeter ma prière, mais écoutez-la favorablement, et exaucez-moi.

Ainsi soit-il.

FÊTE DE LA TOUSSAINT.

Nous sommes les enfants des Saints

Tobie, VIII. — 5.

Le seul nom de cette fête, mes chers enfants, vous apprend ce qu'elle est, et pour qui elle a été instituée. C'est la fête de tous les saints, c'est-à-dire des hommes, dont les vertus ont été couronnées par le bonheur du Ciel. Ces bienheureux sont nos frères, ils ont été comme nous, les enfants de l'Eglise, et l'union qui existait entre eux et nous, n'a pas été détruite par la mort. C'est pourquoi, la religion a mis chacun des jours de l'année, sous la protection

particulière d'un saint. C'est pourquoi aussi, elle donne, à chaque enfant qui vient au monde, un des élus du Ciel, pour protecteur et pour modèle; mais ne pouvant connaître le nom, ni l'histoire d'une foule de saints de tout âge, et de toute nation, l'Eglise réunit ses enfants dans son souvenir, pour les honorer ensemble par une fête solennelle. Elle se propose donc, en ce jour, d'honorer les saints par ses hommages et ses louanges, et, afin que cette fête ait pour nous son utilité, elle nous encourage à suivre les exemples des saints, par la pensée du bonheur éternel, qui est leur récompense, et elle les prie de nous protéger auprès de Dieu.

Ainsi donc, mes amis, l'Eglise félicite d'abord les saints, de la gloire et du bonheur qui sont leur partage; elle leur témoigne sa joie de ce que leurs souffrances sont terminées, et de ce qu'ils ont été victorieux dans leurs combats; car, il faut que vous sachiez, mes enfants, que ce n'est pas sans efforts, ni sans peine, que les saints ont mérité le Ciel. Les uns, comme les martyrs, ont souffert la mort dans des tourments horribles, pour le saint nom de Dieu; les

autres, comme les apôtres, ont employé leur vie à faire d'immenses travaux, de longs et périlleux voyages, pour annoncer l'Evangile aux peuples idolâtres; un grand nombre de pieux solitaires ont distribué tout ce qu'ils possédaient aux pauvres, se faisant pauvres eux-mêmes, pour ressembler à Jésus-Christ. De bonnes sœurs de la Charité enfin ont consacré leur existence à soigner les malades, à instruire les enfants des pauvres; et ceux même des élus, qui n'ont pas pratiqué des vertus aussi parfaites et aussi éclatantes, ne sont néanmoins devenus des saints, qu'en remplissant fidèlement leurs devoirs, ce qui demande toujours beaucoup de zèle et de courage. Les saints ont vaincu le démon, Dieu les récompense : voilà de quoi nous les félicitons aujourd'hui.

Hélas! mes chers enfants, que notre vie est loin de ressembler à celles dont les saints nous ont laissé le précieux exemple! Tous, il est vrai, nous ne sommes pas appelés à devenir des religieux, des solitaires ou des martyrs; mais il s'est trouvé des saints, dans les diverses positions où chacun de nous peut être

placé. Il y a eu des saints de tous les âges, et vous aussi, mes chers enfants, vous trouverez parmi les élus, vos modèles. Bien des anges du Ciel ont été des enfants comme vous, n'ayant pas d'autres devoirs à remplir que les vôtres, seulement les remplissant mieux. Ils n'ont pas fait d'actions remarquables aux yeux des hommes, mais ils se montraient pieux envers Dieu, et soumis à leurs parents. Assurément, ils ont eu des défauts à corriger, de mauvais penchants à combattre, mais leur bonne volonté, soutenue par le secours du Seigneur, est parvenue à en triompher. Ce qu'ils ont pu faire, mes chers enfants, ne pourriez-vous donc le faire aussi comme eux ?

Pour cela, demandez aujourd'hui aux saints, le courage qui vous est nécessaire. A la vérité, ils n'ont pas le pouvoir de nous accorder des grâces, mais ils peuvent les demander pour nous et avec nous, et l'on ne saurait douter, mes enfants, ni de l'intérêt qu'ils prennent à notre sanctification, ni de leur puissance auprès de Dieu, dont ils sont les amis.

PRIÈRE.

Ames bienheureuses, et vous surtout, mon saint patron, daignez recevoir les hommages que j'unis à ceux que l Eglise vous offre, en ce jour. Parmi les chrétiens qui implorent votre puissante protection, et le secours de vos prières, daignez distinguer un enfant, qui en a plus besoin que les autres, parce qu'il est plus faible. Demandez à Dieu, pour moi, je vous en conjure, qu'au lieu de disputer, comme je le fais souvent, avec mes devoirs, pour en remplir le moins possible, je sois animé d'un zèle généreux pour mon salut, que je commence dès à présent à y travailler, que je continue avec courage pendant toute ma vie, et qu'un jour, mes efforts soient couronnés comme les vôtres, par le bonheur du Ciel. Ainsi soit-il.

JOUR DES MORTS.

C'est une bonne et salutaire pensée de prier pour les morts.

MACCH. liv. II. — XII 44.

Pour être sauvé, mes chers enfants, pour partager l'éternelle félicité des saints, dont, hier, nous étions occupés, il faut avoir commis peu de fautes en sa vie, ou les avoir expiées par un vrai repentir, et une sincère pénitence; il faut, en un mot, ou avoir conservé son innocence, ou l'avoir recouvrée, car, « rien d'impur, a dit Notre-Seigneur, ne peut entrer dans le royaume des cieux ». Dieu veut bien, dans sa miséricorde, pardonner les péchés dont on se

repent sincèrement, et qu'on a confessés, mais il ne dispense pas de les réparer, et il ne nous remet qu'une partie des peines que méritent nos fautes. Il reste donc une pénitence à faire, et si nous n'avons pas eu le courage de la faire en ce monde, il faudra la subir, dans l'autre, par les peines du purgatoire. Le purgatoire, mes enfants, est un lieu de souffrance, où Dieu envoie les pauvres âmes qui n'ont pas mérité l'enfer, mais qui ne sont pas assez pures pour entrer au Ciel. Elles font là, dans de grandes douleurs, la pénitence qu'elles auraient dû faire sur la terre, et qui eût été moins longue et moins pénible. C'est alors qu'elles regrettent le temps perdu, et leur peu de zèle à profiter des conseils de la religion pendant leur vie.

Dieu laisse plus ou moins long-temps les âmes dans le purgatoire, selon le nombre de fautes qu'elles ont à expier; mais l'Eglise enseigne que nous pouvons abréger les souffrances de ces âmes, en priant pour elles, et surtout en offrant à Dieu en leur faveur, le saint sacrifice de la messe. Aussi, non contente de prier à la fin de tous ses offices pour ceux

qui ne sont plus, l'Eglise consacre à leur souvenir, un jour entier chaque année : ce jour est celui qui suit la fête de la Toussaint, pour nous rappeler que nous, chrétiens de la terre, qui demandons protection aux chrétiens du Ciel, nous ne devons pas oublier ceux du purgatoire, parce qu'étant tous enfants de la même famille, nous devons nous prêter un mutuel secours.

C'est une triste fête, que celle-ci, mes enfants ; elle rappelle à nos cœurs les parents et les amis que nous avons perdus, que nous aimions si tendrement, que nous serons si longtemps sans revoir ; aujourd'hui, on va pleurer sur les tombes de ces morts bien-aimés, et demander grâce pour eux à Dieu, si malheureusement ils étaient encore éloignés de lui.

Et vous, mes chers enfants, qui, pour la plupart du moins, ne connaissez pas encore cette cruelle douleur, de perdre ceux que l'on aime, vous prierez pour les parents et les amis des autres, pour ceux que regrette votre mère, pour tous les morts en général. C'est un devoir de charité, et les pauvres âmes dont vous au-

rez contribué à abréger les souffrances, se souvenant au Ciel de votre pitié, vous protégeront à leur tour.

Si cette instruction venait à tomber sous les yeux de quelque malheureux orphelin, il sentira que la reconnaissance l'oblige à prier Dieu pour les parents qu'il a perdus; et ce devoir lui sera bien doux à remplir. Quelle consolation, en effet pour ce pauvre enfant, de pouvoir espérer qu'il obtiendra le bonheur éternel de ceux qui lui avaient donné la vie, et dont la tendresse avait entouré ses premières années de tant de soins et de tant d'amour.

Après avoir rempli vos devoirs envers les morts, mes enfants, cherchez, pour vous-mêmes, quelques leçons utiles dans la pensée du purgatoire. Remarquez d'abord, combien Dieu déteste le péché, puisqu'il veut nous en faire expier jusqu'aux moindres traces; et que cette réflexion vous engage à le commettre moins facilement. Prenez ensuite la résolution de faire pénitence de vos fautes, dès cette vie, afin que Dieu vous trouve dignes du Ciel, après la mort.

PRIÈRE.

Mon Dieu, quand je demande à ma mère le pardon de mon frère ou de ma sœur, qu'elle devait punir, jamais elle ne me refuse : serez vous moins indulgent qu'elle, vous, la bonté même, et ne daignerez-vous pas écouter ma prière pour mes frères malheureux? En vous demandant de pardonner aux autres, je n'oublie pas, Seigneur, que moi, tout le premier, je suis devant vous, bien coupable; aussi ce ne sont pas mes mérites, mais ceux de mon Sauveur Jésus-Christ, que je vous offre pour les âmes du Purgatoire. C'est encore en son nom, ô mon Dieu! que je vous demande la grâce de vivre de telle sorte, qu'après ma mort je ne sois pas envoyé dans ce lieu de douleur.

Ainsi soit-il.

PRIÈRES DIVERSES.

Litanies de la sainte Vierge. — Prière à l'Ange gardien. — Prière pour ses parents. — Prière sur l'aumône. — Prière sur la première Communion. — Actes des vertus théologales. — Prière générale.

LITANIES DE LA SAINTE VIERGE.

O mon Dieu, qui êtes notre père, ayez pitié de nous;

Jésus notre Sauveur, ayez pitié de nous;

Esprit saint, ayez pitié de nous;

Trinité sainte, ayez pitié de nous.

Et vous, ô Marie, mère de Dieu et notre mère, recevez avec bonté les demandes que nous allons aussi vous adresser, priez pour nous.

Marie préservée de la tache du péché originel, priez pour nous, afin que nous conservions fidèlement la grâce qui nous a été rendue par le saint baptême.

Marie qui avez voulu vous consacrer à Dieu, dès l'âge le plus tendre, priez pour nous, afin, que dès notre enfance, nous aussi, nous soyons tout dévoués au service du Seigneur.

Marie qui avez passé votre jeunesse loin du monde et de ses plaisirs, priez pour nous, afin que nous ne recherchions jamais d'autres joies, que les joies de la vertu, dans la maison du Seigneur et dans la maison paternelle.

Marie qui, dans votre visite à sainte Elisabeth, ne parliez que de Dieu et de ses miséricordes, priez pour nous, afin que dans nos entretiens avec nos amis, il ne nous arrive jamais de dire aucune parole qui puisse offenser Dieu.

Marie, qui avez tant souffert de n'avoir pour coucher votre cher fils, qu'une crèche et un peu de paille, priez, afin que toutes les pauvres femmes aient un berceau pour leurs petits enfants.

Marie qui conserviez le souvenir de la piété des bergers et de l'adoration des Mages, priez

pour nous, afin que jamais nous ne puissions oublier les touchantes et merveilleuses histoires de notre sainte religion.

Marie qui, dans votre fuite en Egypte, avez donné un si grand exemple d'obéissance, priez pour nous, afin qu'en toutes choses, nous soyons dociles et soumis à la volonté de nos supérieurs.

Marie qui avez eu tant de chagrin de perdre le divin enfant, et tant de joie de l'avoir retrouvé, priez pour nous, afin que notre plus grande crainte soit de perdre Jésus, par le péché, notre plus grand bonheur celui de vivre près de Jésus dans l'innocence.

Marie, si pleine de bonté que vous avez intercédé Jésus en faveur des époux de Cana, priez-

le aussi pour nous, dites-lui ce qui nous manque, afin qu'il daigne nous l'accorder.

Marie qui avez conseillé à ceux dont vous étiez entourée d'obéir à Jésus, priez afin que nous passions notre vie à écouter ce que dit Jésus, et à le faire.

Marie qui, debout au pied de la croix, étiez plongée dans la douleur, à la vue des souffrances et de la mort de votre fils bien aimé, priez pour les mères désolées par la maladie et la perte de leurs enfants.

Marie qui avez été la plus humble et la plus pure des créatures, priez pour nous, afin que nous devenions humbles de cœur, et que nous ne perdions jamais l'innocence.

Marie qui avez mené une vie simple et laborieuse, priez pour nous, afin que nous apprenions à nous contenter de peu de chose, et à travailler selon les devoirs de notre âge.

Marie qu'à sa dernière heure, Jésus nous donna pour mère, priez pour nous, intéressez-vous au salut de vos enfants.

Marie dont la mort fut si douce et si sainte, priez pour nous, afin que notre mort nous réunisse à Jésus et à vous.

O sainte vierge Marie, bénissez-nous, priez pour nous.

PRIÈRE.

Montrez, ô Marie, que vous êtes notre Mère, et faites agréer nos prières à celui qui, pour nous sauver, a bien voulu naître de vous.

Ainsi soit-il.



PRIÈRE A L'ANGE GARDIEN.

Combien je vous remercie, ô mon Dieu, d'avoir placé près de moi, cet être bienfaisant qui me protége, que je dois regarder comme mon guide, et mon meilleur ami. Dans le temps où j'étais encore un tout petit enfant, on me donnait la main, de peur que mon pied ne heurtât contre quelque pierre; et vous aussi, mon Dieu, vous faites conduire mon âme, par votre saint Ange, pour qu'elle se détourne du chemin qui la ferait tomber. Daignez avoir toujours pour moi, Seigneur, cette tendresse vigilante d'un père, dont les yeux ne cessent de suivre les pas de son enfant.

Et vous, mon bon Ange, vous qui connaissez

Dieu, et qui savez combien il mérite qu'on l'aime, apprenez-moi le moyen de lui plaire, et en retour des grâces que vous m'apportez de sa part, offrez-lui mon cœur et ma bonne volonté. Dites-lui que tout mon désir est de chanter un jour, avec vous, ses louanges, et, pour me faire arriver au Ciel, ô mon bon Ange, ne me quittez jamais! Ainsi soit-il.



PRIERE POUR SES PARENTS.

O mon Dieu, si jamais j'ai désiré du fond de mon cœur vous voir exaucer ma prière, c'est surtout lorsque je vous l'adresse pour ceux de qui je tiens la vie, pour les bons parents que vous m'avez donnés. Comment me sera-t-il possible de m'acquitter envers eux, si vous ne daignez vous charger de ma reconnaissance, si vous ne leur rendez vous-même tout le bien, tout le bonheur que je leur dois. Répandez donc sur mes parents, je vous en conjure, vos plus saintes, vos plus nombreuses bénédictions. Récompensez leurs vertus, sur la terre, selon les desseins de votre Providence, et dans le Ciel,

par une éternelle félicité. Conservez-moi mes parents, Seigneur, non pas seulement autant que leurs bons soins me seront nécessaires, mais encore dans le temps, où ce seront eux, à leur tour, qui auront besoin de moi, qui auront besoin des secours et des soins que, dans leurs vieux jours, je me trouverai si heureux de leur prodiguer!

Et si, en ce jour, je viens vous demander, ô mon Dieu, de me rendre doux, studieux, obéissant et bien sage, c'est beaucoup moins, vous le savez, pour les récompenses que je puis attendre de ma bonne conduite, que pour la satisfaction qu'en ressentiront mes parents. O Seigneur, ne permettez pas que jamais, ni dans mon enfance, ni dans tout le cours de ma vie, je leur cause la moindre peine ; faites au contraire, que tout le bonheur que vous leur réservez, leur puisse venir par moi. Ainsi soit-il.

PRIÈRE SUR L'AUMONE.

Que suis-je devant vous, ô mon Dieu ? un enfant misérable et pauvre, plus pauvre, peut-être, hélas ! que ceux dont je plains la misère, car je manque de douceur, d'obéissance, et ces vertus sont les seules vraies richesses à vos yeux. Vous m'en trouvez si dénué, que chaque jour vous m'accordez votre sainte grâce, comme une sorte d'aumône, et il me suffit de vous exposer mes besoins, pour que vous veniez à mon aide avec bonté. N'est-il pas juste, qu'à mon tour, ô Seigneur ! je donne à ceux qui me demandent, m'efforçant ainsi de montrer aux malheureux

qui pourraient se croire oubliés de votre Providence, qu'elle veille encore sur eux.

Oui, mon Dieu! je veux désormais pratiquer les bonnes œuvres qui dépendront de moi. Je ne puis pas, il est vrai, faire de grandes aumônes, mais je puis travailler pour vêtir les pauvres, devenir soigneux, économe, afin d'avoir davantage à leur donner. Oh! puissé-je rendre la charité, la compagne de ma vie! puissé-je ressembler un jour à ces hommes bienfaisants qui ont mérité le titre de protecteurs et de pères des pauvres! Mon Dieu! vous qui me donnez ce bon désir, faites, s'il vous plaît, que je l'accomplisse; je vous en demande la grâce par les mérites de mon divin Sauveur. Ainsi soit-il.



PRIÈRE SUR LA PREMIÈRE COMMUNION.

Je n'entrevois encore que de loin, ô mon Dieu, l'heureux jour de ma première communion, mais au lieu de chercher dans l'intervalle qui me sépare de ce beau jour, un prétexte pour n'y point penser, je désire, au contraire, profiter de ce temps, pour m'y préparer d'avance, afin de mieux répondre alors à votre infinie bonté. Désormais, cette grande et sainte action va devenir le but des efforts que je ferai sur moi-même ; en pensant à ma première communion, je tâcherai de devenir meilleur et plus pieux chaque jour, et lorsque vous daignerez venir à moi, seigneur Jésus, je

me trouverai bien heureux, si je puis vous offrir, non pas, hélas! une demeure digne de vous, mais du moins, une âme pure et ornée des vertus de mon âge. Ainsi soit-il.



ACTES DES VERTUS THÉOLOGALES.

Il y a trois vertus théologales : la foi, l'espérance et la charité. Ces vertus sont appelées *théologales*, parce qu'elles se rapportent directement à Dieu. Ainsi, c'est en Dieu que nous croyons par la foi; c'est en Dieu que nous nous confions par l'espérance; c'est Dieu que nous aimons par la charité. Nous sommes obligés de faire souvent des actes de ces vertus, et nous le devons surtout dans les actions principales de notre vie, quand nous recevons les sacrements, et au moment de la mort.

Acte de foi.

Mon Dieu, je crois fermement toutes les vérités que vous nous avez révélées, et que l'Eglise nous propose de croire, parce que vous êtes la vérité même, et que vous ne pouvez ni vous tromper, ni nous tromper.

Acte d'espérance.

Mon Dieu, je mets toute ma confiance dans votre infinie bonté, et j'espère que, par les mérites de Jésus-Christ, mon Sauveur, vous m'accorderez votre grâce en ce monde, et la vie éternelle en l'autre.

Acte de charité.

Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et par-dessus toutes choses, parce que vous êtes infiniment bon, infiniment digne d'être aimé; j'aime aussi mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous.

PRIÈRE GÉNÉRALE.

Mon Dieu, daignez protéger mon pays, comme autrefois vous avez protégé le peuple d'Israël.

Eloignez de la France les malheurs et les maladies, comme vous avez préservé les maisons qui étaient marquées du sang de l'agneau pascal.

Donnez aux peuples la docilité, aux souverains la sagesse et la justice, comme vous les avez données au roi Salomon.

Envoyez à l'Eglise des pasteurs et des prêtres qui soient selon votre cœur, et remplissez-les de votre Esprit saint, comme en ont été remplis les apôtres.

Que tous les hommes vivent en paix et s'aiment comme des frères, ne faisant qu'un tous ensemble, comme vous ne faites qu'un avec votre père.

Mon Dieu, que ceux qui ont du chagrin, trouvent toujours un ami qui le partage, comme vous avez partagé la douleur des sœurs de Lazare.

Daignez guérir, ou du moins soulager ceux qui souffrent, comme sur la terre, vous guérissiez tous ceux qui avaient le bonheur de s'approcher de vous.

Que, par votre puissance, les petits enfants près de mourir, soient rendus à l'amour de leurs mères, comme le fils unique fut rendu à la veuve de Naïm.

Mon Dieu, faites que les gens riches aient un bon cœur pour les pauvres, et qu'ils veillent sans cesse sur leurs besoins, comme votre providence veille, à toute heure, sur nous.

Faites que les pauvres aient de la résignation dans leur misère, comme vous en avez eu vous-même dans la pauvreté, dans la douleur.

Que votre saint ange accompagne les voyageurs sur la terre étrangère, comme jadis il guida le fils de Tobie, jusqu'à un heureux retour dans son pays.

Mon Dieu, pour convertir et ramener à vous

les pécheurs, daignez jeter sur eux ce regard de bonté qui a touché le cœur de saint Pierre.

Faites à ceux qui n'ont pas le bonheur d'être chrétiens et catholiques, la grâce de le devenir, et ramenez au bercail ces brebis égarées, car vous avez dit dans l'Evangile : « Je suis le bon Pasteur. »

Mon Dieu, donnez nous, comme à saint Jean, Marie, pour notre mère ; qu'elle soit surtout la mère des enfants qui ont perdu la leur.

Mon Dieu, accordez à tous les hommes, et à moi-même, une vie sainte, une bonne mort, une place dans le Ciel, parce que vous êtes mort pour nous sauver. Ainsi soit-il.



